DOUBLE
RÈGNE.

IMPRIMERIE DE FÉLIX LOCQUIN,
16, rue N.-D.-des-Victoires.

DOUBLE
RÈGNE,

CHRONIQUE DU TREIZIÈME SIÈCLE,

PAR

M. LE Vte D'ARLINCOURT.

Troisième Edition.

I.

PARIS
AMBROISE DUPONT, ÉDITEUR,
7, RUE VIVIENNE.

1835

PRÉFACE-ÉPIGRAPHE.

« Ce n'est qu'au bout de sa car-
» rière et au bord du tombeau que
» l'homme, au tribunal de ses frères,
» doit être absous ou condamné. La

» terre est presque toujours juste,
» alors que, pour l'éternité, le Ciel va
» l'être plus encore. »

(Tom. II, ch. 17.)

I

A QUATRE lieues de Soissons, en Picardie, l'œil du voyageur, au treizième siècle, s'arrêtait avec admiration sur le château de Coucy que venait de bâtir et d'achever

comme par enchantement, le plus illustre et le plus puissant des chevaliers français de l'époque [1] Enguerrand III, surnommé *le Grand* [2].

La Cité du fier suzerain, construite au milieu d'une vallée magnifique et sur le penchant d'une montagne, était entièrement environnée de murailles flanquées de fortes tours. Ses portes étaient basses et sombres; ses abords rudes et sauvages : chaque entrée était formidable.

Mais bien que l'aspect de la ville fût imposant et curieux, les regards de l'observateur ne la contemplaient qu'un instant; ils se fixaient en toute hâte sur le gigan-

---

[1] *Souvenirs de Coucy*, avec dessins, texte, par M. de Lépinois, in-fol., 1834.

[2] L'historien de la maison de Coucy, *François Lallouette*, le nomme *Enguerrand II;* mais dans toutes les histoires du temps on l'appelle Enguerrand III.

tesque édifice qui s'élevait au sommet de la montagne et qui dominait la contrée. Jamais château plus colossal n'avait dressé son front vers la nue. La fortune de cinq ou six rois et le génie de trois ou quatre siècles semblaient s'être à la fois réunis pour concevoir pareil monument, le commencer et le finir. Et pourtant, qui eût pu le croire! c'était l'ouvrage d'un seul homme : mais aussi quel était cet homme! LE SIRE ENGUERRAND DE COUCY [1].

Sa beauté, sa vaillance et ses vertus l'avaient presque déifié de son vivant parmi la plupart de ses contemporains. Cousin

---

[1] Un ancien sous-préfet, M. de Lépinois, a publié récemment un ouvrage remarquable intitulé : *Souvenirs de Coucy*. Les ruines du château d'Enguerrand y sont lithographiées avec talent, et le monument y est présenté dans tous ses détails. Un texte historique accompagne les dessins. (Paris, 1834, Engelmann, cité Bergère.)

germain du roi de France, il comptait, parmi ses ancêtres, une foule de souverains [1]. Selon les anciennes chroniques, un prince gaulois, *Cotius*, frère de l'immortel *Brennus*, était la tige de sa race [2]; et l'un de ses aïeux, disait-on, aurait pu, s'il l'eût désiré, porter la couronne de France [3].

Enguerrand III, jeune et superbe, était dans la force de l'âge. Presque tous les rois de l'Europe avaient ouï vanter ses exploits; car, à tous les champs d'honneur où son fer était sorti du fourreau, les acclamations de la victoire l'avaient con-

---

[1] Lallouette, *Histoire de la maison de Coucy*, in-4. 1577, p. 78, 89, 91, 96.

[2] *Histoire de Coucy*. Lallouette, liv. 2, p. 90.

[3] Ce fut, dit Lallouette, par la vertu et la magnanimité du seigneur de Coucy, comte de Vermandois, que le sceptre royal est venu en la maison de Hugues Capet, liv. 2, p. 91 et 138.

stamment salué. L'amour de ses vassaux pour lui était en quelque sorte un culte. La confiance qu'il inspirait allait jusques au fanatisme. On lui attribuait tant de hauts faits qu'on eût pu les juger fabuleux. La Providence avait imprimé sur son front le sceau d'une mystérieuse grandeur. En lui resplendissait cette fleur de loyauté chevaleresque, cette vieille fidélité des temps antiques dont les âges modernes ont perdu jusqu'à la souvenance. C'était un cœur à grands sacrifices, une existence à hauts destins. Ses armes portaient pour devise :

« Je ne suis roi, ni prince aussi;
» Je suis le sire de Coucy [1]. »

---

[1] Les seigneurs de Coucy, au temps de Louis-le-Jeune et de Philippe-Auguste, avaient refusé les titres de comte et de duc, plaçant au-dessus de tout le nom de *sires de Coucy*; de là leur fameuse devise. (Lallouette, *Histoire de Coucy*, l. 2, p. 81, et l. 3, p. 138-139.)

Enguerrand III, guerrier sans rival, avait porté sa gloire si haut, qu'aux alentours de ses domaines, le peuple des champs et des villes, rien qu'à ouïr prononcer son nom, croyait devoir plier le genou. *Le sire Enguerrand de Coucy!* Oh! que ces mots avaient de prestige! nulle puissance, à cette époque, quelque royale qu'elle fût, n'eût pu rivaliser d'éclat et de grandeur avec celui qui, sur son armure, offrait ces simples caractères : JE SUIS LE SIRE DE COUCY.

Et pourtant ceux qui portaient sceptre et diadème étaient alors de véritables majestés sur la terre : les souverains n'avaient point encore imaginé de rabaisser eux-mêmes leurs droits et d'aplatir eux-mêmes leurs trônes, afin qu'un jour ou l'autre, sans doute, à la face du peuple maître, ils pussent tomber de moins haut.

A peu de distance du formidable manoir de Coucy, une habitation isolée captivait l'attention publique : c'était une demeure de noble, une *maison forte* [1] à vieux créneaux, avec fossés, donjon, girouettes et tourelles. Construit depuis nombre d'années, avec permission du suzerain de la contrée, ce diminutif de castel tombait à cette époque en ruines. Ses fossés étaient en partie comblés ; les créneaux mousseux qui couronnaient ses murs de clôture avaient presque tous disparu. Ses girouettes rouillées et penchées cessaient de marquer la direction des vents ; et, sur le plateau du donjon, l'archer ne faisait plus sa ronde.

Ce singulier séjour, appartenant au sire

---

[1] Voyez sur les *maisons fortes*, résidences nobles qui relevaient des castels suzerains, MONTEIL, *Histoire des Français au XIVe siècle*, t. 1, p. 467 et t. 2, p. 402.

de Coucy, était resté long-temps vide et désert. Tout à coup un vieillard étranger, venu, dit-on, de rives lointaines, s'établit à la *maison forte :* Enguerrand lui a généreusement offert cet asile. Quel est ce nouvel hôte? on l'ignore : le seul nom qu'il porte est Roger. Parle-t-il de son rang? jamais. En tous cas, le protégé du sire de Coucy ne saurait être un aventurier : c'est quelque noble proscrit sans doute.

Le don momentané de la *maison forte*, fait à Roger par Enguerrand, avec ses droits et revenus, est loin d'être de peu d'importance. Le fief a terres et redevances. Les paysans des deux hameaux qui en dépendent peuvent être taillés haut et bas [1]. Le maître de la ferme voisine est tenu à la prestation d'une paire d'éperons d'un métal

---

[1] Glossaire de Laurière, au mot *taillables*.

honorable et digne [1]. Le justicier d'une abbaye peu éloignée est obligé de livrer les malfaiteurs du lieu, condamnés à la potence, au seigneur de la *maison forte*, pour les faire *brancher* à sa guise [2]. Et plusieurs revenans *bénévoles* n'annonçant qu'heureuses nouvelles, ombres d'illustres seigneurs vivant à la fin de la seconde race, sont attachés immuablement à *la salle* dite *du roc* [3].

Or, la demeure de Roger, vu ces apparitions surnaturelles, était nommée : LE VAL DES OMBRES.

---

[1] « *D'un métal moyen entre l'or et le fer* », ajoute Monteil, *Hist. des Français au XIVe siècle*, t. 1, p. 467.

[2] Monteil, *Histoire du XIVe siècle*, t. 1, p. 467, et t. 2, p. 457.

[3] « Ce revenant attaché à la grande salle, dit » Monteil, cette apparition bénévole donnait double » valeur au domaine. » T. 1, p. 468, *Histoire du XIVe siècle.*

Le vieillard inconnu, confiné dans les mystérieux appartemens de la maison forte, communique peu avec ses semblables, et seul se suffit à lui-même. Son port, son costume et son langage révèlent un noble chevalier; mais son regard est dédaigneux et sombre : quelque chose d'amer et d'ardent, cancer invisible et moral, semble ronger la vie de cet homme. Il est possible que la bienfaisance entre parfois dans sa pensée, mais elle s'y arrête rarement; les malheureux l'implorent en vain.

Un serviteur venu, à sa suite, des contrées où il prit naissance, eût pu faire sur ses destins des révélations importantes. Mais le serviteur, non moins étrange que le maître, est un esclave maure qui ne s'exprime que par signes. Sa peau a la couleur de l'ébène. Il a vingt ans; il est muet.

Roger a quelques autres varlets, mais

ceux-là ne l'approchent guère ; il les a pris depuis ses malheurs, et c'est rarement qu'il leur parle. Aussi les bruits les plus extraordinaires se répandent dans la contrée. Les uns affirment que le sauvage vieillard est un nécromant sarrasin, ramené captif des champs de la Palestine, et que, sous la forme d'un maure, Satan tient nuit et jour sous sa garde. Mais comment, si cela était, Enguerrand l'honorerait-il de son appui ! Enguerrand est chéri du ciel, il hait et repousse le crime.

D'autres prétendent que le sire Roger est un monarque d'outre-mer condamné par la cour de Rome à quelques années de pénitence au fond d'une obscure retraite. Enguerrand, après les jours d'expiation, devra le replacer sur le trône.

Quelques clercs de Coucy-la-Ville s'imaginent au contraire que c'est un illustre

docteur qui, ayant déjà dérobé au créateur de toutes choses plusieurs secrets de la nature, vient, sous l'égide d'Enguerrand, poursuivre ses puissantes études et reculer s'il est possible, sans crainte des censures ecclésiastiques, les bornes de la science humaine.

Enfin la plupart des habitans du pays n'osent rien penser sur Roger : la chose est plus facile et plus sûre. Chacun d'eux attend et regarde.

De nouveaux récits se propagent. Les visions bienfaisantes de la maison forte ne sont plus, comme autrefois, des fantômes de vieux guerriers, des simulacres vénérables, de nobles trépassés, au front chauve, à linceuls blancs et à barbes grises : non, les ombres, changeant de forme, ont pris plus gracieuses allures. A l'heure où s'éteint le

grand astre, où reluit le *soleil des loups* [1], on voit, dit-on, de temps à autre, une figure enchanteresse se glisser, pâle et fantastique, sous l'enclos de la maison forte. A travers les fentes des murailles de clôture, on a pu distinguer ses traits: c'étaient ceux d'une jeune fille. Elle eût paru voilée de nuages, si, à en croire le vulgaire, ses yeux, comme des étoiles rayonnantes, n'eussent jeté une clarté divine autour des vapeurs sous lesquelles erraient ses formes diaphanes. D'où sortait cet esprit céleste? cette fabuleuse *péri?*..... On avait ouï parler aux croisés des *houris* du mahométan: Oh! les houris, les fées, les sylphides, toutes ces créations poétiques étaient merveilleuses sans doute; mais la vision du *Val des ombres*,

---

[1] Nom qu'on donnait alors à la lune.

plus ravissante qu'elles toutes, n'était point comme elles un songe.

L'heure du couvre-feu allait sonner, un groupe de villageois se dirigeait vers la maison forte ; il se composait de laboureurs, de pâtres et d'ouvriers. La plupart se montraient préoccupés de quelque événement extraordinaire : leur dialogue était animé.

« — Je suis sacristain, mes amis : adon-
» ques je hais l'hérétique ; m'est avis qu'il
» faut s'enrôler.

» — Tais-toi, poteau de bénitier ! nul n'a
» souci de ce qui se trémousse dans ta cer-
» velle. Si tu fais cas de tes oreilles, remets
» ta langue en son étui.

» — *Couturier*[1], as-tu vu Ambroise? ce
» frater a l'air d'un saint homme.

---

[1] Tailleur.

» — Je n'aime pas les saints à rapières.

» — Holà hé ! camarade, prends garde » à toi. Pareil babil fait fendre la lèvre [1].

» — Nul tonsuré n'est là aux escoutes.

» — Dis donc, vieux coureur *fieffé* [2] ! » faut-il se croiser, *oui* ou *non* ?

» — Se croiser contre des Français ! bailler réponse franche me *peine* [3] : c'est » étrange, mais ça se fait.

» — Vrai raisonnement d'asthmatique.

» — Le vieux *dératé* est poussif; il n'a » pas plus d'idées que d'haleine.

---

[1] On fendait la lèvre aux blasphémateurs; il y en avait dont les deux lèvres étaient fendues, et dont la bouche était exactement en croix. (*Histoire des Français au XIVe siècle*, Monteil, t. 2, p. 2.)

[2] « La place de coureur du sire de Montbaron avait été érigée en fief et se transmettait de père en fils. » (Monteil, t. 1, p. 118.) On trouve une inféodation de l'office de courrier dans le cartulaire de Montfort, chap. des fiefs. Voyez *Usage des fiefs*, liv. 2, ch. 7.

[3] M'inquiète.

» — Jacques ! suivras-tu l'enrôleur ? il
» te reluquait comme un frère.

» — Oui dà. C'est qu'il a jugé qu'une
» vie de coin du feu rechignait à mon
» encolure : j'ai poings de fer et ame de
» bronze. Il a bouté sa main dans la mienne
» à me donner des crampes au bras.

» — Ça t'a-t-il rempli la sachette ?

» — Non, mais l'esprit m'en a tourné.

» — Bah ! rien ne tourne où il n'y a
» rien.

» — Jacques ! enrôleur est *cauteleux*[1] :
» *poignées de mains*, *baiser de Judas*.

» — Il a pourtant fait maintes recrues,
» ce capitaine de routiers. Oh ! c'est qu'il
» devise si bien ! il prouve, avec geste
» et sentence, que l'Albigeois est à occire.

---

[1] Artificieux, perfide.

» On *journoyeroit*[1] à l'écouter. Il vous ques-
» tionne en langue d'*Oyl ;* il vous répond
» en langue d'*Oc*[2] *;* puis, que d'esprit! il
» parle latin.

» — Et tu comprenais?

» — Pas un mot. »

A cette réplique naïve, de grands éclats de rire ont interrompu le colloque. Un bucheron a poursuivi.

« — Et toi ! Laurent ! partiras-tu ?

» — Pourquoi non ? pillerie me plaît.
» J'ai d'ailleurs un père, au logis, qui a
» intention de me vendre ; et au fait, il en
» a le droit [3]. J'ai en outre, à Coucy-la-

---

[1] *Journoyer :* passer la journée sans rien faire.

[2] Voyez sur ces deux langues, Monteil, *Histoire des Français*, t. 1, ép. XL, p. 181.

[3] Anciens statuts rapportés dans les chroniques : « Un père, dans certaines contrées, pouvait vendre son fils et même le mettre à mort. (Epître X, t. 1, *Mœurs du XIVe siècle*, p. 26.)

» ville, des créanciers, à bonnet carré,
» qui se sont huché dans le crâne de res-
» susciter l'ancienne loi défunte, d'après
» laquelle il serait permis de couper un
» mauvais débiteur par morceaux comme
» un excellent jambon de Pâques par tran-
» ches[1], tout cela m'ahurit et m'aiguillonne.
» J'irai tumultuer à Toulouse.

» — Il raisonne dru, le compère.

» — Mais, par la sambleu! mes com-
» paings! clame un pâtre de la montagne:
» pourquoi courir sus à l'Albigeois, comme
» on traque la bête fauve?

» — C'est que, riposte un vieux du ha-
» meau, l'Albigeois, à ce que certifient nos
» docteurs, est en pacte avec le démon; il
» pourparle avec les enfers. Or, selon les

---

[1] Voyez la loi des douze tables, Monteil, t. 1, p. 225.

» gens d'écriture, il est du devoir des chré-
» tiens d'interrompre la jaserie.

» — Et ça s'interrompt par la dague?

» — Juste : les morts ne causent plus.

» — Un Albigeois, c'est donc comme un
» sarrasin, un mécréant?

» — C'est cent fois pis.

» — On m'a acertainé en effet, dit un ap-
» prenti tonnelier, que semblables à certains
» cerfs et taureaux du pays, les Albigeois,
» en rébellion contre le Christ, avaient tous
» un os dans le cœur, et un os à jeter aux
» chiens [1].

» — Et tu as digéré cette histoire?

» — Celui de qui je la tiens ne ment
» jamais ; car, bien qu'il ne soit que simple

---

[1] Arnauld de Villeneuve, le *Propriétaire des choses*, liv. 17, ch. 28 et 98.

» sous-diacre, il est dans l'intimité du bon
» Dieu.

» — Il ne sera jamais dans la mienne.

» — Sais-tu, mauclerc à facéties ! jus-
» qu'où vont les impiétés de l'Albigeois? il
» ne croit point aux sept trompettes; et
» l'Apocalypse, il s'en gausse[1].

» — Par St-Wast ! c'est outrecuidance :
» il en pâtira, c'est possible : mais tant qu'à
» moi, néanmoins, je n'irai point sonner
» contre lui les clairons de la chrétienté,
» parce qu'il n'a pas fiance aux trompettes
» de l'Apocalypse.

» — Chut : l'esprit du diable te souffle. »

En ce moment les villageois étaient sous les murailles de la *maison forte ;* un des principaux d'entre eux s'est tourné tout-

---

[1] Le moine des vallées Sernay, en l'*Histoire des Albigeois.*

à-coup vers un jeune pèlerin qui les avait suivis jusque là sans avoir l'air de prendre part à leurs discours et sans proférer un seul mot : puis, le saluant d'un air courtois, et tirant à demi son bonnet, il lui parle au nom de la troupe.

« — C'est ici : beau sire ! en avant. »

Et, se rangeant avec respect pour lui faire passage, les ouvriers et pâtres du canton placent l'étranger à leur tête.

Ce dernier, de forte stature, s'appuyait sur un long bâton peint en rouge au haut duquel pendait une gourde. Sa robe de drap, ample et longue, était celle d'un pèlerin. Quelques coquilles étaient attachées au collet de son habit ; et un ruban de chamois, retenu par une boucle d'acier, serrait gracieusement sa taille.

D'où venait ce jeune inconnu ? de contrées lointaines, sans doute ; car, la veille, ar-

rivé à la nuit tombante au plus pauvre hameau de la vallée de Coucy, il lui avait été impossible de continuer sa route. Extenué de fatigue, il s'était vu contraint de demander l'hospitalité au logis d'un vieux laboureur ; puis, là, accueilli comme un frère, il avait recouvré ses forces.

Ce jour même, André du Lac, capitaine de routiers, recruteur de soldats, envoyé du comte de Montfort et du légat de Rome, avait traversé le canton. Froidement reçu au castel d'Enguerrand, il n'y était resté que peu d'heures ; et, poursuivant plus loin sa mission, il s'était remis à parcourir hameaux, bourgades et cités, prêchant partout, au nom de l'église, la sainte croisade albigeoise.

Le capitaine André du Lac était accompagné du père Ambroise, un de ces moines fanatiques de l'époque qui, bien que minis-

tres du Dieu de paix et de miséricorde, regardaient comme un pieux devoir de fomenter vengeances et guerres. Il était porteur d'absolutions et d'indulgences dont il pouvait gratifier à son gré ceux qui s'enrôlaient à sa voix. Le père Ambroise ne demandait à ses recrues, pour gagner les saintes récompenses de Rome, qu'un service de quarante jours. Ce délai expiré, chaque soldat de la croisade, assuré des béatitudes éternelles, pouvait retourner librement à ses foyers[1]. Aussi, déjà depuis long-temps, d'innombrables légions en France s'armaient et se croisaient, chaque année, pour aller exterminer l'hydre de l'hérésie dans les plaines du Languedoc[2].

---

[1] Bulle donnée à Latran en 1208. — *Histoire des Albigeois*, par Jean-Paul Perrin, édition de Genève, l. 5, p. 13.

[2] Chassagnon, *Histoire des Albigeois*, l. 1, p. 3.

Cependant ni les menaces du guerrier ni les exhortations du prêtre n'avaient pu déterminer les villageois du hameau de la *maison forte* à prendre, à l'instant même, les armes. Quelques uns étaient ébranlés ; beaucoup ne savaient que résoudre ; mais tous avaient pris le parti de s'en remettre à la décision de leur seigneur et maître Roger, le châtelain du *Val des Ombres*.

Malheureusement le vieillard sombre et morose inspirait une vague terreur aux habitans du pays, qu'il laissait rarement approcher de sa personne. Tant de mystères l'entouraient ! son œil était si mal accueillant ! Comment se sentir le courage d'aborder ce patron farouche ! qui oserait le consulter ! une délibération villageoise avait eu lieu à cet égard chez le laboureur où avait dormi le pèlerin. Ce dernier, témoin aux débats, avait soudain pris la parole.

— Frères! je puis vous être utile: dis-
» posez de moi, j'y consens. Aucun homme
» ne m'intimide; et, s'il le faut, comme in-
» terprète, j'irai au Val des Ombres avec
» vous. »

Cette offre, faite avec franchise, avait été accueillie avec transport; et les gens du hameau s'étaient acheminés, le soir même, vers la demeure de Roger.

Le jeune pèlerin, bien que paraissant inattentif et distrait, n'avait rien perdu de tout ce qui s'était dit autour de lui, tant au logis du laboureur, qu'au chemin de la *maison forte*. Arrivé à ce dernier lieu, il s'arrête avec intérêt et curiosité devant ses étranges ruines. Son œil s'enfonce avec une sorte de charme sous les larges déchirures des murailles et les sombres cavités de l'édifice. Son imagination y cherche sans doute quel-

ques-unes des apparitions merveilleuses dont il a ouï parler au village. Il reste un instant immobile.

Le soleil s'était couché derrière la montagne à laquelle était adossé le Val des Ombres; et l'habitation ténébreuse, placée derrière des fossés bourbeux à demi remplis d'eau stagnante, s'offrait comme frappée d'anathème, tant son aspect était lugubre. Aucun bruit ne s'y faisait entendre, hors le croassement des corbeaux et le ramage des grenouilles. Quel nom donner à l'édifice? ses appartemens d'en bas, selon le bruit public, s'ouvraient sur des galeries souterraines, et c'étaient d'immenses cavernes; son donjon, léger bâtiment, semblait tenir à peine au castel, tant sa base était élancée, c'était un pavillon aérien. La *maison forte* était donc un singulier composé de toutes sortes de demeures, moitié manoir et moitié ferme,

moitié couvent moitié prison, moitié fort moitié coupe-gorge, moitié en l'air moitié sous terre.

Mais tandis que le pèlerin, en contemplation du Val des Ombres, oubliait ceux qui l'entouraient; ses compagnons, l'examinant, échangeaient ces mots à voix basse.

« — Il a des éperons sous sa robe.

» — Sont-ils d'or?

» — On les a noircis.

» — C'est un chevalier, je le gage.

» — Quels beaux yeux! quels membres » robustes!

» — Je réponds que ce gars-là, quand » siffle l'arbalète ennemie, ne se tient pas, » avec les belles, aux *ôte-vent* et *chauffe-* » *doux* [1].

---

[1] *Paravens* et *poëles*, Mémoires de Comines, ch. 8, liv. 4. — Sauval, *Antiquités de Paris*, l. 7.

» — Il y a épée sous la bure.

» — Mais comment, s'il est gentilhomme,
» n'a-t-il ni palefroi ni varlet? Un preux
» sans roussin, c'est chétif.

» — Je lui crois peu d'écus au soleil.

» — Peut-être est-ce un brave à fre-
» daines, ayant fait bombances et dettes :
» il n'est bon destrier qui ne bronche.

» — Vrai dit. Quel chevaucheur, jeune
» et beau, n'a parfois chuté sur la route!
» Le héros tombé se redresse, et n'en a que
» tête plus haute.

» — Celui-ci a l'allure noble.

» — Et comme il devise ! en vrai clerc.

» — Bah ! que t'a-t-il dit?

» — Rien du tout.

» — Ouais ! tu l'entends donc sans qu'il
» parle. »

Un concierge à visage rébarbatif se tenait à la principale porte du castel. Il s'est avancé

d'un pas indécis vers la députation villageoise.

« — Manans ! dit-il, qui vous envoie ? »

Le pèlerin va droit à lui. Son geste imposant est d'un chef, son ton laconique est d'un maître.

« — Ouvre ! et range-toi ! » répond-il.

Le cerbère étonné s'incline ; la porte n'est plus défendue ; et le pèlerin est entré d'un pas ferme sous les murs de la *maison forte*.

Un serviteur, vêtu de noir, l'introduit ainsi que sa troupe, dans une énorme salle basse nommée *la galerie de justice*. C'est le lieu où les seigneurs du Val des Ombres, écoutant les plaintes de leurs vassaux, viennent absoudre ou condamner. L'enceinte est à moitié en ruines ; néanmoins, il est facile de remarquer qu'elle fut jadis décorée avec luxe ; des restes de tapis précieux couvrent encore ses murailles ; ses portes sont

délicatement sculptées; les grosses poutres de son plafond offrent des écus armoriés entremêlés de feuillages et de dorures; ses croisées d'église, à vitraux coloriés, sont surmontées au dehors de figures d'animaux en pierre, devant servir aux temps d'orage à vomir les eaux pluviales. Son pavé est en carreaux de diverses couleurs; et ses bancs, à dossiers grillés, ont, çà et là, des housses traînantes avec broderies et crépines [1].

Mais ces vieux restes de magnificence sont à peines reconnaissables. La poussière, l'humidité, la rouille, les insectes, et surtout le ravage des temps, en ont rendu l'aspect déplorable. Les murs, verdâtres et crevassés, sont pleins de reptiles venimeux dont la trace est partout visible. Les croi-

---

[1] Monteil, Maisons au XIVe siècle, *Histoire des Français*, t. 1, p. 21 et 102.

sées n'ont plus de vitrages, des herbes pendent à leurs cintres; et pas un des bancs de la salle ne peut offrir un siége solide.

En attendant le sire Roger, qu'a été quérir un varlet, le pèlerin parcourt la galerie, et tout y accroît sa surprise. Comment un noble personnage peut-il se résoudre à vivre en un si misérable séjour! pourquoi n'emploie-t-il pas ses gens de service à rendre l'enceinte habitable! quel homme étrange est ce Roger!

Le pèlerin, se débarrassant du chapel à larges bords qui cachait en partie son visage, s'était approché d'une croisée en ogive s'ouvrant sur un jardin en friches. Les derniers rayons du jour éclairaient son front martial. Il était à la fleur de l'âge. Son teint, bien que bruni à la dure, avait un éclat remarquable. Les villageois, groupés autour de lui, s'ébahissent de sa beauté: ils

l'avaient peu remarquée jusqu'alors. Aussi, là, sous le charme de la maison mystérieuse, plusieurs d'entre eux commencent à se persuader que l'extraordinaire inconnu pourrait bien être quelque chose de plus qu'un simple mortel. Si c'était un esprit divin !... Ses traits semblaient moulés par le ciel.

Sa taille était haute et gracieuse ; ses yeux noirs étaient pleins de feu. Cependant, malgré la sève ardente qui courait dans ses veines, l'œil observateur eût pu reconnaître à certains légers sillons empreints sur sa mâle figure, que l'haleine glacée du malheur avait soufflé plus d'une fois sur ses belles journées de soleil et de printemps ; son visage, rendu par cela même plus expressif, joignait à tous les caractères de la passion toutes les séductions de la mélancolie. Mais, bien que ses facultés, toujours

puissantes, ne fussent déjà plus neuves pour la douleur, son front était demeuré pur, sa conscience était restée droite, et il avait conservé intact le plus beau des priviléges humains, le droit de pouvoir, sans rougir, marcher partout la tête levée.

L'espèce de découragement qu'éprouve de temps à autre ici-bas l'ame fatiguée de la vie, donnait une touchante langueur à la physionomie guerrière du pèlerin. La souffrance avait en lui, pour ainsi dire, quelque chose d'ailé qui, le dégageant de la terre, l'attirait d'avance plus haut. Une pensée permanente d'honneur, de vaillance et de foi, s'était comme incrustée sur ses traits où son cœur se montrait à nu. Le bonheur les rendait brillans, le malheur les offrait sublimes.

Un pâtre s'approche de lui : son maintien est respectueux.

« — Vous savez, seigneur pèlerin, ce
» qui nous attire céans. Qu'en pense votre
» haute sagesse? Mes compagnons auraient
» grand souci de votre advisement. Que
» vaut-il mieux? La guerre ou la paix?

» — Ce que la justice prescrit.

» — Mais la justice a mille sentences. Où
» est la vraie? quelle est la bonne? Quant
» à moi, l'idée de guerroyer ne me grimace
» en nulle façon. Bien au contraire, alerte
» et hardi, j'ai moult envie de prendre
» rapière. Clairons et panoncels me gau-
» dissent. Peu me chaillerait d'être occis.
» Que me conseillez-vous?

» — Rien, mon brave.

» — C'est un avis moult écourté.

» — As-tu fortes raisons pour partir?

» — Voici les meilleures, messire. On
» peut faire fortune aux camps; et j'ai, sur

» moi, relique volée qui enrichit, assure-
» t-on, le brave à qui elle appartient.

» — Par la même raison, si cela est,
» elle doit appauvrir le larron à qui elle
» n'appartient pas.

» — Vrai-dieu ! la riposte est d'un clerc.
» C'est comme arrêt du roi Salomon. »

Une porte de la salle s'ouvre. Le seigneur de la maison forte s'avance à pas lents et comptés. Sa tête était blanchie par les ans. Sa figure avait été d'une beauté régulière, et en conservait quelques traces. Ses membres étaient encore d'une vigueur remarquable. Il y avait dans son œil arrogant, lorsqu'il le fixait sur quelqu'un, une brusquerie de regard qui déconcertait l'adversaire en le frappant, du même coup, droit au visage et droit à l'ame. Son maintien, sombrement préoccupé, souvent impérieux, toujours digne, offrait les habitudes de la

grandeur, mais ne présentait pas le calme de la vertu. Son ame était tarie dans son sein, comme une citerne profonde à qui manquent les eaux du ciel.

Le vieillard était vêtu d'une longue robe de camelot brun, garnie de fourrures. Son couvre-chef était de feutre violet; un énorme couteau fermé pendait à sa ceinture de cuir; il s'appuyait sur un bâton ferré; et ses gantelets étaient noirs.

Un grand fauteuil à bras s'élevait au fond de la galerie sur une estrade délabrée : Roger s'y est assis en silence. Le pèlerin s'est avancé : il salue avec courtoisie.

« — Seigneur Roger !... » dit le jeune homme.

Une exclamation de surprise a interrompu le discours. Le châtelain s'est levé à demi pour mieux lancer son regard aigu sur l'interprète du hameau. Plus d'un sou-

venir l'a frappé. Un inconcevable sourire a déridé sa face sévère. Ses lèvres se sont entr'ouvertes. Embarrassé d'abord, et d'une manière imprévue, par des flots de pensées diverses, il a semblé un instant ne savoir par où les faire déborder; puis, les refoulant dans son cœur, il laisse tomber ces paroles où l'ironie seule domine.

« — Votre nom d'abord? *pèlerin!*

» — Raymond.

» — Ce n'est pas tout, je présume.

» — Un nom suffit : je m'en contente.

» — Soit : ajournons les autres.

» — *Les autres!*

» — Oui : et j'éviterai les questions; car » j'aime assez peu le mensonge.

» — *Le mensonge!*

» — Au fait, *pèlerin*. Que me veulent ces » villageois?

» — Je viens vous en instruire.

» — Parlez. »

Le jeune pèlerin, que l'étrange interruption du vieillard avait non moins troublé que surpris, a continué d'un ton ferme.

« — Sire Roger, les habitudes guer-
» rières sont dans le goût du peuple de
» France. Vous connaissez le vieux dictum
» des nations étrangères. *Si le diable sortait*
» *tout brûlant de l'enfer à l'effet de se battre*
» *en duel, le premier qui se présenterait pour*
» *accepter le défi serait indubitablement un*
» *Français* [1]. C'est donc appeler nos com-
» patriotes sur leur terrain de prédilection
» que leur ouvrir le champ d'honneur. Les
» hommes de guerre le savent : aussi bien-
» tôt, grace aux recruteurs, vos hameaux

---

[1] Dampmartin, *la France sous ses rois.* — Marchangy, *Gaule poétique.*

» seront dépeuplés. Ambroise et Dulac sont
» ici....

» — Ambroise et Dulac sur mes terres!
» interrompt Roger avec violence. Depuis
» quand? Que nous veulent-ils?

» — Ils traversent la Picardie avec mis-
» sion du Saint-Pontife; et, pleins d'un zèle
» infatigable, ils enrôlent de toutes parts le
» peuple des campagnes sous les drapeaux
» de la croisade albigeoise, pour l'extirpa-
» tion de l'hérésie et la vengeance du Très-
» Haut.

» — Quels mots dans une langue chré-
» tienne! et les délégués du trône apostoli-
» que osent les joindre ensemble! quoi!
» *la vengeance et le très-haut! l'extermination*
» *et l'église! la miséricorde et le sang!* pèle-
» rin, pour qui croit en Dieu, ne sont-ce
» pas là des blasphèmes! »

Et le sire Roger, en prononçant ces mots,

avait imprégné ses accens de je ne sais quelle dérision sauvage qui, attaquant le ciel et la terre, les insultait tous deux à la fois.

» — Vos vassaux, a repris Raymond, « n'ont point été appelés à juger qui a tort » ou raison dans la querelle religieuse. » Ambroise parle au nom du ciel.....

» — Et peut-être au gré de l'enfer. Les » disputes et controverses, dignes carrousels » du sophiste, incendiant comme la flamme, » frappent à mort comme le glaive. Les pa- » roles s'enfoncent, parfois, plus fatales » que les poignards. La plume en étend les » poisons. Ce sont, du reste, armes de » lâche. Vous plaisent-elles?

» — Non, messire. Mais, néanmoins, si » je gouvernais les hommes, je ne voudrais » pas plus bâillonner ceux qui raisonnent » que massacrer ceux qui s'insurgent.

» — Maxime admirable! jeune homme.
» Mais quand un souverain pense ainsi, la
» couronne lui hoche au front. D'abord,
» ce sont les clercs qui l'insultent : puis,
» viennent les *truands* qui le chassent [1].

» — Or donc, à votre idée, noble sire! nul
» n'est vrai roi, s'il n'est tyran. Eh bien! en
» ce cas, selon moi, mieux vaudrait l'exil
» que le trône.

» — D'accord, répond Roger d'un ton
» sec. Les historiens du passé, sortes de
» prophètes à rebours, alignent phrases de
» ce genre; et, les ayant lues aux écoles,
» vous les avez gardées en mémoire. Mais
» serait-ce pour venir dogmatiser au Val
» des Ombres que l'enfant de l'Occitanie a
» troqué la cuirasse de fer pour le jupon de
» serge? il aurait pourtant, ce me semble,

---

[1] *Truands*, gens de la lie du peuple.

» plus important but à poursuivre. Eh quoi!
» l'exil vous charme? beau sire ! »

Le pèlerin a tressailli. Les mots sardoniques du vieillard avaient une puissance d'interrogation et de clairvoyance qui révolutionnait sa pensée. Roger, pénétrant ses destins, avait-il en effet quelques connaissances occultes, quelques facultés surhumaines? Il s'est renfoncé sur son siége; rien n'était bienveillant pour Raymond dans sa contenance farouche. Ses paroles, comme des dards, sortaient acérées de ses lèvres. Il croise les bras, et poursuit.

» — Qu'ont décidé les gens du hameau?
» ont-ils soif du sang de leurs frères? veu-
» lent-ils, à l'appel d'Ambroise, devenir un
» peuple Caïn?

» — Ils n'ont rien voulu décider, répond
» froidement le pèlerin, avant d'avoir, au
» préalable, entendu votre seigneurie. Je

» porte parole en leur nom. C'est à vous
» maintenant à fixer leurs idées sur le parti
» qu'ils ont à prendre. Ils vous obéiront:
» prononcez!

» — Est-ce ordre ou conseil qu'ils de-
» mandent?

» — L'un ou l'autre, tous deux peut-
» être.

» — En ce cas, reprend le vieillard,
» d'un accent hostile et railleur: parlez,
» jeune homme! éclairez-moi. Je ne con-
» nais des exploits du chef de la sainte
» croisade albigeoise que le massacre de
» soixante mille hommes au sac de Beziers[1],
» l'empoisonnement du vaillant suzerain
» qui défendait la ville[2], et la dégradation

---

[1] *Le trésor des histoires en la prise de Beziers*. Paul Æmile, p. 317.—Fleury, *Histoire ecclésiastique*, t. 16.

[2] *Histoire des Albigeois*. Paul Perrin, édition de Genève, t. 1, l. 1, p. 38.

» du comte de Toulouse, fustigé, nu-pieds,
» en chemise, sous les murs de la cathédrale[1]:
» mais ce sont là choses anciennes ; que
» s'est-il passé de nouveau. J'ai ouï conter
» que le Languedoc était devenu un désert
» de cendres et de ruines; et que, là, une
» pensée d'extermination était attachée au
» plan de conquête religieuse, comme à
» une roue tournant dans des flammes.
» Est-ce vrai, sire pèlerin? Tout cela, néan-
» moins, bien qu'épouvantable, a dit-on un
» côté sublime. Car, à en croire les Mont-
» fort, sur le sol des désolations où tom-
» baient massacrés ensemble et le chrétien
» et l'hérétique, et les élus et les damnés,
» Dieu triait les siens dans le sang[2]. »

---

[1] Voyez les auteurs déjà cités.

[2] « Prêts à livrer l'assaut à Béziers, les assaillans
» vinrent demander à l'abbé de Citeaux comment ils

Chacune des phrases de Roger, semblables à des coups de massue, frappaient d'à-plomb le pèlerin. Raymond, pâle comme un fantôme, sentait ses nerfs se contracter. Sa figure exprimait l'horreur.

« — Jeune homme ! reprend le vieillard : » Veuillez vous expliquer maintenant. » Croyez-vous qu'il soit vraiment de mon » devoir de laisser André Dulac s'emparer » de mes vassaux comme d'un bétail hu- » main, pour les parquer d'abord à sa » guise, puis pour en faire boucherie au » profit du chef des croisés ? Pensez-vous » que je doive aiguillonner l'appétit de » mort que le père Ambroise, en parcou- » rant les campagnes, éveille chez les

---

» pourraient distinguer les catholiques afin de les » sauver. — *Tuez tout*, répondit l'abbé, *Dieu connaît » ceux qui sont à lui* ». Anquetil, *Histoire de France*, in-12, t. 2, p. 116.

» braves qu'il trompe? Voyons! répondez
» à ma place. »

Raymond parvient à se contraindre.

« — Sire Châtelain! je me tairai. Les
» villageois de vos domaines ne feraient
» aucun cas de l'opinion d'un jeune étran-
» ger. Ce n'est pas Raymond qu'ils consul-
» tent.

» — Et si je leur disais: *partez*! m'ap-
» prouveriez-vous au fond de votre ame?
» Trouveriez-vous bon que, jetant un ali-
» ment de plus au feu de la guerre civile, je
» vinsse aider et fournir ma part à la be-
» sogne de destruction que sanctionne la
» reine Blanche? M'engageriez-vous à pro-
» clamer comme œuvre saint et glorieux,
» le tissu de victoires ouvragé de trahisons
» qui porte à l'immortalité le nom des comtes
» de Montfort?..... »

Un cri de rage échappe à Raymond.

Le vieillard vient de remuer à la fois, avec une habileté satanique, toutes les passions violentes de son ame et tous les horribles souvenirs de sa vie. Le pèlerin reste immobile sous le regard d'airain qui pèse sur lui, comme l'oiseau que fixe un serpent. O bizarre fascination! il ressent une aversion prononcée pour celui qui s'empare ainsi de ses fureurs secrètes comme d'instrumens à son usage; et pourtant une sympathie rude et farouche l'attire avec force vers lui. Il est sous le charme magique. Il lui semble qu'un lien de haines, qu'une mystérieuse communauté de ressentimens et de vengeances, devant l'attacher à cet homme, le pousse à un centre funeste. La proie veut aller au vautour. Son cœur combat en vain son esprit : Roger est là, Roger le subjugue.

Les villageois, silencieux, se regardaient

avec surprise. Les pensées de leur châtelain, exprimées en termes au-dessus de leur portée, n'arrivaient pas distinctes à leur intelligence. Une admiration effrayée se peignait dans leur attitude. Roger, avec son regard fauve, ses intonations vibrantes et sa tenue majestueuse, leur paraissait un être hors de ligne, une nature supérieure. Néanmoins, un instinct secret combattait en eux sa puissance. Ils se disaient : « *Cet homme est* » *impie.* » Et, de là, plus de confiance. Ce personnage extraordinaire qui, la vieillesse venue, ne cherchait point à se reposer des orages de la vie, et se retirait de devant Dieu aux approches de l'éternité, Roger, inexplicable vieillard, imposait à leur ignorance, mais répugnait à leur droiture. Nul ne comprenait l'athéisme. Le peuple en ces temps de ténèbres, croyait à la morale évangélique et à l'arbitre suprême : les lumières,

venues depuis, ont poussé peu à peu sa pensée à remplacer l'ame et le ciel par la matière et le néant. Ce lumineux échange est bien noir.

Raymond s'est tourné vers sa troupe.

« — Amis ! vous avez entendu. Votre
» seigneur châtelain vous a hautement ma-
» nifesté son opinion. Avez-vous compris?

» — Pas encore.

» — Il vous défend de suivre Dulac.

» — Il soutient donc les hérétiques ?

» — Il protège l'humanité.

» —L'Albigeois foule aux pieds le Christ[1].
» Il a crié : *Guerre à l'église!*

---

[1] Iaques de Riberia. *Recueils de la ville de Toulouse.*

» — Répondez-lui : *Paix à la terre !*

» — Il brise les saintes images ; il renie
» le jugement dernier ; il ne veut point qu'on
» prie pour les morts [1].

» — Et vous prieriez pour qu'on le tue !

» — Le Tout-Puissant demande justice.

» — Erreur : il crie *miséricorde.* »

Ces ripostes serrées et laconiques ont mis fin à la discussion. Les villageois courbent la tête et se retirent lentement. Raymond s'apprêtait à le suivre : le châtelain se lève et l'arrête. Il lui parle en maître :

« — Restez ! »

Le pèlerin, fronçant le sourcil, recule indigné devant l'ordre. L'accent de Roger s'adoucit.

---

[1] Voyez *Histoire des Albigeois*, par Paul Perrin, édition de Genève, l. 1, p. 4.

« — C'est la prière d'un vieillard. Ne la
» repoussez point !

» — Je demeure. »

—

II

Le sire Roger, descendu de son estrade, avait reconduit ses vassaux jusqu'au bout de la grande galerie du Val des Ombres, en leur adressant quelques mots insigni-

fians sur les redevances du hameau. Les ombres s'étendaient sous le ciel. L'oiseau chantait sous la feuillée. Le pèlerin, resté seul à l'écart, au fond de la salle de justice, regardait en ce moment avec une vague distraction les pampres de lierre que le vent du soir agitait contre une des croisées du castel. Venu de loin, non sans danger, il commençait à lutter en vain à la fois contre la lassitude de ses membres et l'épuisement de ses idées; appuyé contre le dossier d'un vieux banc, il défaillait d'ame et de corps.

Hélas! il avait déjà tant souffert à l'entrée de la vie!... Se sentait-il découragé? Non: l'héroïsme était sa nature. Oh! il fallait du moins que ses réflexions fussent bien lourdes, car elles avaient courbé ce front superbe que jamais, à aucune époque, n'avait vu plier aucun homme.

« — Où suis-je? et quel est ce vieillard?
» se disait-il tout bas à lui-même. Pourquoi
» me retient-il près de lui! quel intérêt lui
» inspiré-je! me connaît-il? est-ce un ap-
» pui que la Providence m'envoie? J'en
» aurais bien besoin, je le sens, car me voilà
» seul aujourd'hui, seul à ma vengeance,
» à mes haines. Je n'ai plus rien, moi pauvre
» exilé, rien que de brûlans souvenirs;
» Roger en a aussi d'implacables: je les ai
» sentis dans son sein, qui venaient en frères
» à moi. Tout m'a abandonné sur la terre:
» il m'aimera peut-être, cet homme!.....
» Oh! m'élancer vers un cœur noble, et y
» trouver un abri consolateur! Quitter la
» route où l'on maudit pour le sentier où
» l'on console! c'est là mon seul désir, c'est
» mon rêve. Ouvre-toi, port du naufragé!
» je t'appelle; y serais-je?..... NON. »

Ce dernier mot, sortant de ses lèvres,

achève de briser ses forces. Il a levé ses yeux vers le ciel. Les guerres sacrées, dont l'honneur avait entouré sa jeunesse, bien qu'ayant troublé sa raison, n'avaient pu altérer sa foi. Le malheur a tant de leçons! Ah! quel est l'être, ici-bas, coupable, égoïste, athée même, qui sous la main de fer du destin, saisi d'une immortelle pensée, ne songe au tombeau de ses pères, et parfois ne dise : « *Mon Dieu!* »

Raymond priait..... d'où vient qu'il tressaille! Le léger accord d'une lyre a traversé le champ des airs.... Le son passe, fuit et s'éteint. On eût dit un soupir des anges. Raymond, un instant hors de lui, a cru ouïr un appel des cieux.

Soudain, à travers les vitraux brisés de la fenêtre, une figure blanche et aérienne se glisse au pied des murs en ruines. Quelques

étoiles commençaient à scintiller au firmament : était-ce une d'entre elles dont les rayons pâles et tremblans, jouant sous l'ombrage des arbres, avait créé tout à coup, par je ne sais quel magique pouvoir, cette apparition vaporeuse. D'abord, de peur de la troubler, Raymond retient jusqu'à son haleine ; puis, s'unissant déjà de cœur et d'esprit à cette envoyée merveilleuse que, par son élan vers la foi, il se figure avoir méritée et croit presque avoir attendue, Raymond lui tend les bras et l'appelle.

Mais qu'est-il de plus fugitif qu'un enchantement aux beaux jours ! C'est la brise dont meurt le souffle : c'est le parfum qui s'évapore. La vision s'est évanouie.

« — *Comte Raymond!* dit une voix. »

Le pèlerin, retiré de sa rêverie par ces deux mots inattendus, revient brusquement

à lui-même. Il voit Roger en face de lui.

» — *Comte Raymond!* répète-t-il. Pour-
» quoi ce titre! A quel propos?.....

» — Nous sommes seuls; répond le
» châtelain. Je ne vous trahis à personne.

» — Brisons là, messire Roger. Mes se-
» crets, si vraiment j'en cache, n'appar-
» tiennent ici qu'à moi. Vieillard! je res-
» pecte les vôtres.

» — Mais quand la feinte est inutile....

» — Je n'ouvre point mon cœur au ha-
» sard.

» — Jeune homme! écoutez-moi froi-
» dement. Quelque rigoureuse qu'ait pu
» déjà se montrer la fortune à votre égard,
» j'ai sur vous l'incontestable supériorité
» du malheur: j'en ai reçu le terrible et so-
» lennel baptême aux rives où vous prîtes

» naissance. J'étais sous les murs de Béziers
» quand tout un peuple y fut massacré [1];
» j'ai vu jeter vive en un puits la noble
» dame de Lavaur [2]; j'étais non loin de la
» potence où, devant Simon de Montfort,
» on étranglait cent gentilshommes [3]; j'ai
» vu s'allumer le bûcher de Minerbe, où les
» Albigeois par centaines expiraient au mi-
» lieu des flammes [4]. J'assistais à l'effroyable
» empoisonnement du vicomte de Béziers

---

[1] Voyez sur l'affreux sac de Béziers, Paul Æmile, *Trésor des histoires*; — Chassagnon, *Histoire des Albigeois*.

[2] Guill. de Pod. Laur., c. 17. — Fleury, *Hist. eccl.*, t. 16, in-4, l. 77, p. 291.

[3] Petr., *Histoire des Albigeois*. — Fleury, *Hist. eccl.*, t. 16, l. 77. — *Histoire des Albigeois*, Perrin, l. 1, p. 47.

[4] Fleury, *Hist. eccl.*, t. 16, in-4, p. 280 et 291. — Chassagnon, l. 3, c. 7. — *Histoire du Languedoc*, fol. 7.

» dans les cachots de Carcassonne[1]. Les
» miens combattaient à Muret où périt le
» roi d'Aragon venu au secours de Ray-
» mond son beau-frère[2], et j'ai vu pieds et
» poings liés, tête nue, une étole au cou, le
» vieux souverain de Toulouse flagellé de
» la main des prêtres, et dégradé, en
» place publique, au son des cloches mor-
» tuaires[3].....

» — Assez ! interrompt violemment
» l'étranger. Assez ! tout cela m'est connu.
» De grace! épargnez-moi. Ces détails,
» ce sont des poignards.... A qui donc
» croyez-vous parler?

---

[1] *Histoire des Albigeois*, Paul Perrin. Genève, 1619, l. 1, p. 38.

Guillaume de Pod. Laur., c. 22. — Fleury, *Hist. eccl.*, t. 16, p. 352. — *Le Moine des vallées Sernay*, c. 127. — Perrin, *Histoire des Albigeois*, p. 83.

[3] Voyez les auteurs déjà cités.

» — Au comte Raymond de Toulouse :
» au petit fils de Raymond l'excommunié,
» au fils de Raymond le proscrit, à leur
» héritier s'il a un glaive, à leur vengeur
» s'il a une ame.

» — Glaive et ame, il les a, Messire : s'est
» écrié le pèlerin, l'œil étincelant, le front
» haut. Loin de moi tout vain subterfuge !
» Qui que vous soyez, homme étrange! on
» vous parlera sans détour. Oui, je suis
» Raymond de Toulouse, le dernier rejeton
» de la plus infortunée des familles. J'ai à
» remplir une mission de sang et de haine :
» je le sais, j'en aurai la force. Je suis ici à
» ce dessein. Ah ! pour atteindre et frapper
» les persécuteurs de mes pères, je saurai
» joindre, s'il le faut, à un bras d'homme un
» cœur de tigre. Je ne m'en cacherai pas
» davantage, toutes les humiliations de ma
» race bouillonnent à la fois dans mes veines :

» il leur faut passage, irruption. Je suis né
» sous les anathêmes, je grandirai dans les
» vengeances.

» — Ta main! noble jeune homme! ta
» main! réplique avec enthousiasme le sei-
» gneur de la maison forte. Aigle puissant,
» lance la foudre! »

Raymond a saisi la main que lui tendait le vieillard, mais il a frémi de l'étreinte, il s'est senti brûlé du contact. Son imagination égarée s'est-elle créé ce prestige? Bien que le châtelain inconnu s'offre à lui en chef protecteur, l'antipathie avec laquelle il accueille ses avances bienveillantes est comme un instinct qui lui crie : « *vous serez ennemis implacables.* » Sa main, sous les doigts de Roger, s'est crue pressée par un fer rouge.

» — Raymond! suis-moi, » reprend le vieillard.

Le pèlerin se laisse entraîner. Il traverse machinalement et d'un pas rapide plusieurs salles peu éclairées. Son guide, au bout d'un corridor qu'on eût dit taillé dans un roc, a poussé un ressort secret. O surprise! le comte de Toulouse se trouve transporté à l'improviste en une espèce de palais, en un salon quasi royal. De brillans flambeaux l'éclairaient.

Le jeune preux, d'abord ébloui, distingue à peine les objets. L'enceinte est richement décorée; son plafond, ses lambris, et jusqu'à ses pavés sont de différentes couleurs où domine l'éclat de l'or. Des meubles, à bas reliefs de haut prix représentant l'enfer et le purgatoire, en garnissent les quatre coins. Au milieu s'élève une table servie de mets recherchés, et que des candélabres surmontent. Non loin est un dressoir somptueux

chargé d'aiguières en cristal, de hanaps d'argent et de coupes d'or; de magnifiques ouvrages d'orfévrerie y scintillent au feu des lampes. C'était un *cénacle* de prince [1].

Mais point de maîtres queux, point d'écuyers servans, point de sommeliers, point de varlets. Aucune main humaine ne semble avoir travaillé à ces préparatifs de repas. Nulle voix: silence profond. Qui commande? démons ou fées?

Le châtelain du Val des Ombres a feint de ne point remarquer l'extrême surprise du pélerin. Il le fait asseoir au banquet; puis, remplissant deux coupes de vin, il lève la sienne et s'écrie:

---

[1] *Cénacle,* salle à manger. Voyez sur les ameublemens des châteaux et palais du temps, Monteil, *Histoire des Français au XIVe siècle,* t. 1, p. 100-102, etc.

« — Aux vengeurs de l'Occitanie ! »

Raymond a saisi l'autre coupe :

« — Au futur châtiment des Montfort !»

Et le vieux Roger a souri.

L'odeur succulente des mets et la saveur exquise des vins charmaient l'odorat et le goût. Depuis long-temps le pèlerin ne s'était assis à pareille table. Il va faire honneur au banquet.

« — Ami ! dit le seigneur du castel, » pourquoi, sans attendre que je me sois » expliqué d'une manière précise en pré- » sence de mes vassaux, leur as-tu défendu » si vite, en mon nom, d'obéir à l'appel » d'Ambroise ?

» — Votre pensée m'était visible, répond » le jeune Toulousain ; il pouvait y avoir

» d'ailleurs quelque danger, dans votre po-
» sition, à vous opposer trop ouvertement
» aux vœux d'un envoyé de l'église ; et j'ai
» voulu, autant que possible, faire peser
» sur moi seul, voyageur inconnu, la res-
» ponsabilité d'une décision brusquée. Ai-je
» eu tort?

» — Je te remercie.

» — Je puis, moi, braver les périls ; j'ai
» une épée à ma ceinture, et devant moi de
» longues années. Puis, inébranlables sou-
» tiens, j'ai d'invisibles protecteurs qui ne
» me délaisseront jamais : l'*honneur*, l'*es-*
» *poir*, *le ciel* et *mon droit*.

» — Jeune homme! ces mots sont so-
» nores; mais, tu peux m'en croire, ils sont
» vides. L'*honneur*, l'*espoir*, *le ciel* et *le*
» *droit!* ce sont des pyramides trompeuses
» qu'a dressées la mort elle-même aux dé-
» serts de l'humanité. Que renferment-

» elles? des cendres. Ne te fie jamais aux
» sépulcres.

» — Ai-je bien compris? sire Roger.
» L'*honneur* et le *ciel*, des *sépulcres!* re-
» nieriez-vous la Providence?

» — Frère! te parlerai-je sans feinte :
» en tâtonnant dans les ténèbres, j'ai cher-
» ché le verbe éternel; comme, au défaut
» de la cuirasse, ma lance, parfois dans les
» camps, fouillait au cœur d'un ennemi :
» eh bien! qu'ai-je trouvé? le chaos; qu'ai-je
» senti? le froid de la mort; qu'ai-je re-
» connu? le néant. »

Le pèlerin recule son siége. L'horreur se peint dans son regard.

« — Vieillard, ne m'as-tu pas dit : *frère!*
» garde-toi de répéter ce mot; je ne
» le souffrirais plus. Moi, frère d'un athée!
» jamais. »

A ces rudes paroles, le visage du châtelain a pris une singulière expression de raillerie et de pitié. Son large front s'est rembruni : il continue d'un ton hautain.

« — Quand tu auras mon âge, jeune » homme, quand tu commenceras à voir » s'effacer derrière toi comme une lugubre » vapeur le songe douloureux de la vie, alors, » oui seulement alors, tu auras acquis le » droit de juger la terre et les cieux. Tu te » seras fié à leurs promesses, tu auras subi » leurs déceptions : alors, en connaissance » de cause, aura sonné pour toi, parmi » nous, l'heure de douter ou de croire, » de condamner ou de défendre, d'être » impie ou religieux. Jusque-là, regarde ! » et tais-toi.

» — Me taire ! a répliqué Raymond. Où » est-il, l'être assez puissant pour m'impo-

» ser un lâche silence ! depuis quand n'a-
» t-on la permission de la pensée que quand
» l'âge en éteint les flammes ! qui a décidé
» qu'on n'était apte à prononcer de judi-
» cieux arrêts qu'aux jours où s'affaiblit la
» raison ! Non, les promesses de la foi ne
» sont point des décevances dorées : un
» sentiment inné me l'affirme. Non, je n'irai
» point me jeter plein de vie et de chaleur
» dans la nuit de tes doctrines de glace et
» de mort. Vieillard ! tu as parlé de sé-
» pulcres : le premier de tous est l'athée.

» — A t'entendre, reprend Roger, tombé
» déjà dans les infirmités de la vieillesse et
» les égaremens de la caducité, j'ai l'intelli-
» gence appauvrie : tu te trompes étrange-
» ment. Bien que j'aie marché long-temps
» et à grands pas dans la carrière humaine,
» je ne me sens pas encore fatigué. J'ai les
» pensées de feu du printemps. Je n'ai pas

» dit : « *Assez !* » à la vie. Ma course n'est
» point à son terme ; je ne fais ici qu'une
» halte : avant peu je repartirai.

» — Pour insulter encore au Très-Haut ?

» —Insulter un rêve! à quoi bon? Christ
» et Satan : folles chimères. J'aurais pour-
» tant désiré, je l'avoue, dans les tempêtes
» successives qui m'ont assailli sur la terre,
» qu'un Dieu eût existé quelque part, pour
» lui attribuer mes désastres, pour avoir
» plus haut à maudire. Oui, j'eusse voulu,
» dans ma rage, me débattre avec l'infini.
» Oh ! s'il est un être éternel, et que ce soit
» lui, en effet, qui m'ait donné, au milieu
» des supplices auxquels je fus condamné,
» tant de vigueur pour l'attaquer et tant
» d'énergie pour l'étreindre, n'est-il pas
» lâche à lui, chef suprême, de se tenir
» hors de portée, invisible, sourd et muet,

» assis à l'abri, je ne sais où, dans les obs-
» curités de sa gloire !... »

Le vieillard s'est interrompu. Raymond, le front baissé, sentait son cœur, gonflé d'indignation, peser au fond de sa poitrine, comme une pierre au bas d'une fronde.

« — Il est des hommes, poursuit Roger
» avec une sombre amertume, que la for-
» tune se plaît à frapper ignominieusement
» du pied sans motif, tandis qu'elle en cou-
» ronne d'autres sans raison : je compte
» parmi les premiers. Raymond ! mes
» épreuves furent longues. J'ai regardé le
» long de ma route, et qu'ai-je vu de droite
» et de gauche! l'honneur et la justice vain-
» cus, le crime et l'infamie triomphans.
» Prends exemple parmi les tiens : ton
» aïeul, frappé d'anathême, est mort lâche-
» ment dégradé : c'était pourtant un prince

» sage [1]. Ton père, prisonnier au Louvre,
» chassé de sa terre natale, est sans appui,
» proscrit, dépouillé : c'était pourtant un
» noble monarque [2]. Ta sœur, en ôtage à
» Paris, est arrachée à sa famille, sans pa-
» trie et sans héritage [3] : c'est pourtant
» une ame sans tache. Toi enfin, toi, à ton
» printemps, sans états, presque sans fa-
» mille, il ne te reste rien que ton nom :
» tu n'as pourtant commis aucun crime. Et
» tu crois, jeune homme, au grand juge ! à
» sa balance ! à ses décrets !... Prends-y
» garde ! avec ces idées, on marche mal
» parmi les hommes ; on trébuche, on n'ar-

---

[1] Paul Perrin, *Histoire des Albigeois*, l. 2, p. 121, édit. de Genève, 1619.

[2] Voyez sur ses malheurs et sa prison au Louvre, Paul Perrin, *Histoire des Albigeois*, l. 2, p. 130 et suivantes. — *Histoire du Languedoc*, fol. 34.

[3] Voyez les auteurs cités plus haut.

» rive point. Garde-toi d'adopter pour
» compagnon de route ce que le vulgaire
» appelle *vertu ;* car, pour atteindre à la
» fortune, ce guide est rarement un aide,
» il est presque toujours un obstacle. »

Le vieux châtelain s'est arrêté pour donner à ses atroces paroles le temps de pénétrer plus profondément dans le cœur du jeune guerrier.

«—Toi qui connais si bien tous mes pères!
» dit le comte d'une voix sourde, ne puis-
» je savoir qui tu es!

» — Non. Le dire m'est défendu. J'ai
» juré de ne revéler mes destins à personne
» pendant un certain laps de temps. L'é-
» poque approche où je serai délié de mon
» vœu. Cette époque sera solennelle pour
» moi. Sitôt que je l'aurai saluée, je repar-
» tirai, rajeuni, pour le vaste champ des

» vengeances. T'y retrouverai-je, Ray-
» mond? nous y pourrions marcher côte à
» côte.

» — Non, vieillard : j'y veux marcher
» seul.

» — As-tu une route tracée? une direc-
» tion? quelque plan? ce ne sont ni maximes
» morales ni principes pieux qui te rendront
» sceptre et couronne. Si toutes ressources
» te manquent.....

» — Il me restera mon épée.

» — Raymond! c'est peu.

» — Roger! C'est assez. Quand je n'au-
» rai plus terres ni villes, bourg ni castel,
» vivres ni or, j'enfoncerai la pointe de
» mon fer sur quelque grève aride et dé-
» serte, je me coucherai à côté; et seul, dans
» la paix du Seigneur, là m'effaçant moi-
» même du monde, sans reproche, l'ame

» tranquille, je m'endormirai pour tou-
» jours.

» — Et cela, sans doute, jeune homme !
» afin de mieux servir les Montfort. Le fils
» du féroce Simon, Amaury le Spoliateur,
» de son royal palais de Toulouse, battra
» des mains à ton sommeil. »

L'image a produit son effet. L'héritier des souverains du Languedoc a senti se crisper ses membres, et son sang bouillir dans ses veines.

« — Montfort! répète-t-il avec rage:
» ah! ce nom, ce nom abhorré me rend à
» mes devoirs de vengeance. J'en ai fait le
» serment, Roger! je ne descendrai point
» au tombeau que mon fer ne se soit baigné
» dans le sang du perfide Amaury. Tu as
» raison, tu me réveilles. Haine éternelle

» au fils de Simon ! à ses enfans ! à toute sa
» race ! »

Et devant un génie fatal, il a levé sa main vers les cieux.

« — Bien; dit le sinistre vieillard : je re-
» connais l'élan du brave. Apprends, noble
» enfant des Raymond! que, contre la même
» famille, j'ai fait aussi le même serment :
» je l'ai déjà tenu en partie. Ce fut un de
» mes affidés qui, sous les remparts de Tou-
» louse, tua Simon à coups de flèches[1]. Ce
» comte d'horrible mémoire, il règne au-
» jourd'hui, grace à moi, le crâne à jour et
» les yeux vides, dans le comté sans air et
» sans nom, sans pont-levis et sans bannière,

---

[1] Il mourut percé de cinq coups de flèches. — Pet., *Hist. Albi.*, c. 26. — Guil. de Pod. Laur., c. 30, — *Hist. ecc.*, Fleury, t. 16, l. 78, p. 465.

» que lui a éternellement inféodé la mort.
» Quant à son héritier Amaury, bien que la
» fortune le couronne, son cœur en ce mo-
» ment est brisé: quelqu'un le torture, et
» c'est moi. »

La sombre figure du châtelain s'éclairait d'un rire infernal. Raymond le regarde et frissonne.

« — Amaury... cependant.... il règne!

» — Oui, Raymond; mais de quelle ma-
» nière? En décimant lui-même son peuple.
» Environné de révoltes continuelles, il faut
» pour gouverner qu'il détruise, et pour
» exister qu'il massacre. Le sang est l'eau
» baptismale de toutes les spoliations, la brû-
» lante nécessité de toutes les tyrannies. Les
» meurtres sont la consécration et le sacre
» de la félonie couronnée. Puis enfin, la me-
» sure pleine, le crime finit par le crime.

» — Et n'est-ce point là, s'écrie Raymond, la preuve des justices divines, des justices que tu renies!

» — L'usurpateur de tes états, continue froidement Roger, a plus d'un supplice à subir. J'ai un poignard entré dans son cœur, sous lequel il vit, que je tiens. J'ai une flamme en ses entrailles, qui les dévore et que j'attise. Mais instruis-moi de tes projets; parle! et je pourrai te servir. »

Raymond cède aux vœux du vieillard.

« — Dès qu'un fer put armer ma main, je suivis mon père aux combats. J'étais auprès de lui, lorsqu'après avoir été chassé du Languedoc et s'être réfugié en Espagne, il essaya de repasser les Pyrénées pour reconquérir ses états. Le sort parut d'abord nous sourire. Raymond, secondé

» par ses sujets, rentra triomphant dans
» Toulouse. Montfort fut obligé de fuir;
» mais Rome et Paris l'appuyaient. Le roi
» de France prit les armes; il fondit sur
» l'Occitanie..... Vous savez le reste, Roger:
» Mon père, captif, est au Louvre; ma
» sœur est en ôtage à Paris[1].

» — Que devins-tu au jour des dés-
» astres?

» — J'étais sans états, sans armée; je me
» résignai au malheur; et, sous l'habit des
» pèlerins, j'errai long temps de ville en
» ville. J'avais mon épée, j'attendais.

» — Où portes-tu tes pas aujourd'hui?

---

[1] Voyez sur tous ces faits : Chassagnon, *Histoire des Albigeois.* — Fleury, *Histoire ecclésiastique*, t. 16. — Perrin, *Histoire des Albigeois*, Genève, 1619. — Catel., *Comtes de Toulouse.* — *Histoire du Languedoc.*

» — Où m'appelle un grand capitaine,
» un chef immortel, un vengeur.

» — Son nom?

» — ENGUERRAND DE COUCY.

« — Je commence à saisir tes plans.

» — Louis VIII a cessé de vivre. Mon
» père est encore prisonnier, mais il ne l'est
» que d'une femme; l'héritier de Philippe-
» Auguste est un enfant peu redoutable, et
» l'on crie : *A bas la régente!* Oh! sire
» Roger! je l'avoue, j'ai la maison de
» France en horreur; elle protégea les
» Montfort et persécuta ma famille : mon
» bras, ma jeunesse, et ma vie appartien-
» nent à tout jamais à qui pourra l'anéantir.
» Paris et les provinces, dit-on, repoussent
» Blanche et Louis IX. Il leur faut pour
» prince un héros. On bannira la mère et
» le fils; Montfort tombera sous mes coups;
» et mes pères seront vengés. »

Les espérances filiales du jeune homme et sa belliqueuse ardeur, resplendissaient sur ses beaux traits. Le rusé vieillard applaudit.

« — Raymond ! gloire à ton noble cou-
» rage. Le *grand complot* t'est-il connu ?

» — J'accours pour me joindre à *la*
» *ligue*.

» — Où donc ?

» — Au château de Coucy.

» — A merveille : tu es des nôtres ; plus
» de paroles ambiguës. L'instant des repré-
» sailles s'approche. *La ligue* s'étend in-
» vincible. Déjà, secrètement d'accord,
» tous les grands vassaux du royaume ont
» chacun leur marche tracée. Le comte
» de Boulogne, oncle de Louis IX, est à

» la tête des rebelles ; les comtes de Cham-
» pagne et de Bourgogne ont leurs armées
» prêtes à combattre. L'Anglais nous a of-
» fert ses troupes. Hugues de Lusignan,
» comte de la Marche et neveu du roi de
» Jérusalem, a des légions à nos ordres.
» Savary de Mauléon, comte de Poitou, le
» comte Robert de Brienne, les comtes de
» Nevers, de Saint-Pol, et une foule d'au-
» tres suzerains se sont déclarés contre
» Blanche. Tout annonce la chute inévita-
» ble et prochaine du trône de Louis IX [1].
» Sais-tu qui doit porter la couronne?

» — Le plus vaillant des capitaines, le

---

[1] Voyez sur la révolte des grands vassaux contre la régente et son fils : Daniel, t. 4, *Règne de saint Louis.* — *Chroniques de Flandres,* Denys Sauvage, in-fol. Lyon, 1562. — Mezerai. — Anquetil. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. 7, etc., etc.

» plus beau des hommes du siècle, la fleur
» des paladins de l'Europe : aurais-je be-
» soin d'ajouter : Le sire Enguerrand de
» Coucy [1].

» — En effet, a repris Roger, lorsqu'une
» voix, n'importe laquelle, dit quelque
» part : *le grand homme :* ajouter le nom
» est oiseux ; chacun sait de qui elle
» parle.

» — Qui n'a ouï vanter ses vertus ! Que
» sa gloire a dû monter haut, puisque les
» premiers de la nation, voire même un

---

[1] *Chronigues de Flandres*, Denys Sauvage, in-fol. Lyon, 1562, p. 49. — *Chroniques Mss.* de M. de Thou. — Lallouette, *Histoire de la maison de Coucy*, l. III. — Mathieu Paris, *Histoire d'Angleterre*. — *Histoire de saint Louis*, in-4., par de Sacy. — *Ms. F. Vie de saint Louis*, par un confesseur de la reine Marguerite. — Daniel, in-4., t. 4, p. 13. — Dreux du Radier, *Mémoires historiques des reines et régentes*, t. 2, p. 358.

» prince du sang [1], inclinent leurs fronts
» devant lui [2] ! Roger ! par élection de la
» France, Enguerrand, bientôt, sera roi ;
» Montfort tombera sous mes coups, et mes
» pères seront vengés. »

Le seigneur châtelain se lève.

« — As-tu vu Coucy ?

» — Pas encore.

» — Arrivé d'hier seulement, et entraîné
» ici par les gens du hameau, tu n'as peut-
» être point encore réfléchi aux difficultés
» que présente ta position pour pénétrer
» jusqu'à Enguerrand, et te faire recon-

---

[1] Le comte de Boulogne, oncle de Louis IX.

[1] Lallouette, *Histoire de la maison de Coucy*, t. 3, p. 136. — *Ann. de Belleforet*, t. 1, l. 4, p. 639, et les auteurs déjà cités.

» naître à lui. Un pèlerin, souvent, est sus-
» pect : on ne l'écoute point, on l'écarte.

» — Il est, je le sais, des obstacles.

» — Je les aplanirai, je le puis. Le sire
» Enguerrand m'est connu.

» — Quoi ! tu me conduirais à lui ?

» — Non. Je l'amènerai à toi.

» — Se peut-il ! Et quand ?

» — Cette nuit.

» — Cette nuit ! Et où ?

» — Ici même. »

Le vieillard de la *maison forte* a prononcé ces mots avec ce ton d'autorité irrésistible que peut seul prendre un chef puissant. Le pèlerin demeure interdit. Une secrète aversion le poussait à s'éloigner de cet homme ; et, pourtant, un lien insur-

montable était là, l'enchaînant à lui. Comment? Pourquoi? Mystères bizarres. Le jeune comte, imbu des superstitions du temps, en était presque venu à penser que Roger, nécromant perfide, avait sur lui quelque charme, invocation, herbe, pierre ou talisman qui lui soumettait les volontés humaines. Il quitte la table à son tour. Sa voix brusque est impérieuse.

« — Encore une fois, qui es-tu?

» — Je te l'ai déjà dit, Raymond: un » serment me voue au silence.

» — Mais, pour toi, interrompt le » comte, un serment est-ce quelque chose! » tu n'as ni croyances ni foi. Aucun vœu, » quelque solennel qu'il ait pu être, ne » doit te sembler chose sainte. C'est une » religion qu'un serment: l'une rejetée, » l'autre est nulle.

» — Erreur ! Il est, dans l'ordre social,
» des règles que, parmi les hommes, je
» regarde comme sacrées. Je plie devant
» certaines lois de la terre dont l'utilité
» m'est prouvée, je me redresse contre
» celles des cieux dont la vérité m'est dou-
» teuse. Si l'église, elle seule, m'eût imposé
» mon serment, et m'eût contraint de le
» proférer devant un crucifix, à l'autel, sur
» un missel ou des reliques, je me rirais de
» ma promesse : mais j'ai fait mon vœu li-
» brement, j'ai juré sans livre et sans prêtre,
» sur ma conscience et l'honneur ; l'hon-
» neur, mon seul dieu, mon seul culte : un
» pareil serment m'est sacré. Raymond !
» quoique je doute ici-bas de la création
» tout entière, j'ai une foi, je crois *à moi-*
» *même*, ou, pour m'exprimer mieux, *à moi*
» *seul.* »

L'orgueil dans toute sa pompe satanique

couronnait le front du châtelain d'une sorte de cercle funèbre. Roger, au printemps de la vie, avait du être un des plus beaux chevaliers du royaume, un des plus hardis chefs de l'époque : ses traits le constataient encore; on retrouvait, par intervalles, dans le vieillard morose et glacé, le héros brillant et fougueux : hélas ! il n'offrait plus néanmoins, à l'exemple du premier génie de la révolte, qu'une gloire à clartés éteintes, un reste de trône brisé.

Le comte, inquiet et pensif, contemplait son hôte en silence. Tombé dans de vagues rêveries, dans un état singulier entre le trouble et le repos, l'agitation et l'inertie, il restait debout sans parole et les pieds cloués sur le sol. Tout-à-coup..... était-ce une nouvelle illusion de ses sens?... La lyre de la galerie résonne encore à son oreille :

ses doux accords, bien que lointains, s'étendent, suaves et frais, comme les brises d'un beau soir; ils se succèdent, par flots purs, comme de magiques nuées. Glissant leur invincible charme, à travers les murs et les voûtes, on les dirait portés par les sylphes. Le chant, demi éteint sur la route, n'est plus, il est vrai, qu'un soupir; mais, tout chargé de mélodies, il semble en parfumer les airs. Il vibre à l'ame qui l'écoute, s'y repose... et s'évanouit.

Roger a trahi son dépit par un geste d'impatience. Il porte un œil furtif sur Raymond. Puis, saisissant un sifflet d'or posé sur un trépied près de lui, il en tire un son prolongé.

A cette aigre réponse à l'harmonie la plus touchante, Raymond sort de son engourdis-

sement léthargique. Sa question va être indiscrète.

« — Est-ce ici *la salle du roc?* »

Le vieillard fronce le sourcil.

« — Que t'importe! » a-t-il répondu.

Sa lèvre tremblait de colère.

« — On t'aura parlé, je le vois, continue-
» t-il d'un ton railleur, des revenans du
» *Val des Ombres;* et déjà, plongeant au
» chaos, ton imagination les évoque. Cela,
» du reste, m'étonne peu d'une ame à pré-
» jugés religieux et à superstitions catho-
» liques. Qui croit au Christ doit croire aux
» fantômes. »

A l'instant une porte s'ouvre. Le sifflet du châtelain s'était fait entendre à celui qu'il appelait. Un esclave s'est présenté : c'est un

Africain, c'est un maure. Sa figure, d'un noir luisant, est froide, impassible et lugugre. On dirait une statue d'airain, que, par quelque effet mécanique, d'habiles ressorts font mouvoir. Ses cheveux sont courts et crépus; son nez, applati comme celui des enfans de l'Abyssinie, n'a cependant rien de difforme. Ses yeux roux ont un vif éclat, mais, au fond d'un orbite étroit, ils semblent craindre de briller; ses regards, baissés, sont muets.

« — Hakem! dit Roger à l'esclave : ce » voyageur, ce chevalier, passera la nuit » sous mon toit. Il lui faut la chambre » d'honneur; prends un flambeau, tu vas » l'y conduire. »

L'Africain, en signe de soumission et d'obéissance, a porté la main à son front. Il

courbe la tête humblement ; et pas un mot ne sort de sa bouche.

Raymond a reculé d'un pas.

» — Aurais-tu peur du castel aux ap-
» paritions? et de son hospitalité? lui dit le
» vieillard : tu es libre. Entre ou sors à
» ta volonté! je ne retiens personne de
» force.

» — *Peur!* répète le pèlerin, ce mot seul
» est une violence; il me retient de force : je
» reste.

» — Adieu! reprend le châtelain. Lors-
» que minuit sera sonné, j'aurai rempli
» mon engagement. Une voix forte, si tu
» dors, t'aura réveillé par ces mots : *Lève-*
» *toi! Raymond de Toulouse*!

» — Et cette voix !..... ce sera celle.....?

» — Du sire Enguerrand de Coucy. »

—

III

Le pèlerin du Val des Ombres, demeuré seul avec le maure, a passé sa main sur son front comme pour recueillir ses pensées et sonder sa position. L'œil ardent de l'esclave

noir était fixé sur lui avec une curiosité méditative que comprimait une force majeure. Hakem avait à peine vingt ans; sa physionomie variable passait rapidement d'un extrême à l'autre selon ses secrètes sensations : elle était de glace ou de flamme, vie ou mort, volcan ou tombeau.

« — Marche !..... En avant !..... lui dit
» Raymond. L'aventure sera mise à fin ; je
» te suivrai partout, n'importe où. »

Le maure a souri tristement. Une lumière à la main, il devance les pas du comte ; il traverse plusieurs passages voutés, évidemment taillés dans le roc ; et, au bout d'une longue allée souterraine, il s'arrête devant une porte massive à barres de fer : on dirait l'entrée d'une prison : c'était là *la chambre d'honneur*.

Trois lampes à huile odorante étaient suspendues au plafond de l'appartement par des cordes et des poulies, à la façon des réverbères du temps moderne : l'africain les a allumées. Une énorme cheminée, pleine de fagots et de bois, s'éclaire d'un feu pétillant. La chambre d'honneur était vaste et assez richement décorée ; un lit s'y faisait remarquer par sa largeur de quinze pieds et le luxe de ses tentures ; de grandes armoires, sculptées en fenêtres d'église, y prenaient place dans les angles ; plusieurs petits miroirs de métal s'y offraient de droite et de gauche. Quatre piliers en pierres peintes, qui soutenaient les deux grosses poutres de la salle, étaient inscrutés de fleurs en étain avec des filets argentés [1] ; et, comme en un

---

[1] Monteil, *Mœurs des Français au XIVe siècle*, t. 1, p. 100 et 103. — *Antiquités de Paris*, Sauval, l. 7.

funèbre oratoire, s'élevait, vis-à-vis la cheminée, un immense crucifix noir.

Le comte de Toulouse a jeté autour de lui un coup d'œil rapide; et, sans pouvoir s'en rendre raison, il s'est senti glacé jusque dans la moelle des os. Mille sombres pressentimens se succèdent dans sa pensée. Des frissons parcourent ses membres. Il lui semble qu'à son oreille, une voix murmure tout bas : *chambre d'enfer*, *lieu de tortures*. Raymond se croit-il en danger? Non. Le présent n'a rien qui l'effraie; mais là, sous cette croix gigantesque, il voit l'avenir plein d'horreurs; là, cette enceinte redoutable, au loin, se montre à sa pensée comme un théâtre de supplices, un antre de mort et de crimes. Ses murailles ont des menaces : il se figure y lire ces mots : *chambre d'enfer*, *lieu de tortures*.

Hakem était debout près de lui. Un désir de révélations extraordinaires auquel paraissait se joindre un intérêt inconnu venait de se manifester, à l'improviste, dans cette nature africaine où tout était brusque et heurté, soit vengeance soit dévouement, soit inimitié soit amour. Ses yeux, pour s'attacher à Raymond, semblaient saillir de leur orbite. Que lui veut ce guide lugubre? d'où sort cette noire figure? Est-ce un des esprits familiers du nécromant de la *maison forte?* Est-ce une des apparitions de la fameuse *salle du roc*? Ses regards sont pleins de paroles, mais pas un mot ne sort de sa bouche.

Le comte se tourne vers lui.

« — N'as-tu rien à me dire? esclave! »

Le maure a répondu par un geste.

Et ce geste signifiait.

« — Ce n'est pas l'heure encore. Plus
» tard. »

Le pèlerin n'a pas compris.

« — Explique-toi plus clairement!
» Parle! »

Hakem ouvre la bouche. Il s'était approché d'une lampe... O terreur! sa langue est coupée.

» — Ne peux-tu tracer quelques mots?
» reprend le guerrier avec trouble. Ici...
» des caractères écrits.... »

L'Africain a tiré sa main droite d'un gantelet de peau de chamois couleur de fer: elle est mutilée; point de doigts.

Une larme, de regrets sans doute, a mouillé la joue de l'esclave; il l'a essuyée lentement. Sa main se lève vers le ciel. Un genou en terre devant le jeune comte, il s'est comme voué à sa personne. Raymond, comprenant sa pensée, a reçu le muet serment. Hakem se relève..... il a fui.

Le noble pèlerin est seul. Il s'assied auprès du foyer dans un énorme fauteuil à dossier de cuir : les sculptures et tapisseries de la salle représentaient des martyrs livrés aux tortures. Les uns se roulaient, les membres rompus, dans les convulsions de l'agonie; les autres, décharnés et livides, opposaient un front calme aux supplices. De la bouche des bourreaux sortaient des rubans déroulés sur lesquels se lisaient des paroles à arrêter le sang dans les veines, des me-

naces à dresser les cheveux sur la tête [1]. Les lampes et le feu, jetant des nappes de lumière sur ces bas-reliefs et ces tentures, semblaient en animer les personnages. Raymond croit les voir s'agiter; son œil rencontre des regards, et sa rêverie prestigieuse leur donne mouvement et vie. Martyrs, bourreaux, saints et démons, ont l'air de l'appeler du geste. Leurs lèvres, affectant le rire, ont des grimaces ironiques : il y a du sang dans leurs gaités, de l'insulte dans leurs angoisses. Le comte n'est plus à lui-même; l'exaltation de ses esprits est devenue telle, qu'une assemblée en chair et en os lui paraît s'avancer vers lui. Il croit aussi marcher vers elle, et pourtant il ne bougeait pas; il s'imagine qu'il lui parle, et pourtant sa bouche était close; il se figure

---

[1] Monteil, *Mœurs du XIVe siècle*, t. 1, p. 102.

entendre des voix, et pourtant tout faisait silence. L'hallucination de son cerveau déployait sans interruption, devant ses yeux, les plus bizarres fantasmagories. Sa pensée errait dans l'espace, sans direction et sans but. Ah ! sans doute, la fatigue de ses longs voyages, les mets succulens de son dernier repas, et les mystères du Val des Ombres avaient désordonné sa raison.

Soudain sa poitrine se gonfle; sa paupière s'est dilatée ; des flammes courent dans ses veines. Son imagination en délire s'est retracé la ravissante apparition de la galerie ; elle redessine avec transport sa figure de jeune fille; elle recrée ses formes d'ange; et, prosternée aux pieds de l'idole, elle murmure ces mots : *je t'aime*.

Le comte de Toulouse avait passé ses

premières années dans les cruelles vicissitudes de la guerre; aucun sentiment passionné autre que ceux de la vengeance et de la gloire n'avait tourmenté son printemps : aussi, combien de fois avait-il senti qu'il manquait à son existence ce quelque chose d'inconnu, cet aveuglement enchanteur, ce rayon échappé des cieux, rapide éclair des temps d'orage, bonheur et supplice: L'AMOUR ! Combien de fois son cœur s'était-il précipité vaguement vers l'être idéal et divin auquel il se sentait prédestiné, qui peut-être aussi l'appelait, et qu'en vain il cherchait encore!... Inconcevable loi du sort. Etait-elle là, près de lui, l'amie si long-temps désirée?... Oh oui : son trouble l'attestait. Là, dans une extase ineffable, Raymond, à l'heure des alarmes, pressentait l'heure des délices. Là, oublieux du monde entier, son cœur se préparait à l'amour,

semblable au jeune oiseau qui le soir, essayant ses plumes naissantes, se fie mollement à la brise. Il regardait si, au fond de l'enceinte, il ne s'élevait pas quelques vapeurs d'où pourrait sortir devant lui sa fiancée mystérieuse. Il écoutait si, parties de salles voisines, quelques nouvelles mélodies ne viendraient pas lui révéler encore son invisible protectrice... Oui, *invisible protectrice*, car, dans ses douces illusions, il se faisait un ange gardien de la vierge aux chants merveilleux, il lui prêtait de blanches ailes; et, sous l'égide lumineuse, il se créait un ciel solitaire, un sanctuaire inaccessible.

« — Pourquoi non ! s'écrie-t-il soudain,
» il existe peut-être ici, inaperçu à mes
» regards, quelque esprit d'air et de lu-
» mière, création des sphères sublimes, qui
» veille sur mes jours et qui m'aime. Oh !

» qu'elle se présente à ma vue ! Viens ! gen-
» tille amie ! je t'implore. »

Et les mains de Raymond se joignent.... et sa voix s'éteint peu à peu.... et ses paupières se ferment....

Il s'est profondément endormi.

—

IV

L'heure des fantômes sonnait. Il est minuit. Raymond s'éveille.

Une voix mâle et retentissante a prononcé ces mots près de lui.

« — *Lève-toi! Comte de Toulouse.* »

Un chevalier, un chef, un prince, est là devant Raymond, dans sa chambre; armé de pied en cap et debout, il s'appuie sur un bouclier d'airain ouvragé d'or. Son casque est surmonté de plumes blanches; sa cotte est de mailles d'argent; sa ceinture est de pierreries.

Le pèlerin du Val des Ombres contemple d'abord en un respectueux silence la noble et brillante figure. Puis, s'élançant hors de son siége, et courbant son front devant elle, il s'écrie d'une voix émue.

« — Le sire Enguerrand de Coucy! »

Aurait-il pu le méconnaître! De tous les preux de la chrétienté, Enguerrand était le plus beau. Les clercs et docteurs de

l'époque le surnommaient « l'*Apollon des* » *Gaules.* »

Coucy était de haute taille. Ses mouvemens étaient pleins de grace, et pourtant ses membres nerveux étaient ceux d'un robuste athlète. Le feu martial qui jaillissait de ses beaux yeux noirs était calme et vif, doux et fier, impérieux et caressant. Sa vaillance, quelquefois rude, avait la naïveté des âges primitifs sur lesquels n'avait point encore passé la corruption née des lumières. Enguerrand, paladin aventureux, connu de tous les rois de la terre, avait fait retentir leurs capitales du bruit de ses faits belliqueux. La Palestine avait vu sa terrible épée éclaircir les rangs de l'infidèle. L'Espagne avait porté jusqu'aux nues ses lauriers conquis sur les Maures. Sa gloire, comme un feu errant, traversant

royaumes et peuples, avait exploré l'univers.

S'estimant trop pour s'abaisser à l'orgueil, il joignait à la majesté du héros la simplicité du soldat. Sa bouche avait les mots du génie. Il avait fait des souverains, il avait relevé des trônes; et, proclamant sa haute puissance, le monde entier disait à sa vue : *S'il n'est roi, c'est qu'il ne veut l'être* [1].

Le regard de l'illustre paladin, fixé sur le comte de Toulouse, était à la fois so-

---

[1] Voyez Lallouette, *Histoire de la maison de Coucy*, « Enguerrand avait pour aïeule la petite-fille de Louis-» le-Gros, voilà pourquoi ses armes étaient écartelées » de France; il était cousin-germain du roi Louis VIII », t. 3, p. 132, 134, 136.

lennel et compâtissant. On eût dit qu'en ce moment, Enguerrand, génie suprême, tenant entre ses mains la coupe des destins de Raymond, son présent et son avenir, tremblait de la voir, devant lui, se vider du côté funeste.

« — Pèlerin! que veux-tu de moi? dit
» le héros au chevalier. »

L'ardent fils de l'Occitanie, déjà depuis nombre d'années, s'était fait une sorte de demi-dieu du fameux sire de Coucy. La haute stature du chef, ses traits, son maintien, sa beauté, achèvent d'exalter son ame. Il se précipite à ses pieds.

« — Ce que je veux, noble Enguerrand!
» s'écrie-t-il avec véhémence: te consacrer
» mon bras et ma vie, me vouer à toi corps
» et ame. Au matin de mon existence, ton

» nom, resplendissant de gloire, fit le pre-
» mier battre mon cœur : tu fus le héros
» de ma jeunesse, l'idole de mon prin-
» temps. Tes vertus et ta renommée por-
» taient si haut mon enthousiasme, qu'aux
» jours où je pus ceindre une épée, le pre-
» mier cri qui m'échappa, ce fut un cri
» de guerre vers toi. « *Combattre avec lui et*
» *pour lui!* » Mes vœux enfin sont exaucés :
» je suis où j'ai tant voulu être. Oh ! j'ai
» bravé des dangers de toute nature et des
» souffrances de tout genre pour arriver
» jusques à toi. L'ennemi me barrait la
» route ; obstacles s'élevaient sur obstacles ;
» mais Dieu m'a aidé, me voici. J'avais
» à franchir des abîmes, j'aurais enjambé
» les enfers. »

Le sire de Coucy, sans répondre, a tendu la main à Raymond. Son émotion, em-

preinte de mélancolie, s'offre aussi mêlée de regrets. Son geste lui dit : *Lève-toi.*

« — Écoute-moi d'abord jusqu'au bout, » reprend l'impétueux jeune homme. Mon » dévouement n'est pas de ces entraîne- » mens irréfléchis qu'un jour voit commen- » cer et finir, qui imposent des conditions et » s'entourent de réticences : le mien, mé- » dité longuement, est sans bornes et pour » jamais. Dispose de moi tout entier. Je » jure à la face du ciel, de te consacrer, » sans réserve, avenir, volonté, jeunesse, » amour, fortune, renommée, tout ce qui » compose une vie d'homme. Un tel dé- » vouement te plaît-il? Prends ! Coucy ! » prends ! je t'appartiens. »

Ces chevaleresques paroles étaient dans les mœurs du moyen-âge, et en harmonie avec les idées de l'époque. Le renoncement

à soi-même était doctrine chez les preux. Néanmoins, l'élan de foi et hommage de Raymond dépassait les bornes établies. L'enthousiasme l'égarait.

« — Quel serment oses-tu me faire ! ré-
» pond le sire de Coucy. Imprudent ! rien
» qu'à l'écouter, mon cœur en a frémi
» pour le tien. Quoi ! me sacrifier à jamais
» fortune, volonté, amour ! jeune homme,
». y as-tu bien réfléchi ?

» — Je vais répéter le serment.

» — Irrévocable ?

» — Irrévocable. »

Enguerrand a jugé Raymond : il se gardera d'irriter son caractère opiniâtre ; il en ménagera la fougue indocile. Il a compris son ame indomptable ; il faut lui céder pour la vaincre.

« — Vaillant chef ! me repousses-tu ? » reprend le comte de Toulouse.

» — Non, dit Coucy d'un ton sévère. » Non. Tu m'y forces, je t'accepte. Mais » n'oublie pas que ce fut malgré moi que tu » m'enchaînas tes destins. Tu t'offres, je » m'empare de toi : carrière, volonté, » amour, tu n'as plus rien : tu l'as voulu. » Si tu t'en repens quelque jour, si mon » joug te devient pesant : Raymond, ne t'en » prends qu'à toi-même. Frère et vassal ! » relève-toi : corps et ame, tu m'appar- » tiens. »

Enguerrand, à ces mots prononcés avec une religieuse solennité, tire son glaive du fourreau ; et, l'étendant au-dessus de la tête du servant d'armes, comme prenant possession du bien qui venait de lui être concédé, il répète d'un ton lugubre :

« — *Corps et ame tu m'appartiens.* »

Le feu des lampes vacillait. Le foyer était sans lumière. La taille élevée du maître imposant dont le pèlerin venait de se déclarer l'humble esclave, a paru grandir sous les ombres. Raymond tire à son tour son épée.

« — O mon père ! ô patrie ! vengeance !

» — *Vengeance !* répète Coucy; qui te » frayera la route vers elle?

» — Toi.

» — La rébellion ?

» — La victoire.

» — Et, comme bagages embarrassans, » l'honneur sera jeté de côté, la loyauté » mise au rebut. *Triomphe à tout prix !* » n'est-ce pas ? »

Le comte demeure interdit. Ces paroles inattendues étaient d'une ironie incisive :

« — Je sais, reprend Coucy froidement,
» que les vastes plans de *la ligue* sont par-
» venus à ton oreille. Tu désirerais, ainsi
» qu'elle, un nouveau souverain au Louvre;
» et tu voudrais voir sous la pourpre....

» — Le sire Enguerrand de Coucy : le
» roi qu'appelle au trône la France.

» — Où ce vœu s'est-il exprimé? j'ai
» bien entendu quelques hommes : ce n'est
» pas là ouïr la nation.

» — Ces hommes, messire Enguerrand !
» ils représentent le royaume. Ils s'expri-
» ment au nom du peuple.

» — Dis : *au nom de leurs passions.* »

Raymond, de plus en plus étonné, regardait le chef d'un œil fixe.

« — J'ai donc été induit en erreur, a-t-il » repris : vous n'êtes point, ainsi que je » le pensais, à la tête de la vaillante no- » blesse qui cherche en ce moment à affran- » chir le pays du joug odieux de la maison » régnante? Vous trahissez la cause fran- » çaise?

» — Je ne trahis personne, Raymond.

» — En ce cas, dévoué aux nôtres, vous » accepterez la couronne?

» — Elle est encore au front de Louis.

» — Pour peu de temps : son trône » chancelle.

» — Supposons-le déjà abattu; en re- » lever un autre à sa place est loin d'être » chose facile. La monarchie n'est point » refaite par cela seul que, sur des débris, » un dais de pourpre se redresse. L'irrita-

» tion publique et le désordre social, après
» avoir été de puissans leviers pour les
» renversemens, deviennent de terribles
» obstacles pour les réédifications. Quand
» la révolte a triomphé, quand aux succès
» de ses enfans on a battu des mains avec
» enthousiasme, allez prêcher honneur et
» justice! demandez à l'anarchie l'ordre,
» aux trahisons la fidélité, à l'iniquité les
» vertus! Vos frères en apostasie, conti-
» nuant leurs œuvres de mort, riront de
» vous, et à bon droit; car ils seront, eux,
» dans leur route; et vous serez, vous, hors
» de la vôtre.

» — Faut-il donc, malheureux esclaves,
» s'écrie le comte de Toulouse, que nous
» demeurions continuellement enchaînés,
» sans volontés et sans puissance, au joug
» d'une race vieillie, aux lois d'une famille
» usée! Non, le genre humain n'est point

» un bétail d'abattoir appartenant à des
» bouchers héréditaires. Il ne fut point créé
» par la Providence pour se traîner lâche-
» ment de père en fils sous une même série
» de tyrans. L'homme, en quelque rang
» qu'il soit né, reçut du ciel un cœur et
» un bras : un cœur pour choisir ses affec-
» tions, et un bras pour rompre ses chaînes.

» — Dangereux sophismes ! jeune homme.
» La nation qui change de lois et de maîtres
» au gré flottant de ses caprices, tombe au
» triste état du cadavre que les empiriques
» exploitent, sur lequel ils expérimentent,
» qu'ils se font gloire de dissoudre, et qui,
» décomposé, disparaît sans même avoir
» l'honneur d'un sépulcre.

» — Vous plaidez-là la cause de Blanche.
» Quoi ! au timon de l'état une femme ! sous
» la pourpre un enfant débile ! et se sou-

» mettre bassement à une pareille domi-
» nation, lorsque la France de notre âge a
» cent héros, dix grands capitaines, et,
» dominant toutes les renommées de l'Eu-
» rope, le sire Enguerrand de Coucy !....

» — Raymond! la passion t'aveugle.
» Simple guerrier, au champ d'honneur
» je puis être un chêne abritant de l'orage ;
» mais roi élu, parmi les miens, je pour-
» rais n'être plus qu'un roseau à la merci
» des ouragans. Habitué aux larges routes,
» j'aime les portes spacieuses : or, j'en ap-
» pelle à ta conscience, en larron vers le
» bien d'autrui se glisser furtivement et
» dans l'ombre, par l'étroit sentier de la
» fraude, où l'on ne peut entrer tête haute,
» est-ce là métier de cœur noble?.... »

Un douloureux mécompte a frappé l'ame

de Raymond; il est retombé sur son siége. Enguerrand s'assied près de lui :

« — Ecoute-moi, continue-t-il : il viendra un temps, je l'annonce, où les peuples jugeront les rois, où la souveraineté des poitrines à haillons se mettra en concurrence avec celle des têtes à diadême. Nous n'en sommes pas encore à ces grands jours de déclassement général et de confusion universelle, mais déjà nous sommes en marche. L'affranchissement des communes a été un premier pas vers l'âge du nivellement : les croisades en Palestine continuent l'œuvre commencée. Vois nos châtelains de province! ils vendent leurs droits féodaux aux bourgeois de leurs seigneuries, à l'effet d'amasser quelque or pour courir à la Terre Sainte et y combattre l'infidèle. Ils vont tout

» enfouir en Judée, leurs noms, leurs tré-
» sors, leur puissance; et cette patrie des
» tombeaux, ce sol de glorieux souvenirs,
» ce champ de délires chrétiens, ouvre un
» commencement d'abîme aux institutions
» féodales.

» — Loin de nous ce fatal présage! in-
» terrompt vivement Raymond. La féoda-
» lité, alliance offensive et défensive entre
» les hautes dominations du royaume, lien
» indissoluble et sacré qui les unit toutes
» dans un intérêt commun, pacte authen-
» tique et solennel qui, basé sur le devoir
» et sanctionné par la religion, règle et
» maintient l'ordre social, la féodalité,
» grace au ciel, est impérissable à mes
» yeux. Arbre immense couvrant l'Europe,
» elle a pris racine au cœur des nations.
» C'est un port aux jours de tempêtes : c'est
» une arche aux temps de déluge.

« — L'arbre est encore plein de sève, a » répliqué l'illustre chef, mais il a cessé de » grandir. Chaque jour le port se dégrade, » et l'arche s'ouvre aux destructeurs. Les » vanités mécontentes, les ambitions frois- » sées, les haines vindicatives, toutes les » passions désordonnées sapent le rempart » protecteur. Tandis qu'une partie de la no- » blesse française, abandonnant son terri- » toire, quitte sa place et se dépouille, » l'autre se rue contre le trône, et, brisant » une clef de voûte à l'édifice social, tra- » vaille, en aveugle stupide, au profit des » classes vulgaires, à s'écraser sous les dé- » combres.

» — Nul n'attaque la monarchie, re- » prend le comte de Toulouse : nous vou- » lons une royauté, mais grande et digne » de la France.

» — Eh! le serait-elle, jeune insensé, si
» livrée à la volonté fantasque et déréglée
» de ses ambitieux feudataires, la couronne,
» comme un jouet, roulait d'une tête à une
» autre aux vents d'un éternel orage !

» — Qu'elle s'affermisse, d'accord: mais
» non dans la famille régnante. Qu'une
» autre dynastie soit fondée! que, créée par
» nous et pour nous, elle nous doive sa
» puissance et nous garantisse la nôtre! En-
» guerrand, plus de tyrannie! Réglons les
» parts avec justice; et, dans la balance, à
» chacun, avec sagesse départies, *indé-*
» *pendance et liberté !*

» — Grands mots de sang et de ruines!
» suicides de la raison! implacables défis à
» mort jetés par le désordre et le crime à
» l'ambition et à l'orgueil! Adoptez-les,
» fiers suzerains, et voici ce qu'il en advien-

» dra : les rois, contre lesquels vous vous
» soulèverez, finiront, pour vous échapper,
» par se réfugier dans le peuple; ils rehaus-
» seront les petits afin de terrasser les
» grands : ils vaincront et vous périrez.

» — Le trône en sera-t-il plus solide?

» — Il paraîtra tel un instant; mais bien-
» tôt, les hiérarchies détruites, la société
» croulera peu à peu. Toutes les grandeurs
» du pays tombées devant la majesté su-
» prême, il ne restera plus qu'un monar-
» que-peuple au milieu d'un peuple-mo-
» narque, et l'un devra dévorer l'autre :
» vos folies auront mené là. Après avoir
» crié : *Plus de nobles!* on criera aussi :
» *Plus de rois!* Car, dans l'ère des libertés,
» toute suprématie est coupable : la mo-
» narchie même est de trop. »

Le sire de Coucy se lève : ses paroles,

graves et lentes, avaient un accent prophétique; Raymond en a paru consterné :

« — Quittons ce sujet, reprend-il; je » sens que mes idées se brouillent. A peine » crois-je à la vérité de ce que je vois et de » ce que j'entends. Le vieux Roger..... » était-ce un homme? Êtes-vous bien le » sire Enguerrand? Suis-je, moi, Ray- » mond de Toulouse? Oh! je rêve, n'est-ce » pas? je rêve?

Le chef a souri tristement.

« — Tu t'es voué à moi, corps et ame, » ici, de plein gré, à genoux. Tes deux » mains étaient dans les miennes. Nous ne » dormions ni l'un ni l'autre.

» — Coucy, vengeras-tu mon père? » Montfort, l'exécrable Montfort, m'aide- » ras-tu à le châtier?

» — Je serai ton guide, Raymond, et » plus encore, ton ami.

» — Tu resteras le chef de la ligue, n'est-» il pas vrai, noble Enguerrand? Si tu » nous quittais, le sais-tu? un autre roi » serait élu. »

Le paladin a tressailli.

« — Un autre roi! répète-t-il; et qui?

» — Le comte de Boulogne (1). »

Coucy, violemment agité, a parcouru la salle à grands pas; ses sourcils se sont contractés.

« — Lui roi!.... le comte de Boulogne!..

» — J'en ai la certitude, Enguerrand.

---

(1) Voyez tous les historiens déjà cités.

» — Qui t'a instruit?....

» — Robert de Brienne.

» — A quelle époque?

» — Il y a huit jours.

» — Où l'as-tu rencontré?

» — A Melun. Je l'avais connu en
» Guyenne; et, malgré mon déguisement,
» je n'ai pu lui rester caché. Nous avons
» échangé quelques mots : j'ai su par lui les
» plans de la ligue.

» — Adieu! dit Enguerrand d'un ton
» brusque; je t'attends demain à Coucy.

» — Demain! à quelle heure?

» — A midi.

» — Je puis compter sur ta parole?

» — Raymond n'y a jamais manqué.
» Mais permets-moi une question : où suis-
» je ici?

» — Au val des Ombres.

» — Je le sais; mais sous ces murailles
» habite un étrange vieillard. Connais-tu
» le sire Roger?

» — Je l'ai pris sous ma protection; je
» lui ai donné asile sur mes terres : de
» grands malheurs l'ont accablé.

» — Est-ce un guerrier de haut lignage?

» — L'éperon d'or brille à ses pieds.

» — T'a-t-il confié ses secrets?

» — Quelques-uns.

» — Cet homme m'effraie. »

L'illustre paladin, sombre et préoccupé, s'était éloigné de Raymond. Les lampes du plafond s'éteignaient, et l'extrémité de la salle était plongée dans l'obscurité. Le jeune comte était debout : Coucy, du milieu des

ténèbres, est revenu vers lui lentement; il tient son épée nue à la main.

« — Frère et compagnon! dit le chef: » en signe d'alliance jurée, échangeons nos » armes de guerre. »

Il présentait son glaive à Raymond. Le comte de Toulouse, ravi, le presse avec transport sur son cœur; son enthousiasme et sa reconnaissance allaient éclater à la fois.... Enguerrand y a mis obstacle; il saisit sa main avec force, et, s'armant de l'épée des preux, il a repris d'un ton de maître :

» — *A midi, demain, au castel!* Je te » quitte. Demeure ici. Il t'est défendu de me » suivre. Tu m'appartiens. Obéissance! »

Et le héros a disparu.

—

V

L'aurore avait paru depuis deux heures, et le pèlerin du val des Ombres dormait encore profondément; des fatigues de tout genre, tant au physique qu'au moral,

avaient appesanti sa paupière; il s'était jeté sur son lit aussitôt après le départ d'Enguerrand, et rien n'avait troublé son sommeil.

Il s'éveille enfin et se lève. Un faible jour éclairait sa chambre; et cependant, à en juger par le sablier posé sur un meuble voisin, le soleil devait déjà être haut sur l'horizon. Pourquoi donc si peu de clarté? Raymond regarde autour de lui. Son appartement n'a qu'une fenêtre; et cette fenêtre, percée dans le mur, en soupirail de caveau, à une assez grande hauteur, est barrée de grilles épaisses : ce n'est point une large croisée, c'est une étroite meurtrière.

Un rayon de lumière tombait d'aplomb sur le crucifix noir et colossal qui semblait planer sur l'enceinte, comme un

muet appel à une autre vie. Le cœur du jeune Toulousain s'est senti serré de nouveau. Les événemens de la veille étaient présens à sa pensée; les nier était impossible. Mais son entretien nocturne avec le sire de Coucy pouvait bien n'être qu'un jeu de son imagination troublée, qu'une évocation chimérique; Raymond commençait à le croire, lorsqu'une épée brille à sa vue : c'était le glaive d'Enguerrand.

Le frère d'armes de Coucy, bannissant ses sombres pensées, reprend, avec transport, à la vie; il se recrée un avenir; il venge son aïeul et son père; il rend sa famille à la gloire.

Quelqu'un frappe.... c'était Roger. Il salue le comte avec une froide bienveillance; il ne lui adresse aucune question sur

l'entrevue réglée par ses soins. Il vient à lui sans paroles de curiosité; il s'en éloignera sans témoignages d'affection. On dirait que, tout entier à une pensée unique, il va et vient par habitude; et que, sans aversion ni sympathie pour tout ce qui n'est pas en rapport direct avec ce qui l'occupe, il regarde les hommes et les choses se glisser dans le vide, autour de son existence, comme des feuilles au vent du désert.

« — Je *l'ai* vu, je *lui* ai parlé, dit le pè-
» lerin au vieillard; il a pris mon fer, j'ai
» le sien : je vous en rends graces, messire. »

Raymond n'avait nommé personne.

» — Vous êtes à *lui*, je le sais : répond
» Roger d'un ton glacial. Ce qui bouillonne
» au fond de votre ame aura maintenant

» une issue. Mais pour arriver au lingot
» d'or que contient la mine, il y aura de
» lourdes terres à remuer; et, dans les pei-
» nes où devra s'user votre jeunesse, il s'é-
» tendra plus de ténébreuses vapeurs qu'il
» ne se glissera de douces clartés: c'est,
» du reste, le sort commun.

» — Je m'y attends, reprend le comte;
» néanmoins, je ne sais pourquoi, il me
» semble qu'un rayon de félicités inconnues
» va se lever au fond de mon cœur; il
» est pâle et tremblant, ce rayon, comme
» un soleil noyé sous des nues : mais il
» vient à moi, il approche.

» — Raymond, ne le reçois qu'avec
» doute. Le triomphe et les jouissances que
» la fortune présente en perspective à
» l'homme ne sont souvent que nouveaux
» piéges. J'ai prononcé, moi, arrêt de mort

» sur toutes les illusions de la terre. Défie-
» toi des prospérités elles-mêmes : le mal-
» heur est moins traître qu'elles.

» — Quoi ! m'effrayant de l'espérance,
» accepter le bonheur en lâche ! ce serait
» s'en montrer indigne.

» — Soit : règle ta vie à ta guise. Je sais,
» en effet, ce que vaut un conseil aux yeux
» des débutans de ce monde. Celui d'un
» père est : *inutilité;* celui d'un étranger
» est : *sottise*.

» — Vieillard, vos paroles dessèchent.

» — Il est peu de sources d'eau vive. La
» fleur qui craint les souffles brûlans ne
» doit s'ouvrir qu'au bord des fontaines et
» dans la paix des solitudes. Puisque tu
» crains ce qui dessèche, que viens-tu faire
» au milieu des passions de feu qui accou-

» rent au castel de Coucy ? Ame aux rêve-
» ries poétiques ! folie à toi de venir, hors
» des sphères de la fiction, te faire cou-
» doyer dans la foule; tu n'y heurteras
» que des intérêts : rien n'y accueillera tes
» élans. »

Le patron de la maison forte, après avoir achevé ces mots, invite Raymond à le suivre. L'heure du repas avait sonné : c'était la neuvième du jour.

Le comte de Toulouse a pris place à table; son hôte le sert en silence. Tous deux, attirés l'un vers l'autre et se repoussant mutuellement, semblaient n'avoir, au fond de leurs cœurs, aucune place de réserve pour une secrète confidence : lorqu'un bruit inaccoutumé d'armes et de voix retentit sous les murs du castel, et vient mettre

fin à leur gêne. Roger, surpris, se lève.... il écoute.

» — Clameurs menaçantes! dit-il: j'ai » reconnu le cri des routiers.

» — Si c'étaient Dulac et sa bande!

» — Ceux-là ou d'autres, peu importe. » Raymond, j'ai eu le long de ma carrière » tant de périls à traverser, que maintenant » ils m'offrent plutôt un attrait de curiosité » qu'un sentiment d'alarmes. Dulac, dans » le corps d'un colosse, ne recèle qu'un » cœur d'atôme. Allons à sa rencontre, » jeune homme. »

Roger a traversé d'un pas rapide les mystérieux passages de sa demeure; il a soigneusement refermé la porte habilement masquée qui communique aux souterrains,

et qu'un invisible ressort fait mouvoir; puis il s'est dirigé vers la galerie délabrée, nommée *la salle de justice*. Là, quelques varlets se présentent : leurs figures expriment l'effroi.

» — Messire! balbutie un d'entre eux, » l'habitation est cernée.... Ce sont truands » et larronneurs....

» — Quel est leur capitaine?

» — Dulac.

» — Baissez les ponts! Ouvrez les por- » tes! Qu'ils entrent tous! Je donne au- » dience. »

Et Roger s'assied d'un air calme sur le fauteuil des suzerains; son maintien est majestueux. Le nécromant a disparu, c'est un héros qui le remplace.

Les routiers et leur capitaine se précipitent vers lui. Dulac, espèce de géant, soldat sans nom, chef sans tenue, est entré le fer à la main : il est en tête de la troupe ; sa physionomie est féroce.

« — Guerriers ! dit Roger avec force, » j'ai une épée, nous sommes frères. L'in- » fortune a frappé ma vie, mais n'a point » abattu mon ame. Vous n'avez rien ici qui » m'effraie. Je me souviens que, à mon » printemps, j'avais votre ardeur belli- » queuse ; mais j'attaquais des forteresses et » n'assiégeais pas des masures. J'ai pu, au » champ d'honneur, comme vous, être par » momens implacable ; mais si je n'épar- » gnais, dans ma rage, ni la grandeur ni » la puissance, du moins je respectais, dans » ma fougue, et la vieillesse et le malheur. »

Ces mots, proférés à voix haute, impo-

sent au chef des routiers; il salue, approche et répond :

« — Nous vous croyons un brave, mes-
» sire; mais, parmi les enfans du Christ,
» guerre éternelle à l'hérétique! Nous
» avons pris, par ordre d'en haut, la route
» qui conduit à Dieu : elle est escarpée,
» elle est rude. Malheur à qui barre la voie!
» car nous avons glaives et haches.

» — Dulac! a répliqué le vieillard sar-
» donique, on n'entre point armé dans le
» royaume des morts; on y va pieds nus et
» mains vides. Aussi, sur la route des
» cieux, ayant souvent mal chevauché,
» bien des pèlerins se fourvoient.

» — C'est raisonner en *Albigeois*, dit le
» recruteur courroucé. Ambroise avait rai-
» son, je le vois; l'hérésie a pris chez

» vous, en dépit des proscriptions de l'é-
» glise, droit de bourgeoisie et d'asile. On
» y mettra bon ordre, messire.

» — Comme vous voudrez, capitaine.
» Qui a entière liberté peut ne garder au-
» cune mesure. Je suis sans appui, sans
» défense. Le vieillard, qui vous est livré,
» sera peu difficile à occire; mais sa mort
» sera sans profit : Roger n'a point d'or
» dans ses veines.

» — N'en pourrait-on trouver dans ses
» coffres? interrompt avec ironie le chef
» des routiers. Ce lieu, d'après les bruits du
» pays, n'est point dépourvu de richesses :
» l'enfer y envoie ses agens.

» — Vous y êtes, dit le vieillard; entrez !
» visitez! dépouillez ! »

La raillerie était amère : Dulac y a paru insensible.

« — Merci-Dieu! a-t-il riposté; vous » devez bien penser que nous ne sommes » pas venus ici dans l'unique but d'écouter » des gabes impies, et de promener des » dagues oiseuses. Nous parcourrons votre » demeure; vous nous y autorisez, mille » graces! Nous n'avions cependant nul » besoin de la permission. Celui qui se dé- » clare ouvertement, comme vous, le » protecteur de l'hérésie, s'est placé hors » des lois communes : tout chrétien peut lui » courir sus.

» — En quoi donc, a repris Roger, me » suis-je montré l'ennemi de l'église? Sa- » vez-vous ce que je puis être?

» — Le pays l'ignore, messire. Mais, au- » jourd'hui, *le péché* s'empreint si clairement » sur les faces qu'au premier coup d'œil » et sans peine, on reconnaît *le mécréant*.

» Vous n'avez point cherché, en outre, à
» dissimuler vos ténébrosités manichéen-
» nes. Votre seigneurie s'est opposée à l'en-
» rôlement de ses vassaux parmi les soldats
» du Sauveur. On s'est fait répéter vos paroles;
» et, frère Ambroise, ce matin, a frappé ces
» murs d'anathème. »

Le comte de Toulouse, debout près du fauteuil de Roger, contenait mal son impatience : elle éclate à ces derniers mots.

« — Capitaine! on vous a menti. Le châ-
» telain du Val des Ombres n'a point dit aux
» gens du hameau : *Défense à vous de pren-*
» *dre les armes!* Je vous l'atteste, j'étais là.

» — De qui donc ont-ils pris conseil?
» Quelle voix leur parla ?

» — La mienne.

» — Oh ! oh ! de quel nid inconnu s'est
» échappé cet autre faucon ? Est-ce un her-
» mite? il est trop jeune ; un templier ? il
» est trop pâle ; un pèlerin ? il est trop fier.
» Docte conseiller ! qui es-tu ?

» — Mon fer le dirait à ton glaive, si,
» pour exploits plus glorieux, je n'avais
» échangé mes armes. »

Roger s'est levé de son siége avec lenteur et dignité. Son geste a commandé le silence.

« — Soldats ! dit le caustique vieillard :
» au nom du Dieu de mansuétude et de
» paix pour lequel vos saintes fureurs met-
» tent ici flamberge au vent ! point d'inuti-
» les controverses, point d'infructueuses
» querelles. Ce jeune pèlerin, il est vrai,
» osa, s'exprimant à ma place, lancer hier

» sous ces murailles, devant le village as-
» semblé, quelques sentences imprudentes
» et peu orthodoxes peut-être; mais ne les
» avoir pas contredites, c'est les avoir ra-
» tifiées : j'en demeure donc responsable.
» Or, n'entendant rien céder, à qui que ce
» soit, des anathèmes du frère Ambroise,
» j'en garde ma part tout entière.

» — Il blasphème : s'écrie Dulac. L'en-
» tendez-vous, ce vieux Philistin? Les ma-
» lédictions lui sourient : c'est son élément
» d'habitude; c'est l'air que hument les
» démons. Allons! Madianite caduc! en
» avant! et vidons le gouffre. »

Raymond a mis la main sur son glaive. Roger l'arrête d'un bras ferme, et tout bas lui glisse ces mots.

« — Ne profane pas, jeune preux! l'épée
» d'Enguerrand de Coucy. »

Puis, se tournant vers les routiers :

« — Soldats ! leur dit-il : suivez-moi.
» Vous ne pourriez trouver meilleur guide.
» Ma *maison forte*, par malheur, porte un
» nom qui lui convient peu : vous allez en
» juger vous-mêmes. Pauvre et débile *for-*
» *teresse*, elle n'est gardée que par les hi-
» rondelles, amies des pieuses retraites, qui
» le long des toits et remparts, en forme
» de grains de rosaire, ont fait un chapelet
» de nids.

» — Par l'épine de Saint-Fiacre en Brie !
» répond Dulac en ricanant : ce vautour
» nous prend pour des buses. Il glapit et
» raille à cœur joie. On dirait, quand nous
» le tenons presque la corde au cou, que
» c'est lui qui nous mène en bride. Quel
» front a cet épi desséché ! »

La meute aboyante et tumultueuse du capitaine recruteur a fait retentir l'air de ses rires. Elle parcourt la galerie. Là, pas le moindre objet à piller : tous les meubles sont vermoulus. Aucune armoire à défoncer. L'enceinte, aux murailles verdâtres, n'est plus qu'un repaire de bêtes venimeuses. Ce ne peut être une demeure : à peine est-ce encore un abri.

« — Manichéen! reprend Dulac, trève » à la ridicule parade de ce sanctuaire » en ruine et de ce trône aux quatre vents! » La maison forte a d'autres niches. Ceci » est le gîte aux haillons, ouvre-nous la » salle aux dorures.

» — Volontiers ; seigneur capitaine ; » mais mon logis, du moins je le crains, » répondra mal à votre attente. Thésauriser

» n'est point dans les accoutumances de
» l'époque. Les suzerains d'aujourd'hui,
» vous le savez, bien loin d'agrandir leurs
» domaines et de décorer leurs manoirs,
» vendent ameublemens et terres, pour s'en
» aller à Nazareth. Que leur font des palais
» en France, quand Bethléem leur offre
» une étable!.... Lesdits seigneurs, sans
» contredit, feraient de bien meilleures af-
» faires s'ils prenaient souci de leurs biens,
» au lieu d'aller soigner Jéricho; mais,
» l'intérêt de Dieu avant tout: n'est-il pas
» vrai, mes pieux croisés? »

Et les coins de la bouche du châtelain s'étaient écartés malignement, avec une grimace dédaigneuse. Le renard se jouait des tigres.

« — Il est en veine, l'hérétique! répond

» gaîment le chef des routiers. Il nous parle
» de la Judée comme s'il allait nous faire
» passer la mer Rouge. Moïse à cornes sans
» rayons! allons, que le rocher nous
» abreuve; que la manne tombe en écus.
» Alerte! Où est la terre promise?

» — Patience! a repris le vieillard: tra-
» versez d'abord le désert. »

Et Roger, au fond de la salle, ouvrant les deux larges battans de la porte principale, montre du geste au capitaine une enfilade de décombres.

Quel inconcevable tableau! les chambres de la maison forte, du moins celles qui se présentent à la vue des routiers, n'ont plus ni pavés ni plafonds; le génie de la destruction y a passé. Des monceaux de gravois encombrent les passages. Aucun siége: au-

cune tenture : rien que des trous dans les charpentes, des enfoncemens dans le sol, et des brèches dans les murailles. Les bandits ont tout visité.

« — Où couche votre seigneurie? dit le
» capitaine avec une ironie où commençait
» à percer la fureur. Votre lit ?...

» — J'ai là de la paille.

» — Et la fille du Val des Ombres? la
» mystérieuse beauté?

» — N'a pas besoin de draps pour dor-
» mir. Les visions, faciles à vivre, et peu
» coûteuses à nourrir, n'ont pour alimens
» que les brises, et pour couches que les
» nuées.

» — Phœbus d'école buissonnière. Ah

» ça! nécromant sottisier! c'est assez de
» bouffonneries ; venons à choses sérieu-
» ses. Vous avez retiré soldats à nos rangs,
» il faut bailler argent à nos poches; car,
» de façon ou d'autre, chacun doit payer
» son tribut à la sainte croisade albigeoise.
» Vieillard, voici nos fers qui se tirent; de
» l'or ou du sang! choisissez. »

Roger s'approche d'une fenêtre, et son sifflet s'est fait entendre. Immédiatement, d'une des crevasses de l'enceinte, sort, en se glissant sous les ombres, une figure noire et agile. Elle rampe, se tord, et se redresse comme une couleuvre entre des pierres. Elle a le silence des tombes : c'est Hakem, le fils de l'Afrique.

« — Esclave! dit le châtelain : monte
» l'escalier du donjon! Ces nobles défen-

» seurs de la foi demandent nos vies ou nos
» bourses. Il faut répondre à leur appel.
» Va! Tu comprends, nous t'attendrons.
» Vous, pèlerin! suivez Hakem. »

Puis, se tournant vers les routiers, il continue du ton le plus calme :

» — *De l'or ou du sang!* j'ai choisi. »

Les bandits, à l'aspect du Maure, qu'ils prennent pour l'esprit malin des ruines, s'étaient rangés en se signant. Ils ne doutent point, à l'ordre donné par Roger, que la ténébreuse figure n'ait reçu la mission d'aller chercher les clefs de quelque cave inconnue, demeure inaccessible et cachée, où dorment les trésors du logis. Ils laissent Hakem et Raymond se diriger, sans obstacle, à l'extrémité des salles en démolition, vers un escalier étroit qui monte au haut d'une tou-

relle. Puis une partie d'entre eux, gardant à vue le sire Roger, ont levé leurs fers sur sa tête, et le menacent de la mort s'il allait tromper leur attente.

Dulac et les autres routiers continuent, pendant ce temps, à fouiller les débris de la maison forte : il leur paraît impossible qu'il ne s'y trouve pas d'autres chambres; les appartemens délabrés où ils errent à l'aventure ne sont ni habités ni habitables. Le vieux châtelain a, quelque part, sans aucun doute, de meilleurs couchers que ces nattes de paille humide qui traînent çà et là sous des étages tombés et des cloisons à jour. Il doit avoir des salles secrètes; mais où les trouver? où sont-elles? Les bandits poursuivent leurs recherches minutieuses avec une ardeur infatigable. Vains efforts : ils se perdent inutilement dans un labyrinthe de

ruines. Aucun souterrain, point de trappes. Au dire de plus d'un routier, peut-être ne faudrait-il, pour entrer au palais de féeries du nécromancien, que murmurer quelques formules cabalistiques; mais l'obstiné vieillard les prononcera-t-il? et, au cas même où il le voudrait, Satan, évidemment son maître, lui en laisserait-il la puissance?

Le comte de Toulouse avait obéi machinalement à l'injonction du châtelain; il ignore à quelle fin on l'envoie au donjon; il ne sait ce qu'il y va faire; mais, accoutumé aux singularités du lieu, et, persuadé, sans trop s'en expliquer la raison, que son mystérieux hôte est investi d'une sorte d'autorité occulte qui peut le soustraire aux périls, il suit le Maure avec confiance.

Ils montent à pas pressés les marches,

réparées à neuf, de l'escalier tournant du donjon, et parviennent rapidement à la plate-forme couverte qui dominait la maison forte. De ce point assez élevé, l'œil s'étendait au loin sur une partie des campagnes voisines. Le magnifique château d'Enguerrand et les quatre tours prodigieuses dont ses remparts étaient flanqués se déployaient à peu de distance; le haut monument du milieu, comme un géant créé pour regarder, d'un front immobile, passer les hommes et les siècles, portait sa tête crénelée vers les nues. Alentour, villes et villages, semblaient humblement prosternés. Là, les bois, les rocs, les églises, tout, au pied du colosse immense, gisait en œuvres de pygmée [1].

---

[1] Voyez *Souvenirs de Coucy*, avec dessins lithogra-

Raymond, l'œil fixé sur l'immortel manoir de Coucy, le contemplait dans ses nombreux détails avec une admiration prolongée : Hakem l'arrache à son extase ; il lui a secoué le bras ; et, venant de détacher du mur un cor en cuivre qui y était suspendu, il le lui présente à la hâte. Ses signes lui disent : *Sonnez !*

Le comte obéit à l'esclave. Il fait retentir les airs d'une sorte d'appel guerrier. L'instrument a de sauvages accords, des vibrations extraordinaires. Hommes, habitation, machines, tout est bizarre au Val des Ombres.

L'Africain fait recommencer trois fois

---

phiés, par M. le chevalier de Lépinois, chez Engelmann, cité Bergère, à Paris. 1834.

au pèlerin le signal confié aux airs. Puis il quitte la plate-forme ; et son geste appelle Raymond.

Mais il a changé d'escalier.

« — Où me mènes-tu? » dit le comte.

Le Maure a mis un doigt sur sa bouche.

« — Rejoignons-nous le sire Roger?

» — *Non:* répond l'esclave par signes.

» — Est-ce l'ordre qu'il t'a donné? »

Mouvement de tête négatif.

« — Et à qui donc obéis-tu ? »

Le Maure a mis la main sur son cœur.

Raymond demeure un instant indécis ; tant de choses inconcevables s'étaient passées autour de lui depuis son entrée à la maison forte, qu'il commençait à ne plus savoir y discerner le vrai du faux, le bon du mauvais, et la sûreté du péril. Se fiera-t-il à l'Africain ? sa physionomie, bien que noire, lui paraît pleine de franchise : il ne tenait qu'à lui de le tromper par des mensonges, il s'est refusé aux détours. La droiture de ses réponses garantit la pureté de ses intentions. Mais où Hakem le mène-t-il? Quel est ce mystère nouveau? Le pèlerin hésite encore.

L'esclave au regard pénétrant a vu, compris et entendu les secrètes appréhensions du comte de Toulouse; il a conçu ses méfiances ; et la peur de ne pouvoir en triompher se peint sur ses traits expressifs.

La main posée sur sa poitrine, et les yeux levés vers le ciel, il semble prononcer ces mots :

« — C'est un noble espoir qui m'anime :
» Dieu m'en est témoin : suivez-moi. »

Sa figure était ardente de prière : le jeu de ses muscles était palpitant de douleur, d'espoir et de crainte ; son visage était tendu, son cou raide, sa respiration oppressée ; et, dans le langage muet de toutes ces agitations physiques, on pouvait remarquer à quel point il s'indignait d'un outrageux soupçon. Tout en lui criait : *Loyauté !*

Le pèlerin a pris son parti.

« — Hakem, lui dit-il, je te crois. »

Un preux s'en remet avec confiance à la bonne foi d'un esclave! le fils des Maures en a

bondi de joie et d'orgueil. Jamais Raymond, dans aucun de ses pèlerinages, n'aura eu guide plus dévoué, ni serviteur plus enthousiaste.

Ils ont descendu long-temps les marches obscures d'un escalier en forme de vis, pratiqué dans l'épaisseur d'un gros mur. C'est une espèce de tuyau qui aboutit sans doute à des caves. Pas un rayon de jour et peu d'air. Parvenu comme au fond d'une citerne, Hakem a touché pied sur un roc. Il cherche à tâtons quelque chose, soit enfoncement, soit saillie; il a peine à le découvrir. Sa main rencontre enfin, sous les ombres, l'objet qu'il ne peut voir, mais qu'il cherche. Est-ce une trappe? est-ce un ressort?

Un craquement sourd se fait entendre,

et une porte s'est ouverte. L'Africain introduit Raymond dans une rotonde au fond de laquelle est une cheminée : le feu de l'âtre éclaire l'enceinte. Non loin est un nouvel escalier. Le comte en a monté les degrés ; ô nouvelle surprise ! une allée souterraine est maintenant devant lui, éclairée de distance en distance par des lampes de forme antique. Des portes en chêne, artistement sculptées, s'offrent là, de droite et de gauche, donnant sans doute sur des appartemens habités ; car le couloir est échauffé ; les murailles n'ont rien d'humide ; et des nattes couvrent le sol.

Le fils des Maures s'arrête. Une porte, à larges battans, est auprès de lui. Il la pousse d'une main timide ; il en franchit le seuil d'un pas respectueux ; et, se re-

tournant vers le preux, « *regardez!* » semble-t-il lui dire.

Oh! serait-ce une réalité!... Les vœux d'amour du jeune comte, les tendres appels de son cœur, les douces visions de son printemps, tout est devant lui, tout est là. Au fond d'une enceinte à demi éclairée par des lampes d'albâtre, une jeune fille, vêtue de blanc, est assise pâle et rêveuse; elle tenait, entr'ouvert à sa main, un livre, à fermoirs ciselés et enrichi d'enluminures. Semblable à ces touchantes madones dues au pinceau de Raphaël, et révélations du génie, on l'eût dite dérobée aux cieux. C'était un songe de poète.

Quelques parfums brûlaient autour d'elle. Ici étaient des vases fleuris : là, des flacons d'eau de senteur. L'enceinte, élégam-

ment décorée, resplendissait d'objets de luxe; mais les rayons dorés du soleil n'en éclairaient jamais la richesse; et, autour de la jeune fille, séductions, prestiges, féeries, tout, mystérieux et voilé, s'offrait mélancolique comme elle.

L'émotion anéantit parfois comme l'insensibilité : c'est l'effet du feu qui dévore, il saisit comme un froid qui glace : Raymond n'a osé remuer. L'apparition a trop de charmes; sa naïveté s'en alarme; il a peur que, s'en approchant, il ne brave avec trop d'audace, les périls de l'enchantement; et que, en punition de sa faute, tout ne s'évanouisse à la fois, le lieu, la vierge et le bonheur.

Une haleine de feu a comme passé sur son visage; une harmonie céleste a vibré

dans son cœur. Oh ! voilà la compagne adorée que demandait à Dieu sa jeunesse ! voilà la pensée qui absorbait sa pensée, l'esprit dont son esprit avait soif ! Le pèlerin, sur cette terre, a déjà bien souffert quoique jeune : n'importe ! il ne se plaindra plus ; le naufragé arrive au port. C'est ici que, des amertumes de la destinée, l'amour va reposer le malheur. Oiseau tombé du nid, loin de l'arbre, et glacé par des vents hostiles, il trouve un nouveau sanctuaire où se rallumera sa vie : un ange est là qui tend ses ailes : c'est comme un ciel qui le recueille.

Mais toute exaltation a son terme. Un léger mouvement de la jeune fille arrache le comte de Toulouse au désordre de ses pensées, à l'enivrement de son ame. Non ; ce n'est point une illusion : le sou-

terrain, la belle inconnue, ces fleurs, ces parfums, ces lumières, les nuages dont ils se couvrent, les délices qui les entourent, l'heure, l'entrevue, tout est vrai.

La jeune fille a fait un pas vers Raymond. Sa marche est chancelante et troublée.

« — Noble chevalier ! lui dit-elle, je » vous attendais.

» — Moi aussi. »

Et le preux, d'une voix tremblante, a répondu comme au hasard.

L'inconnue a paru surprise. La lenteur voilée de son regard révélait une ame souffrante : mais, au temps des amours, à l'époque où le malheur a quelque chose

d'étrange, d'imprévu, d'inconcevable, on revient vite aux promesses de l'âge heureux, à l'espérance des beaux jours : le visage de la jeune fille, à l'aspect du chevalier, perd sa pâleur et se ranime; néanmoins sa splendeur est en quelque sorte vaporeuse, sa vivacité est pensive. L'attente d'un vague bonheur, éclaircissant son front virginal, y jette un éclat enfantin; et, dans la grace troublée de son maintien, si la joie est encore cachée, un rayon du moins perce l'ombre.

L'esclave noir a fait un geste.

« — Ah ! dit l'inconnue effrayée, quel-
» qu'un peut venir, l'heure presse. Qui
» que vous soyez ! sauvez-moi. »

Elle joint ses mains suppliantes. Le

guerrier dont elle implore le secours a jugé rapidement que dans la destinée de cette jeune fille il devait y avoir d'horribles mystères. Ce souterrain est une prison, cette captive une victime; le crime et la vengeance l'entourent. Le comte de Toulouse a frémi. Seul, que pourrait-il entreprendre! que faire? où aller? qui est-elle?... Ah! point d'inutiles questions. Dans l'intimité des souffrances, et dans l'angoisse des périls, il faut se comprendre à la hâte, il faut s'entendre à demi-mot.

« — Disposez de moi! s'écrie-t-il; j'ai » un bras, une épée, un cœur : ils sont » libres : tout est à vous. »

Ces mots, prononcés avec un entraînement passionné, ont fait rougir la jeune fille. La modestie, la crainte et la joie

troublent à la fois son esprit. Ses regards, fixés sur Raymond avec reconnaissance, se sont reportés vers le ciel.

« — O mon Dieu ! je vous remercie ! »

Et ses yeux se réfugient précipitamment sous le voile de ses paupières ; elle a eu peur qu'ils ne vinssent à adresser en ce moment à l'arbitre suprême quelque chose de plus que ses paroles, quelque confidence au-delà.

« — Fuyons ! reprend le pèlerin. J'en » atteste le Tout-Puissant ! votre honneur, » placé sous ma garde, me sera plus cher » que l'existence. Suivez-moi, vous serez » sauvée.

» —Hakem ! dit l'inconnue : guide-nous. »

Elle s'est enveloppée d'une mante brune. L'esclave a pris à la hâte un paquet préparé d'avance; et les fugitifs sont en marche.

Raymond soutenait sa compagne; et le Maure éclairait leurs pas. Ils traversent une longue suite de passages souterrains, dont Hakem connaît tous les secrets. L'Africain, méditant depuis long-temps l'évasion de la captive, avait habilement combiné ses mesures. Aucune précaution n'avait été oubliée. Que de travaux et de persévérance! ici, des gonds sont descellés : là le roc a été fendu; plus loin, et petit à petit, la scie, la lime et le marteau ont travaillé dans l'ombre des nuits, sans découragement, sans relâche, à l'œuvre de la délivrance. Enfin, grace à de longs efforts, partout, le long des souterrains, chaque obstacle a été vaincu.

La captive, pâle et tremblante, épouvantée des moindres bruits, s'appuyait sur le bras du comte. Son sang s'arrêtait ou circulait selon que le cœur lui battait d'espoir ou de crainte. Oh! pour une vierge timide, quelle affreuse position! Seule, errant au hasard, la nuit, à la merci d'un jeune inconnu, que de périls l'environnaient!

Raymond la voyait chanceler; et, la pressant contre son sein, il lui semblait que, fort et robuste, il lui communiquait sa vigueur. Mais plus il l'exhortait au courage, et plus la jeune fille avait peur. Elle échappait à la vengeance, échappera-t-elle à l'amour?

Oh! les premiers signes d'une flamme naissante, qu'ils sont faciles à saisir! Le rayon troublé du regard, la vague émotion

de l'accent, le léger tremblement des lèvres, l'invisible soupir du cœur, tout s'exprime, tout s'interprète; le silence même trahit.

Tout à coup, avec une inquiète vivacité, la belle inconnue dégage son bras de celui du comte de Toulouse; et Raymond, trop novice en amour pour être capable d'analyser à la hâte un visage de femme en le regardant à la dérobée, trop ignorant en douces sciences pour saisir la pensée dans le geste, et l'attendrissement dans la brusquerie, Raymond s'est alarmé de son trouble : un autre s'en fût réjoui; mais lui, débutant dans la carrière, il ignorait encore ces magies de séduction qui préparent au sentiment, et *ces riens* qui, tout en charmant l'innocence, ne blessent jamais la pudeur. Semblable à l'être inexpérimenté qui n'a point usé les sensations de l'ame, il était, s'oubliant lui-

même, plus pressé d'aimer que de plaire.

Le secret chagrin du guerrier n'échappe point à la captive; sa paupière humide se baisse, et ces mots sortent de ses lèvres :

« — Vous avez pris pitié de *Marie:* che-
» valier, encore une grace; pardonnez-lui
» ses peurs, ses faiblesses.... Je suis si
» jeune et si craintive!.... Laissez-moi
» m'habituer, peu à peu, à distance et
» comme isolée, au bonheur d'avoir un
» appui. Je sens déjà mon deuil s'éclaircir;
» oui, je renais; j'ai tant prié. Ne vous
» étonnez pas si je pleure; c'est la détente
» des souffrances.

» — Mais expliquez-moi, dit le preux,
» comment le perfide Roger....?

» — Plus tard : interrompt l'inconnue.

» Plus tard, je vous apprendrai tout. Main-
» tenant loin de moi les haines !.... Oh ! rien
» que la reconnaissance !.... »

L'ingénuité de ses paroles a fait vibrer au cœur de Raymond, toutes les cordes du sentiment. Il marche avec respect auprès d'elle ; et, n'osant presque plus la toucher, non moins timide que fougueux, le chef obéit à l'enfant.

Ils continuent à suivre leur guide à travers les pénibles voies du souterrain. Parfois, il faut monter, puis descendre. Tantôt la voûte est si basse qu'on n'y peut marcher qu'en rampant : tantôt des éboulemens obstruent le passage. Plus on avance et plus l'air manque ; à peine une lampe peut brûler au fond de ces conduits caverneux taillés jadis dans le rocher, aux temps des guerres

civiles, pour servir de retraite ou de défense aux guerriers des divers partis. Tous les vieux travaux se dégradent; le seigneur de la *maison forte* n'a réparé soigneusement que les appartemens habités.

L'infatigable maure, ayant profité de l'irruption des routiers pour jeter l'effroi parmi les serviteurs de Roger, était parvenu à se débarrasser de tout surveillant dangereux; pas un témoin à l'évasion, aucun varlet n'est à son poste : chambres, caves, tout est désert.

Hakem marchait d'un pas rapide. Marie, hors d'haleine, s'arrête; un instant de repos lui est nécessaire pour franchir de derniers obstacles : elle s'assied sur une pierre.

Le guerrier, tout entier à elle, l'envelop-

pait de ses regards. Qu'un moment l'a déjà changé! naguère, las de sa jeunesse, son cœur vide lui était pesant; ses heures étaient ténébreuses; il regardait le ciel sans l'implorer, et la nature sans lui sourire; jusque dans ses plans de vengeance, il y avait ennui et fatigue. Oh! présentement à ses yeux tout reprend intérêt et vie; sa pensée aura des prières, l'avenir aura des prestiges. La terre et Dieu renaissent pour lui; il a sur ses lèvres un nom, le nom qu'il s'épuisait à chercher, le signal d'un réveil: *Marie*.

Ses paroles à la captive étaient simples, mais passionnées; Marie les écoutait avec gêne; les expressions voilées d'un amour naissant, langue étrangère pour elle, idiome d'un monde inconnu à son innocence, elle les comprenait par instinct, elle les repoussait par nature. Sa sphère était la pureté.

La jeune fille se relève :

« — Chevalier, mes forces reviennent.
» Partons! Si le ciel nous protège, nous
» serons libres avant peu, j'en ai le doux
» pressentiment. Permettez une ques-
» tion : à qui devrai-je mon salut? Ne
» puis-je savoir votre nom ?

» — Pourquoi le cacherais-je, Marie! Je
» suis *le comte de Toulouse.* »

Un cri échappe à la captive.

» —Qui! vous? grand Dieu!... *Raymond*
» *de Toulouse!* »

Un tremblement général l'a saisie; et, s'appuyant contre le mur, elle s'est sentie défaillir.

Quelle surprise pour le comte! Marie,

se cachant le visage avec l'expression d'une vive souffrance, paraît se consulter en secret. On dirait ses plans renversés, et plus d'une espérance détruite.

« — Lui ! murmure-t-elle tout bas, lui !
» Raymond de Toulouse !.... »

» — Marie, dit le comte troublé, qu'a
» pour vous mon nom de funeste ?

» — Hakem, de l'air ! de l'air ! répond-
» elle. Tirez-moi de ce lieu !.... j'étouffe. »

L'esclave revient sur ses pas : ô bonheur ! il était enfin arrivé à l'issue du souterrain. La porte, enfoncée à l'avance, et donnant sur d'épais taillis, n'était plus qu'à peu de distance. Le Maure, adroit et vigoureux,

enlève Marie dans ses bras; et la jeune fille, l'instant d'après, doucement déposée sur l'herbe, près d'une grotte entourée d'arbres, a revu la clarté des cieux.

Qu'elle est belle, mais qu'elle est pâle! Transparente comme une opale, elle ressemblait à une apparition de nuit que le soleil allait briser, tel que l'aube éteignant l'étoile.

Une vallée où serpentait une rivière était devant les fugitifs. L'astre du jour, brillant et pur, traversait des nuages d'or. L'oiseau chantait sous le feuillage. Le firmament, les arbres, les eaux, tout ranime et charme Marie; ses regards se portent avec délices sur la campagne; ses idées sombres disparaissent; le beau ciel et la jeune fille, amis destinés l'un à l'autre, semblaient, de loin, avec bonheur, se sourire en se retrouvant.

L'esclave, courbé devant elle, attendait humblement ses ordres.

« — Hakem!... dit l'inconnue, où » aller?

» — Commandez! répond le comte de » Toulouse d'un ton cérémonieux et froid. » Vous êtes maintenant hors du pouvoir » de Roger, à l'abri des fureurs de la » vengeance, sous l'égide d'un fils des » preux. Noble dame! que faut-il faire? »

Le sentiment est un grand maître. Le pèlerin du Val des Ombres a déjà reçu des leçons, bien que Marie n'ait nullement eu l'intention de lui en donner; et pas une de ces leçons ne sera perdue. La captive n'ayant encore accepté de lui que le seul aide de sa présence, il s'est déjà reproché en secret ses premiers élans de passion,

coupables et prématurés. Il saura désormais se vaincre. L'amour impose des contraintes; et, nourri par les sacrifices, il s'épure par les épreuves.

Le nouvel accent de Raymond a paru surprendre Marie.

« — Chef! guidez mes pas, reprend-
» elle. Le meilleur asile pour moi, ce
» serait, je le pense, un couvent. Je suis
» si loin du toit de mes pères.

» — Qui a pu vous en arracher? quel
» est le barbare?...

» — Roger.

» — Serait-ce l'amour?...

» — Non : c'est la haine.

» — Pourquoi vous tenir prisonnière?

» — Pour se venger de ma famille.

» — L'infâme Roger vous a donc en-
» levée à votre père?... Ah! chacun, avant
» qu'il soit peu, aura la part qui lui est
» due : l'un, chez lui, reverra sa fille;
» l'autre, devant lui, mon épée.

» — Oh, point de combats! dit Marie.
» Hors des mains du traître Roger, sau-
» vez-moi complètement en ne lui donnant
» aucune chance contre moi : car, pour
» lui, maintenant encore, vous frapper
» ce serait m'atteindre. »

Ce langage doux et naïf a transporté de joie le guerrier; mais il n'en a rien laissé voir. Il ne confierait plus son amour... même à la brise fugitive. Il y a orage dans son cœur, mais il gronde invisible et sourd.

« — Allons ! poursuivons notre route,
» ajoute-t-elle. A en juger par le soleil,
» nous voilà au milieu du jour. Il va être
» midi.

» — MIDI ! »

Le pèlerin a frissonné. *Midi !* se répète-t-il avec épouvante. Il vient de se rappeler sa promesse solennelle de la nuit précédente, faite à l'illustre chef auquel il s'est voué corps et ame : y manquer serait d'un félon. Le sire Enguerrand de Coucy, son roi futur, l'attend ce jour même, en son brillant castel, à *midi*.

—

VI

Le long d'une étroite vallée, à peu de distance de Coucy-la-Ville, trois voyageurs pressaient le pas : c'étaient Raymond, Hakem et Marie.

La jeune fille, entièrement rassurée par les manières respectueuses de son protecteur, l'écoutait appuyée sur lui. La jeunesse et l'innocence ont hâte d'aimer et de croire. Les communications s'établissent vite, là où il y a printemps et prestiges. Un malheur à deux est un lien; la communauté des souffrances mène aux confidences du cœur. Et puis l'ame, au bel âge de la vie, n'est jamais si disposée à la tendresse que lorsqu'elle vient d'être bouleversée par quelques grandes secousses : alors, peines, travaux, sacrifices, tout est aliment à l'amour.

La captive du Val des Ombres avait remarqué l'agitation du comte en apprenant l'heure du jour. Il a dû éclaircir le mystère.

« — J'ai donné parole à un brave....
» Il faut qu'à *midi* je vous quitte. »

Sa douleur a trouvé écho. Marie, dans le cœur de Raymond, lit à la fois pour elle et pour lui.

Hélas! l'instant d'auparavant, que disait l'imprudent guerrier? « *J'ai un bras, une épée, un cœur; ils sont libres: tout est à vous.* » La jeune fille ne lui adresse aucun reproche; elle s'interdit le murmure. La séparation, commandée par le devoir, peut n'être pas de longue durée. Il est des abris au hameau voisin, où Marie, cachée à tous les regards, pourrait attendre sans danger le retour de son protecteur : elle a d'ailleurs besoin de repos, et Raymond reviendra sous peu d'heures.

Le mal est rarement sans ressources. Marie a puisé dans son ame et mille paroles d'espérance, et mille moyens de salut; elle

a tracé ses plans elle-même. C'est lui qui va l'abandonner, et c'est elle qui le console.

Roger, entouré de bandits, n'a pu se mettre à leur poursuite; il est lui-même prisonnier. Raymond sait maintenant par Marie que le cor sonné au donjon faisait appel aux hommes d'armes du castel suzerain, sous la protection duquel est placée la *maison forte*. Des cavaliers sauveurs ont dû courir au secours de Roger; sans doute, en ce moment, il y a bataille au Val des Ombres; et nul n'y songe aux fugitifs.

En fait de passions il n'est souvent de raisonnable que ce qui est irréfléchi. Le comte de Toulouse adopte avec transport les idées de Marie, sans les peser ni les mûrir. Il va la confiner au hameau dans quelque cabane isolée. Il suivra religieu-

sement ses conseils. La belle inconnue, flambeau pur, est là pour éclairer sa vie. Dieu lui-même a marqué leurs rôles : il sera l'appui de la vierge, et la vierge sera son guide.

Le noble chevalier, plus tranquille, s'est dirigé vers des prairies. Non loin est un moulin à eau : l'habitation est sauvage; c'est là que Marie l'attendra. Il a été expressément convenu que Raymond, revenu des lieux où l'appelait un rigoureux devoir, la conduirait en un saint cloître; puis, selon les événemens, la laisserait aux filles du ciel ou la ramènerait à son père.

Mais ce père! où habite-t-il? Marie, soit prudence ou calcul, ne nomme jamais sa famille. Le preux hasarde une question.

« — Mon nom vous est connu, noble

» dame. Oserais-je, sur vos destins?....

» — Non, interrompt la jeune fille. » Point de coup d'œil sur le passé; ne » regardons que l'avenir. Qu'avez-vous » désiré sauver? une infortunée ou un » titre? une prisonnière ou un nom?

» — Oh! vous seule, a repris le comte, » et sans rang, sans titres, sans nom; vous » seule, pauvre et délaissée. Fortune, fa- » mille, grandeurs, n'ayez rien, je dirai : » *tant mieux;* tout remplacer serait si » doux. »

Marie a détourné la tête.

Un pont jeté sur la rivière qui traversait le vallon, conduisait au moulin rustique : les trois fugitifs l'ont franchi. La maîtresse du logis, femme d'un âge avancé,

mais active et pleine de force, les accueille avec intérêt. Son nom était Clotilde Amiot; et son habit celui des veuves.

Raymond s'est dépouillé de sa robe de pèlerin; la brillante armure des preux avait été cachée sous la bure. Il se hâte de raconter à la meunière comment Marie languissait au fond d'un souterrain lorsque, grace aux efforts de Hakem, il était parvenu jusqu'à elle, et l'avait délivrée, Dieu aidant. Clotilde écoute avec respect. Les chevaliers à cette époque étaient le tribunal errant qui secourait les opprimés et punissait la félonie. La meunière, saisie d'admiration, voit, dans le noble paladin, un ministre armé du Très-Haut. Avec quel empressement elle va veiller sur l'inconnue confiée à sa garde! Le moulin entouré de bois, a des cachettes de tout genre et d'in-

accessibles retraites. La veuve, riche et respectée, est la matrone du hameau. Assistance, égards, dévouement, rien ne manquera à Marie.

L'horloge du castel suzerain ne marquait point encore midi : le comte de Toulouse a pu consacrer quelques instans de plus à la captive de Roger. Un des chevaux du moulin a été mis à sa disposition; Coucy est à peu de distance : Raymond y sera à l'heure fixe.

Une partie des événemens relatifs à l'heureuse évasion, lui a été révélée par Marie. En voici le détail succinct.

Roger avait placé Hakem près de la jeune prisonnière, et l'avait initié à tous les secrets de la *maison forte*, persuadé qu'il lui serait difficile de choisir un gardien

plus sûr et plus discret, le pauvre esclave mutilé ne pouvant ni parler ni écrire. Mais l'Africain, touché jusqu'au fond de l'ame des souffrances de la douce victime, avait prêté l'oreille à ses plaintes. Bientôt, tout entier à elle, il n'avait plus songé nuit et jour qu'à l'arracher de sa prison. Ses plans de délivrance tracés, il s'était mis à l'œuvre lui seul. Il avait commencé d'abord, sans être remarqué de personne, à parcourir le souterrain, à étudier le mécanisme de ses portes, et à explorer ses passages. Il s'était ouvert peu à peu l'issue qui lui était nécessaire : puis, ayant songé qu'il fallait le secours d'un brave pour protéger Marie dans sa fuite, il avait attendu patiemment qu'il se présentât, soit dans le pays, soit à la *maison forte*, quelque paladin valeureux auquel il pût s'ouvrir sans danger. Le comte de Toulouse, arrivé sur ces en-

trefaites, Hakem avait jugé par une sorte d'instinct ou de pressentiment que c'était là le libérateur que lui envoyait l'Eternel : il en avait prévenu sa maîtresse. Au moment où les routiers faisaient irruption chez Roger, il avait prévu que Raymond, chargé d'aller sonner du cor au donjon, se trouverait dans la position la plus favorable pour le suivre et sauver Marie : il avait, en conséquence, allumé le feu de la rotonde et les lampes du souterrain pour éclairer les pas du comte; il avait, en même temps, répandu l'alarme au Val des Ombres pour écarter tout témoin funeste; et, aucun utile détail n'ayant été négligé pour assurer l'évasion, jamais plus hasardeuse entreprise n'avait eu plus complet triomphe.

L'inconnue de la *maison forte* n'a donné

aucun éclaircissement sur les faits antérieurs à sa captivité. Tout ce qu'a pu découvrir Raymond, c'est que Roger ne l'avait ravie à son père que dans un but d'horrible vengeance. En effet, les premiers jours de son enlèvement, il l'avait traitée avec une sauvage barbarie; peu après néanmoins, soit que sa beauté ravissante eût ému son cœur de pitié, soit que sa douceur angélique eût désarmé en partie sa haine, le tyran s'était adouci. Il avait paré la prison : meubles, instrumens de musique, fleurs, pierreries et parfums, Marie pouvait tout demander; Roger semblait heureux de lui plaire. Une femme, à lui dévouée, était nuit et jour aux ordres de la captive; et, comme une odalisque au harem, il ne manquait rien à sa vie, rien.... que l'air de la liberté.

Quand parfois elle témoignait le désir

de respirer les fraîches haleines du soir, on la menait, gardée à vue, au *pourpris* [1] de la *maison forte*. Cette permission néanmoins n'était accordée que de loin en loin, et seulement aux approches de la nuit. Marie, prenant alors son luth, confirmait par son passage aérien à travers les ombres, et par sa musique plaintive sous les ruines, les bruits populaires du canton sur les apparitions renommées de la maison mystérieuse.

« — Je vous avais vue, lui dit Raymond; » je vous avais entendue avant de descendre » à votre prison. Puis, à l'avance, au Val » des Ombres, mon cœur vous avait pres- » sentie. »

---

[1] *Pourpris*, enclos et verger attenant aux habitations de cette époque.

Marie a souri doucement.

Il est des joies pures et divines qui restent ensevelies à l'ame, parce qu'aucune voix de la terre ne saurait y toucher sans profanation. Le sourire naïf de la captive a paru au comte de Toulouse un encouragement à l'amour; il en a levé les yeux avec transport vers le juge suprême : car l'homme bien né, lorsqu'un grand bonheur le saisit, regarde du côté du ciel. C'est la fleur, ouverte à l'aurore, qui, se tournant vers le soleil, remercie l'astre de la vie; c'est le ruisseau du vallon se recommandant à sa source, et qui sans elle tarirait. Oh! qu'est-ce que la religion, si ce n'est la reconnaissance!

« — Roger, en votre sombre prison, de-
» mande le preux à Marie, se rendait-il
» souvent près de vous? Se plaisait-il à

» vous imposer sa présence? Votre déten-
» tion ne devait-elle être que momentanée?
» avait-il quelques plans secrets?

» — L'un d'eux m'a été dévoilé, répond
» en pâlissant l'inconnue; et c'est ce plan
» inattendu, ce plan que je n'ai pu com-
» prendre, qui m'a fait redoubler d'ardeur
» dans mes préparatifs d'évasion. J'en frémis
» encore quand j'y pense. Un soir, le vieillard
» de la *maison forte* introduisit près de moi
» un chevalier armé de toutes pièces dont la
» visière était baissée; ce chef m'adressa
» quelques paroles d'intérêt auxquels je ne
» sus que répondre; et mon persécuteur
» l'emmena. Je revis Roger peu après : *Vos*
» *maux vont finir*, me dit-il, *je vous ai*
» *choisi pour époux le guerrier puissant et*
» *de haute naissance qui vous a été présenté*
» *l'autre jour. Vous l'avez charmé, il vous*
» *aime...*

» — Vieillard perfide!.... interrompt le
» comte de Toulouse indigné. Le cheva-
» lier.... sans doute.... revint?

» — Je ne pouvais m'y opposer. Ses
» traits néanmoins, lorsqu'il leva sa visière,
» me rendirent un peu de calme. C'était le
» visage d'un brave: une ame loyale était
» là. Il me semblait, en l'observant, que,
» du moment où je pourrais l'entretenir sans
» témoins, je trouverais en lui grandeur
» d'ame et générosité. Mais Roger, tou-
» jours présent à nos entretiens, arrêtait
» ma pensée sur mes lèvres. Ses horribles
» menaces, quand j'étais seule avec lui,
» m'imposaient la soumission et m'interdi-
» saient les refus. En présence de l'étran-
» ger, il me fallait ou feindre ou me taire :
» je me condamnai au silence. J'attendis
» tout du ciel et du temps; je fis bien....
» vous deviez venir.

» — Et le chef, a repris Raymond, vous
» parlait-il de son amour?

» — On lui avait promis ma main; il
» m'appelait sa fiancée.

» —Était-il jeune et beau, l'inconnu?

» — Il était de haute stature; Roger van-
» tait souvent sa personne.

» — Son nom?

» — Je ne l'ai pas demandé.

» — Et vous ne songiez...?

» — Qu'à la fuite. »

Que de candeur et de simplicité dans les réponses de Marie! Aucune parole d'amour, avant la venue de Raymond, n'avait troublé la paix de son cœur.

Mais il faut partir : l'heure sonne. Hakem, l'Africain dévoué, ne quittera point sa

maîtresse. Le pèlerin du Val des Ombres s'est engagé solennellement à revenir au moulin vers la fin du jour, plutôt même, s'il est possible; et, déjà monté à cheval, il fend les airs comme une flèche.

Les tours du castel d'Enguerrand se sont déployées devant lui. Oh! le comte plus que jamais a soif de gloire et de triomphes. Proscrit, dépouillé, sans asile, il n'aurait à offrir présentement à sa compagne que l'errant abri d'une tente et le farouche éclat d'une épée : il lui faut vengeance et victoires, il lui faut palais et couronnes; sera-ce encore assez pour Marie?

La haine implacable qu'il a vouée au comte Amaury de Montfort s'est rallumée au feu de l'amour avec une énergie nouvelle. Montfort, en possession de ses Etats,

règne paisiblement à Toulouse. Tant que Montfort existera, Raymond n'a nuls beaux jours à attendre. Guerre à mort à l'usurpateur ! point de pardon ! point de traités ! ni trève ni miséricorde ! à tout jamais il l'a juré.

—

VII

Raymond est sous les murs de Coucy. Au bout d'un chemin montueux, une des premières portes du fort, que garde un essaim de guerriers, se présente en face

de lui. Sa monture, peu élégante, y a excité une surprise générale. Un guerrier à éperons d'or sur un *traquenard* [1] de moulin ! plus d'un rire s'est fait entendre.

Un banneret de haut parage, ayant aussi gravi la montagne, arrivait à la même porte.

« — Que vois-je ! s'est-il écrié. *Le* » *comte Raymond de Toulouse !* »

A ce nom d'illustre mémoire, tout rire moqueur a cessé. Les gardes de la citadelle inclinent respectueusement leurs fronts devant le paladin méconnu. Le nouvel arrivant au castel était le comte Robert de

---

[1] *Traquenard*, mauvaise rosse, haridelle.

Brienne, le même guerrier que, peu de jours auparavant, Raymond avait vu à Melun : il a pressé sa main dans la sienne ; et tous deux continuent leur marche.

« — Je comptais bien ici te revoir, dit » Robert tout bas à Raymond. C'est sous » les remparts de Coucy que dormait » l'astre de la France. Il s'éveille enfin : » il se lève.

» — Affranchissement ! liberté !

» — Point de bravades imprudentes !

» — Point de lâchetés ténébreuses !

» — Raymond ! l'élite du royaume est » réunie en ce manoir : *modération* et *pru-* » *dence !* telle est la devise adoptée.

» — Robert ! c'est celle de la peur.

» — La révolte veut le mystère.

» — Oui, mais l'honneur veut le grand
» jour.

» — Tes idées, Raymond, sont peu
» nettes. *La révolte* et *l'honneur* sont des
» mots disparates qu'on ne peut accou-
» pler ensemble, en fait d'événemens poli-
» tiques, que quand la fortune a pro-
» noncé : elle seule décide en dernier
» ressort, de leur signification véritable :
» car, selon la chute ou le triomphe, ils
» sont l'un et l'autre *le crime*, ou l'un et
» l'autre *la vertu*. Qui croit à tout ne
» croit à rien : Qu'en dis-tu?

» — Je ne comprends pas.

» — Réponse adroite : mon beau sire.
» Il ne faut, aux jours des discordes ci-
» viles, rien éclaircir ni rien comprendre.
» On se conserve ainsi une conscience pure
» et une position commode; on ne com-

» promet ainsi ni son opinion ni son ave-
» nir. Le vaincu tombe, on le renie; le
» vainqueur passe, on le salue.

» — C'est infâme! interrompt Raymond.

» — Autre expression vague et dou-
» teuse selon la bouche qui l'emploie! dit
» Robert d'un ton ricaneur; je vais répon-
» dre à ta manière : INFAME!.... *je ne com-*
» *prends pas.* »

Cette manière leste et moqueuse de traiter les hautes questions sociales a courroucé le comte de Toulouse; mais leur entretien a été interrompu par une foule de cavaliers bretons qui, nouvellement entrés au castel, en obstruaient les cours intérieures.

« — Se pourrait-il! s'écrie Raymond;
» le duc de Bretagne!....

» — Lui-même; il est un des chefs de la
» ligue.

» — Lui, petit-fils de Louis VI, attaquer
» la maison régnante ! Mais c'est sa famille,
» son sang !

» — Raison de plus, réplique Brienne;
» se détrôner les uns les autres est le bon-
» heur suprême des princes quand ils res-
» semblent à *Mauclerc*[1], ou, pour parler
» plus clairement, quand ils sont envieux et
» traîtres, quand ils sont lâches et sordides.

» — Serait-ce là, demande Raymond,
» le portrait de Pierre de Dreux?.... Ah!
» ne l'admettons point dans nos rangs!

---

[1] Voyez son portrait fait par les historiens du temps. « Le surnom de *Mauclerc* lui fut donné par opposition » au nom de *clerc*, qu'il affectait. *Mauclerc* signifiait » *mauvais clerc.* » Anquetil, *Histoire de France*, in-12, t. 2, p. 144. Beaucoup d'historiens l'appellent *duc de Bretagne*, d'autres disent tout simplement *comte de Bretagne*.

» Qu'Enguerrand se garde des traîtres ! »

Brienne a éclaté de rire.

« — Es-tu fou, seigneur toulousain? » Repousser de nos rangs les traîtres ! eh ! » qui donc s'armera pour nous? Point » d'illusion ! camarade : ici, sous les dra- » peaux d'Enguerrand, les grands princi- » pes surannés de droit, de justice et de » morale, sont étalages d'hypocrisie ou ma- » nifestations de démence. Ne t'y trompe » pas, bel ami ! nous sommes tous félons » plus ou moins. »

Encore un nouveau cri de Raymond. Encore une nouvelle surprise.

« — Les gens du comte de Champa- » gne ! »

En effet, le fameux Thibaut, guerrier,

troubadour, souverain, Thibaut faisait partie de la ligue [1].

Raymond continue à voix basse.

« — Ne nous fions pas à ce chef! Epris
» des charmes de la reine, il était jadis tout
» à Blanche [2].

» — Il est aujourd'hui tout à nous. On
» peut, c'est du moins mon avis, se fier à
» lui comme aux autres : mêmes vœux,
» mêmes garanties. Il a, de plus, un double
» mérite en fait de hautes mutations ;

---

[1] Voyez *Histoire de saint Louis*, in-4, par de Sacy, t. 1, p. 64. — Du Chesne, 327, et les auteurs déjà cités.

[2] Mêmes auteurs. — Anquetil, *Histoire de France*, in-12, t. 2, p. 140. — Sismondi, *Hist. des Français*, t. 7.

» car, à la fois, du même coup, Thibaut
» trahit sa dame et son roi. »

En ce moment, une multitude de chevaliers, d'écuyers, de pages et de varlets, encombrant les abords de la haute tour de Coucy, séparent Raymond de Robert. S'ouvrir un passage à travers cette cohue était chose difficile; le comte de Toulouse n'est parvenu qu'avec une peine extrême au grand perron de la citadelle.

Là, nouvelles difficultés. Débarrassé de son cheval, il ne sait où porter ses pas. Les hommes d'armes qui l'entourent ne peuvent répondre à aucune de ses questions : les uns sont des bords de la Loire, les autres des champs de la Bourgogne; ceux-ci des rives de la Somme, ceux-là des montagnes de l'Auvergne. Le fils de l'Occitanie traverse au

hasard de hauts portiques et de vastes salles : partout affluence et désordre.

Un des officiers du manoir, auquel il s'est fait connaître, lui sert enfin d'introducteur. Une immense galerie à riches colonnes s'est déployée à ses regards [1]. Au fond s'élevait une estrade : c'est là qu'est ENGUERRAND DE COUCY.

Quelle magnificence royale! ..... Ces grands dignitaires de France, ces costumes étincelans, cette pompeuse réception, ce trône, ce roi, cette cour, tant de destinées en balance! le spectacle était solennel.

---

[1] Voyez les *Descriptions du château de Coucy*, par M. le chevalier de Lépinois, avec dessins, texte, etc. Paris, 1834, chez Engelmann, cité Bergère, n. 1. — Voyez aussi Lallouette, *Histoire de Coucy*. Paris, 1577, t. 2, p. 79.

Qu'il était beau dans sa splendeur, le sire Enguerrand de Coucy! Son front, où rayonnait la gloire, dominait l'illustre assemblée; son regard d'aigle, au milieu d'elle, perçant les paroles flatteuses, pénétrait les secrets calculs. Tandis qu'autour de lui chacun révélait par son langage ou ses armoiries le nom que lui laissèrent ses aïeux, le rang que lui assignait la fortune, lui, comme tous les êtres supérieurs, semblait appartenir ici-bas, non à telle ou telle famille, non à telle ou telle province, mais au genre humain, mais au monde.

Raymond, à l'entrée de la salle, n'était remarqué de personne : mille intérêts, pressans et divers, absorbaient toutes les pensées. Là, imitant le grondement lointain d'une mer orageuse, les voix bruis-

saient sourdement; là, sous les noms de gloire et d'honneur, bouillonnaient la haine et l'orgueil; là, en façon de dieu patriotique, planait le génie des révoltes.

Une cérémonie imposante, une scène à grand appareil, venait d'avoir lieu dans cette même galerie, un instant avant l'arrivée du comte de Toulouse. Hugues de Lusignan, neveu du roi de Jérusalem et comte de la Marche, levant hautement, le premier, l'étendard de la rébellion, s'était présenté tout à coup à la tête des grands vassaux du royaume devant Enguerrand de Coucy, et là, au nom de la nation, l'avait salué *roi des Français*. Une acclamation générale avait sanctionné l'élection; toutes les bannières s'étaient agitées, tous les glaives étaient sortis du fourreau. Une couronne d'or massif et un sceptre enrichi de pierre-

ries avaient été déposés aux pieds du nouveau souverain [1]. Tous les fronts s'étaient prosternés [2]; et tous les échos du castel avaient répété à l'envi, avec élans d'enthousiasme, le cri du comte de la Marche :

» — *Roi des Français*, salut et gloire[3]! »

Dans l'agitation générale, suite du grand

---

[1] « *Et fut, comme dit l'*Histoire de Flandres, *cette » élection si agréable à toute la noblesse, qu'incontinent » on fit faire exprès une couronne d'or pour le couronner » roi.* » Lallouette, *Histoire de la maison de Coucy*, l. 3, p. 136.

[2] Presque tous les historiens du temps parlent de cette promotion. Voyez *Chroniques de Flandres*, Denis Sauvage, p. 49. — *Chron.* MSS. de M. de Thou. — MS. F. *Vie de saint Louis*, par un confesseur de la reine Marguerite. — Mathieu Paris, *Histoire d'Angleterre.* — Dreux du Radier, *Histoire des reines et régentes*, t. 2, p. 358. — *Annales de Belleforest*, t. 1, p. 639. — *Histoire de saint Louis*, in-4, par de Sacy, l. 2, p. 85 — Daniel, t. 4, in-4., etc., etc.

[3] Une médaille fut frappée portant ces mots : *Rex Francorum. Voy.* les Chroniques.

événement, régnait un désordre bizarre; les esprits étaient enflammés, mais il faisait froid dans ces flammes. Les joies se déployaient effrayées; les admirations étaient inquiètes, et les témérités défiantes : le bonheur se montrait lugubre.

Raymond prête une oreille attentive aux dialogues de la foule.

« — Saint-Pol! regarde donc Enguer-
» rand; le proverbe a tort avec lui : il n'a
» pas l'air *heureux comme un roi.*

» —C'est vrai, sire comte, il est triste.

» — C'est que, bien qu'il prenne la pour-
» pre, il n'a pas encore le royaume.

» — On dirait qu'en montant il tombe.

» — Un quasi-trône est chose branlante.

» — Foi de Christ! il n'en voulait pas;

» j'étais à côté de l'estrade quand on lui pré-
» sentait la couronne : il l'a repoussée, je
» l'ai vu [1].

» — C'est un héros, c'est un grand
» homme !

» — C'est le roi qu'il faut à la France.

» — On le dit ; nous verrons plus tard : le
» temps seul peut en décider.

» — Doute offensant ! Tais-toi, envieux.
» Coucy n'est point un roi de rencontre, un
» bouche-trou de diadême, un de ce princes
» ambitieux qu'on prend par force, faute
» d'autres, qui n'ont de talens que l'intri-
» gue, et d'exploits que les perfidies ; non,
» sa générosité n'est point une question, sa
» valeur n'est point un problême. Il n'a ja-

---

[1] Lallouette, *Histoire de la maison de Coucy.*

» mais cherché bassement, par de ridi-
» cules manœuvres, à flatter la bourgeoisie
» pour la jouer, la monarchie pour la
» trahir, et le peuple pour l'exploiter : il a
» marché droit dans la vie.

» —Jusqu'à présent, du moins : atten-
» dons.

» — S'il règne, ce sera malgré lui. J'ai
» assisté aux secrètes délibérations des
» grands vassaux qu'il présidait : raisonne-
» mens, prières, menaces, il mettait tout
» en usage, avec l'éloquence la plus per-
» suasive, pour résister au vœu de la
» ligue. Foulant aux pieds, avec dédain,
» ses intérêts particuliers et son ambition
» personnelle, il n'était tout entier qu'à la
» France.

» — Il accepte pourtant le sceptre.

» — Par prudence et patriotisme. S'il

» eût continué ses refus, le comte de Boulo-
» gne était roi[1] ; et celui-là monté au trône,
» adieu repos, gloire et bonheur. Envahie
» par les étrangers, ou dévorée par l'anar-
» chie, la France tombait dans l'abîme.
» Enguerrand a vu l'avenir, il s'est sacrifié
» au présent.

» — Ne préjugeons rien : attendons. »

Une extraordinaire nouvelle a circulé tout à coup, dans l'assemblée, d'un bout de la galerie à l'autre : le plus puissant des chefs du royaume, sans avoir annoncé sa visite, arrive au castel de Coucy. Chacun s'interroge, on se presse ; la multitude cu-

---

[1] Voyez *Histoire de saint Louis*, in-4, par de Sacy, t. 1, p. 85. — Mezerai, in-fol., t. 1, p. 571. — Anquetil, t. 2, p. 140, et les auteurs déjà cités.

rieuse afflue aux portes de la salle; un nom court sur toutes les lèvres.

Qui donc est ce nouveau personnage?

C'était le comte de Boulogne, frère du dernier roi de France, oncle du jeune Louis IX.

Des héraults d'armes devançaient le prince. Ses gardes étaient armés de massues; et les ménétriers de son palais, qui, munis de leurs trompettes d'argent, l'accompagnaient habituellement dans ses voyages, faisaient entendre au loin leurs fanfares [1].

Les vêtemens du comte de Boulogne étincelaient d'or et de pierreries. Son port était majestueux; et, à l'éclat de son

---

[1] Voyez Monteil, *Mœurs du moyen âge*, t. 2, p. 159.

cortège, on eût pu crier : « *C'est le roi!* »

Enguerrand, descendu de son estrade, et se portant à sa rencontre, l'a salué avec respect. Le comte de Boulogne l'embrasse. L'air retentit d'acclamations à cette accolade flatteuse. Le premier prince du royaume, sanctionnant le choix de la ligue et détrônant le fils de son frère, vient couronner lui-même Enguerrand [1].

Raymond s'était perdu dans la foule.

---

[1] Or « après le décès de Louis VIII, les Français, qui » étaient accoutumés d'être conduits et gouvernés par » grands et magnanimes seigneurs, n'eurent au com- » mencement nullement pour agréable la personne du » jeune prince Louis IX, et, *du consentement de ses* » *propres oncles*, ils élurent et ordonnèrent pour roi le » sire de Coucy comme prince généreux, sage, ver- » tueux, extrait du sang royal et impérial, proche » parent du roi de France, etc. » Lallouette, *Histoire de la maison de Coucy*, l. 3, p. 135 et 136.

Une main amie et familière a frappé légèrement sur son épaule. C'était le comte de Brienne.

« — Qu'en dis-tu? dit le chef railleur: » te semble-t-il que ce rare et merveilleux » tumulte soit maintenant bruit vague à » mourir dans le vide comme sons de » cloche et psalmodies de verset? Non : » l'éclat aura des échos : le coup décisif » est porté. Te voilà content! je l'espère; » la bannière de la révolte est ouverte- » ment arborée : plus de ténèbres ni de » doutes. Le vaisseau de l'usurpation a » levé l'ancre; en face est le navire en- » nemi : orage en tête, gouffre aux pieds. » Où est la vaillance? partout; où est la » justice? qu'importe. A tort ou à raison, » aux armes! forbans ou non, à l'abor- » dage! »

Et Robert riait aux éclats.

Mais sa gaîté facétieuse, dans une circonstance aussi grave, a paru au comte de Toulouse une espèce d'insulte générale aux arrêts de l'opinion et aux principes de la morale.

« — Brienne! répond-il froidement. Le » ciel a d'équitables vengeances.

» — Et toi, faisant partie du ciel, a » répliqué le paladin, tu as tes justices » à rendre. Moi, pauvre hère, je l'avoue, » je n'ai ni états héréditaires à conquérir, » ni peuple hérétique à défendre, ni fla- » gellation paternelle à venger. Mon fer » ne s'est tiré de sa gaîne que par aver- » sion du repos, fantaisie de rébellion, et » velléités de désordre. Je rêve combats, » guerre et victoires, non par amour pour

» celui-ci, non par haine pour celui-là,
» mais parce que j'ai ennui de notre monde
» tel qu'il est, de nos lois telles qu'on les a
» faites, de nos coutumes telles qu'elles sont:
» au rebut, ces décrépitudes! je voudrais
» tout changer de face. *Mutations*, voilà
» ma devise : *nouveauté*, voilà mon idole. »

Raymond s'éloignait, indigné.

« — Mon beau sire! a repris Robert:
» Regarde donc Boulogne et ses pompes!
» il s'incline, bouffi d'orgueil, devant des
» poitrines courbées, comme on salue des
» têtes hautes. Echange touchant de bas-
» sesses! C'est dommage en vérité que ce
» ne soit pas lui qui usurpe le diadême :
» Qu'il se fût bien vautré sous la pourpre!

» — Combattra-t-il avec nos preux? »
demande Raymond d'un ton grave.

« — Si Enguerrand, répond Brienne,

» compte sur les exploits de Boulogne pour
» ceindre le manteau des rois de France,
» il arrivera au Louvre peu vite. Le frère
» du défunt Louis VIII n'est pas expéditif
» en triomphes. Il lui faudrait au champ
» d'honneur, pour pouvoir gagner des ba-
» tailles, non-seulement un Josué arrêtant
» le soleil, mais un Moïse étendant les
» bras : et encore ce Moïse et ce Josué,
» avant que la victoire ne vienne, pour-
» raient bien crever à la peine. »

Le sire de Coucy, entouré des grands vassaux de la couronne, sortait de l'enceinte royale. Il aperçoit Raymond de Toulouse. Sa voix l'appelle :

« — Suivez-nous ! »

Et, peu d'instans après ce mot, la galerie était déserte.

VIII

Enguerrand de Coucy, le comte de Boulogne, le duc de Bretagne, le comte de Toulouse, Hugues de Lusignan, le duc de Bourgogne, le comte de Champagne, Sa-

vary de Mauléon, les comtes de Dreux, de Saint-Pol, de Nevers, et autres suzerains, se sont réunis, au fond du castel, dans un salon écarté, loin du tumulte et de la foule. La conférence est importante, elle doit être tenue secrète.

» — Messeigneurs! a dit Enguerrand, » vous l'exigez, je suis à vous; mais souf- » frez que, une fois encore, je vous » parle en toute franchise. La révolte, son- » gez-y bien, est parmi nous un droit ou » un crime. Si elle est un droit, il n'est » plus d'autorité stable avec elle; si elle est » un crime, avec elle il n'est plus de jus- » tice possible. Proclamée comme droit, » elle appelle les bouleversemens, et c'est » le chaos qui triomphe; considérée comme » crime, elle s'établit par la force, et c'est » la tyrannie qui gouverne : or, dans l'une

» et l'autre hypothèse, *destructions* et *ana-*
» *thêmes*.

» —Chef! répond le duc de Bourgogne,
» nous avons les rhéteurs en haine; loin de
» nous les phrases de *clerc*. Aucun de nous,
» je le présume, n'est venu ici pour argu-
» menter sur les moralités d'un mot et la
» logique d'une idée. Point de thême à qui
» porte glaive!

» — Pourquoi cette insulte aux écoles?
» interrompt Thibaut de Champagne. La
» science, comme l'épée, a ses palmes et
» ses grands hommes; et peut-être qu'un
» jour, messire, le fer pliera devant la
» plume.

» — Tant pis! a riposté Lusignan[1]. Le

---

[1] Hugues de Lusignan, comte de la Marche, était de

» règne des écrivassiers, si par malheur ce
» règne arrive, sera celui des turpitudes.
» Alors, pour combats, des injures; alors,
» pour lumières, des torches. De l'écritoire
» des docteurs surgiront flammes d'incen-
» die; et croyances, morale, culte, lois,
» traditions, vertus, honneur, tout s'en-
» gloutira, desséché, dans ce lac d'un
» nouvel enfer.

» —Grace au ciel! dit Pierre de Dreux,
» cet avenir est loin de nous. Laissons de
» côté, Messeigneurs, les déclamations
» prophétiques. Ne songeons qu'au but glo-
» rieux qui nous a réunis sous ces murs :
» *l'affranchissement du pays, l'indépendance*
» *du royaume.*

---

tous les chefs de la ligue le plus féroce et le plus furieux. Voyez Mezerai, in-fol., t. 1, p. 572, et tous les historiens.

» — Prenez-y garde, nobles sires! re-
» prend le châtelain de Coucy, les petits
» aiment à se modeler sur les grands : le
» peuple, à votre exemple, à son tour,
» voudra, se soulevant aussi, crier un
» jour : *Indépendance!* Ce mot de flammes
» et de mort, lancé aux champs de l'infini
» par le premier des révoltés, est l'exterminateur éternel qui, à tout jamais dans les
» temps, dévorera le genre humain.

» — Quoi! encore des prophéties! s'é-
» crie Boulogne avec aigreur; par la vraie
» croix! finissons-en. Louis-le-Gros, cela
» est certain, a fait acte de démence en
» affranchissant les communes; il a ouvert
» ainsi une première digue au torrent des
» révolutions : de là *routiers* et *pastoureaux*[1].

---

[1] Paysans soulevés. Commencement de la *jacquerie*. Philippe-Auguste fut obligé d'aller combattre en per-

» Mais aussi périsse sa race ! Nous ne som-
» mes ici que pour travailler à ce grand
» œuvre. Vengeons-nous, aidés par le
» peuple, d'un sang trop dévoué au peuple!
» Que l'enfant royal disparaisse !

» — Quel crime a donc commis cet en-
» fant? reprend le sire de Coucy ; il est sans
» reproche et sans tache.

» — Roi qui tombe est toujours coupa-
» ble, a interrompu Lusignan[1]. Coucy,
» tes paroles inconcevables et ta résistance
» bizarre commencent à lasser nos frères.
» Quelle que soit ton éloquence, tu ne sau-
» rais nous faire revenir sur nos détermi-
» nations. Nous t'avons choisi pour chef,

---

sonne les *pastoureaux*, brigands valeureux. Anquetil, t. 2, p. 87, en l'an 1185.

[1] Hugues de Lusignan, comte de la Marche, était le plus implacable ennemi de Blanche et de son fils. Voyez les auteurs déjà cités.

» parce que tu es le plus vaillant de nos
» guerriers, parce que nous sommes les
» arbitres de la France, et parce que, nous
» devant la couronne, tu n'oseras empiéter
» sur nos priviléges. Tu régneras, non par
» ton droit, mais bien par notre bon vou-
» loir. Paris ne fera plus la loi aux provin-
» ces. Malheur à la terre des preux, si Paris,
» se croyant la France, venait un jour à
» fouler dédaigneusement aux pieds, comme
» choses misérables et serviles, les grandes
» capitales du pays! Que le très-redouté sei-
» gneur *monsieur le roi* mette une selle au dos
» du manant, mais qu'on le tienne aussi par
» la bride! Décide-toi donc, Enguerrand;
» surtout point d'arrière-pensées. A ta
» place, en cas de refus, nous savons qui
» prendra la pourpre[1]. »

---

[1] « Le comte de Boulogne passa même jusqu'à vouloir

La physionomie du sire de Coucy a totalement changé d'expression.

« — Mon parti est pris, répond-il. Mes » observations étaient une nouvelle preuve » de l'affection que je vous porte. Vous les » rejetez, j'y renonce. Votre choix m'ho- » nore, messires. Vous pouvez d'autant plus » compter sur mon dévouement à vos » véritables intérêts que j'ai long-temps » hésité à me consacrer à vous. On ne s'ap- » puie solidement que sur ce qui résiste. » Chevaliers! marchons! je suis prêt; mais » rappelez-vous, si la fortune nous trahit,

---

» ôter la couronne à son neveu, *comme les ligués le lui* » *faisaient espérer.* » *Hist. de saint Louis*, par de Sacy, in-4, t. 1, p. 84. « Beaucoup de conjurés faisaient en- » tendre au comte de Boulogne qu'ils travaillaient pour » lui. » *Chroniques de Flandre*, Denis Sauvage, in-fol. Lyon, 1562, p. 49.

» que j'ai pris malgré moi le sceptre. L'ar-
» bre d'une nouvelle dynastie, sur le sol
» des guerres civiles, bien qu'on arrose
» son pied de sang, prend difficilement des
» racines : il sèche, et parfois, lorsqu'il
» tombe, malheur à ceux qui l'ont planté !

» —Vive Enguerrand, roi des Français !
» s'écrie une foule de voix. »

Et cette clameur unanime étouffe les dernières paroles de Coucy. Il a dit : *Marchons, je suis prêt.* Les suzerains l'entourent de leurs félicitations ; ils peuvent compter sur *son dévouement à leurs véritables intérêts;* ce sont ses propres expressions, et le chef n'a jamais trompé. C'en est fait : la ligue a son roi.

» — Sire Enguerrand ! reprend Boulo-
» gne ; proclamé souverain, vous n'aurez

» pas plus de dangers à combattre que nous
» de renversemens à craindre. Redouteriez-
» vous l'étranger? La France, aujourd'hui
» hérissée de châteaux et de forteresses,
» peut être parcourue, c'est faisable: mais
» conquise, c'est impossible. Grace aux
» seigneurs suzerains qui défendent son
» territoire sacré, la prise même de la ca-
» pitale ne saurait entraîner la destruction
» de la monarchie. Rassurez-vous donc,
» noble chef! La couronne, comme le cas-
» que, a besoin d'un front courageux. Le-
» vez la tête, et gouvernez. Le saint pon-
» tife, courroucé, nous lancera ses foudres
» peut-être; mais Rome décroît chaque
» jour, et son pouvoir n'est plus invinci-
» ble : cette Babel religieuse est si haut
» montée vers la nue, que, de sa base à
» son sommet, on commence à ne plus s'en-
» tendre.

» — Amis ! s'écrie le duc de Bretagne,
» n'attaquez pas la ville éternelle ; elle a
» encore un bras dans les cieux. Certes,
» l'extermination des Albigeois, prêchée
» par des ministres de paix, est chose
» horrible à ma pensée ; le pieux mas-
» sacre de sept mille personnes dans une
» église de Béziers est tache ineffaçable
» à mes yeux[1] ; mais que Dieu seul juge le
» pape ; nous ! portons ailleurs nos ven-
» geances.

» Le chef suprême du royaume aurait-il
» dû souffrir parmi nous les atrocités de
» Simon[2] ? Le descendant de Hugues Capet
» n'a-t-il point trahi ses devoirs de mo-

---

[1] Fleury, *Histoire ecclésiastique*, t. 16, p, 254. — Ch. Simon. Com. Duchesne, t, 5, p. 764.

[2] Simon de Montfort.

» narque, en autorisant le ravage des pro-
» vinces qu'il aurait dû défendre, et en
» laissant, honteusement, le prêtre du Vati-
» can disposer d'elles à sa guise? J'en ap-
» pelle à l'héritier ici présent de Raymond
» l'excommunié, n'est-ce point par dé-
» cret du concile de Latran qu'Amaury
» de Montfort est aujourd'hui comte de
» Toulouse [1]?

» Honte éternelle à Louis VIII! la maison
» de Philippe-Auguste a pour jamais cessé
» de régner. Nous sommes fatigués de son
» joug; le temps de la patience est fini. No-
» bles représentans du royaume! à toutes
» les concessions que pourrait maintenant
» nous faire la régente, à tous les traités
» que pourrait nous proposer l'enfant royal,

---

[1] Fleury, *Hist. ecc.*, t. 16, p. 570.

» rien qu'une réponse : *Il est trop tard.*

» — Oui, reprend Raymond avec feu : » Honte éternelle à Louis VIII. Périssent » sa race et son nom ! Roi des Français ! » venge la France.

» — *Roi des Français ! venge la France !* » ont répété les bannerets.

» — Songeons maintenant, messei- » gneurs ! continue le duc de Bourgogne, » à l'exécution de nos plans. Déjà le » comte de Champagne, irrité des affronts » que Blanche lui a fait subir au sacre » de son fils [1], a levé une puissante ar- » mée [2]. Les principaux castels de la Nor-

---

[1] On lui envoya défense d'y paraître. Daniel, *Histoire de France*, t. 4, in-4, p. 7. — Philippe Mouskes, fol. 182. Mss de la Bibliothèque du roi.

[2] *Nangius in vita sancti Ludovici et in Chron.* — *Histoire*

» mandie et du Perche viennent d'être mis
» en état de guerre [1]. La Bourgogne se
» fortifie; le Languedoc est tout à nous;
» le roi d'Aragon nous seconde; et, à la
» tête de ses troupes, le roi d'Angleterre
» Henri III prend fait et cause pour la
» ligue. Il doit débarquer avant peu sur
» les côtes de la Bretagne [2].

» — Joignons à la force la ruse, in-
» terrompt le comte de Boulogne. Que par
» un coup inattendu la révolte éclate et
» triomphe! Sauvons Paris et le royaume

---

de saint Louis, in-4, par de Sacy, t. 1, p. 66. — Mezerai. — Velly. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. 7, etc.

[1] *Histoire de saint Louis*, de Sacy, t. 1, p. 67. — Daniel, t. 4, p. 8. — Mezerai, in-fol., t. 1, et les auteurs déjà cites.

[2] Rymer Fœder, t. 1, p. 289. — Sismonde de Sismondi, t. 7, p. 27, et les auteurs déjà cités.

» des horreurs d'une longue guerre : em-
» parons-nous de Louis IX [1] !

» — De quelle manière?

» — Par surprise.

» — Mais le succès?....

» — Est chose facile. Louis IX est à
» Orléans; les principaux seigneurs de la
» ligue dirigent en ce moment leurs troupes
» entre cette ville et Paris; le fils de France
» a peu de gardes; sa route coupée, il est
» pris.

» — Sire Enguerrand! partez cette

---

[1] Les détails de ce fameux complot se trouvent dans toutes les chroniques. Voyez Joinville, *Vie de saint Louis*, l. 2. — *Chron. Mss.* de M. de Thou. — *Nangius in vita santi Ludovici.* — Daniel, *Histoire de France*, in-4, t. 4, p. 12. — Mezerai, in-fol., *Histoire de France*, t. 1, p. 573. — Anquetil. — Velly. — Sismonde de Sismondi, etc.

» nuit, reprend Hugues de Lusignan. Le
» rendez-vous est à Corbeil; notre armée,
» bouillante d'ardeur, y attend son nou-
» veau monarque. Séparons-nous dans
» quelques heures; prenons chacun di-
» verses routes; et tous, à un jour con-
» venu, trouvons-nous au camp de Cor-
» beil.

» — Et d'ici-là, poursuit Thibaut,
» que nos résolutions demeurent secrètes;
» qu'on ignore même où nous sommes.
» Enguerrand! partez sans escorte; voya-
» gez sans bruit et sans pompe. Que, par
» détachemens séparés, vos troupes se
» joignent aux nôtres! *Discrétion* et *célé-*
» *rité!* »

Le plan est adopté sans débats; l'accord a été unanime; et un repas magnifique ayant été préparé au manoir pour les

grands vassaux réunis, Coucy les convie au banquet.

Que de pompe! quelle splendeur! De longues tables avaient été dressées à la file sous une galerie à perte de vue, dont les murailles étaient revêtues de tapisseries en soie; ces tables étaient surmontées de dais en drap d'or avec armoiries et crépines. On y montait par des gradins couverts d'étoffes de velours [1]. De distance en distance, étaient placés, ici des dressoirs à vin chargés de flacons d'argent et d'aiguières d'or avec incrustations de pierreries, là des dressoirs à vaisselle où resplendissait, entourée de cristaux, une orfèvrerie de monarque. Un nombre immense d'officiers de salle et de bouche, vêtus de

---

[1] Monteil, *Mœurs du moyen âge*, t. 2, p. 157.

soie aux couleurs de leurs fonctions, garnissaient le tour de l'enceinte. Des drapeaux pavoisaient la voûte; des trophées s'élevaient aux angles; et du milieu de ces faisceaux d'armes, à chaque service nouveau, partaient de brillantes fanfares. On eût pu se croire aux solennités fabuleuses des premiers siècles, chez l'enchanteur des douze preux, sous le règne de Charlemagne.

Au dehors, sous des voûtes de feuillage, les chevaliers, écuyers, pages et veneurs, qui avaient escorté les grands dignitaires du royaume, avaient aussi chacun leur festin; et, sur toutes ces tables diverses, servies par des gens d'armes à cheval, même orfèvrerie, mêmes vins que là où présidait Enguerrand.

Les chefs de la ligue ont pris place au

banquet royal; et, aussitôt, des estafiers et maîtres d'hôtel ont été, hors de l'enceinte du castel, jeter au peuple d'alentour une profusion de pièces de monnaie en criant : *Largesses! largesses!*

Robert de Brienne s'était assis auprès du comte de Toulouse; les mets exquis et les vins fins ont accru sa gaîté piquante.

« — Par Saint-Pierre et sa grande nappe! » dit le paladin satirique, voilà un admi- » rable banquet. Un roi généreux et splen- » dide aura parmi nous bonne chance. Il » faut que, parmi ses sujets, il ne tende » jamais la main que pour donner des » poignées d'or : ou, sans quoi « *fi! à bas* » *la patte!* »

» — Plus bas : a répliqué Raymond. » Regarde! on t'écoute.

» — Tant mieux. Rien ne m'empêchera
» de parler. On assure que le volume du
» cerveau croît et décroît avec la lune [1];
» or, la lune est au plein, moi aussi : notre
» disque est au grand complet : partant, je
» suis gros de pensées. Sais-tu, mon beau
» sire, qu'il fut un temps où lorsqu'un
» convive avait manqué à ses sermens, on
» coupait devant lui la nappe [2] ? Oh ! cher
» vassal du roi des Français ! si l'on en re-
» venait à cet usage, que d'entailles à faire
» ici ! que de trous ! et quel tas de loques !

» — Paix donc, impertinent ! dit Ray-
» mond.

» — Non, mort-Dieu ! réplique Robert;

---

[1] Monteil, *Histoire des Français au XIVe siècle*, t. 1, p. 289.

[2] Monteil, t. 1, p. 303.

» si j'ai dard, n'a-t-on pas épée. Je suis
» prêt à répondre de mon venin à qui le
» trouvera corrosif. Au reste, à en croire
» certains docteurs, l'homme, piqué par
» un scorpion, ou autre ennemi de ce genre,
» est immédiatement guéri s'il peut s'en
» plaindre à l'oreille d'un âne : or, pres-
» que tous nos frères ici, en cas d'atteinte
» empoisonnée, ont à côté d'eux leur re-
» mède [1].

» — Robert, le vin te porte à la tête.

» — Raymond, la vérité dans le vin. »

Le repas a duré long-temps. Déjà le soleil se couchait. Des varlets, à grande livrée, se plaçant côte à côte, le long des

---

[1] Monteil, *Histoire des Français au XIVe siècle*, t. 1, p. 280.

murailles de la galerie, élèvent chacun à leur main des torches de cire allumées. A cet éclat éblouissant, la joie des convives redouble. Orfèvreries, armures, liqueurs, tout scintillait au feu des lumières ; et, sous des nuées d'harmonie, les bannerets émerveillés, tout aux délices du festin, se laissaient aller doucement aux flots où se perdait leur raison.

« — A propos! Raymond, dit Brienne,
» je n'étais pas à votre assemblée secrète;
» on y était grave sans doute. Qu'il devait
» y avoir là de plaisantes figures ! car, ne
» t'y trompe pas, bel ami ! bien des haines
» envieuses s'emmiellent ici de cajoleuses
» paroles. As-tu ouï le cri des patrons :
» *Tout au bien public!* jonglerie. La sub-
» stitution de tête couronnée, dont l'idée
» est arrivée à leur cerveau, à ce qu'ils dé-

» clarent, pour le bonheur de la nation,
» sera faite bien au contraire, moquerie
» amère et sanglante, contre l'intérêt du
» pays. Tu m'en diras un jour des nou-
» velles. »

Robert avait baissé la voix de manière à ce que ses dernières phrases ne fussent entendues que de Raymond; il continue gaîment et sans gêne :

« — Or ça, nous partons cette nuit:
» Dieu sait ce qui en adviendra. Quant à
» moi, je me réjouis d'avance des catastro-
» phes qui se préparent, n'importe de quel
» côté; car, en guerre comme en amour,
» je veux des émotions à tout prix : c'est
» l'aliment qu'il faut à mes flammes. Cala-
» mités chez seigneur Mars, désastres
» chez dame Vénus, douleurs mélangées

» de plaisirs, succès qui mentent au public,
» joies qui se trompent elles-mêmes, tous
» ces jouets, de formes diverses, sont né-
» cessaires à la vie pour en fouetter la lon-
» gue enfance. Creusée par la monotonie,
» la véritable tombe est l'ennui. Edifications
» et ruines, fêtes et désolations, tout me
» paraît bien, tout est bon, là où il y a
» mouvement et bruit, désordres et com-
» motions. Le néant réel, c'est la paix; l'art
» d'étourdir sans fin sa nature est le génie
» de l'existence.

» — Quelle morale! a dit Raymond. Et
» l'héroïsme et la vertu?...

» — Fadaises! interrompt Brienne. In-
» sensé qui croit à la gloire! Les noms fa-
» meux, pour la plupart, éternités d'une
» semaine, tombent en gravois au cercueil,
» comme un terrain pierreux dans la fosse.

» Tout s'enfouit ensemble, homme et ti-
» tres; puis, dissolution et poussière. On a
» écrit : *Cy gît un héros;* plus tard tout a
» fini : *Cy gît rien.* Il fallait ajouter : *déri-*
» *sion.*

» — Robert! ton langage me glace. J'ai
» foi au ciel et à la terre.

» — Tu fais bien, si cela t'amuse; je n'y
» mets nul empêchement. Suis tes idées;
» voici les miennes : l'énigme de la vie,
» les secrets de l'ame, les sciences de la
» nature, les découvertes de l'homme, tout
» cela est si peu de chose, que, réduit à
» son étendue réelle, tout cela, écrit en
» conscience, tiendrait, à mon avis, sur le
» petit bout de parchemin où le docteur in-
» scrit sa recette pour la guérison d'une
» crampe. En guerre, j'ai fait cliqueter
» mon épée; j'ai matté, moulu, tailladé,

» occis, démaillé; puis, tournant la tête en
» arrière, j'ai vu ce que valaient les princes,
» j'ai vu ce que pesaient les peuples, et j'ai
» ri de ce qu'on nommait gloire. En amour,
» j'ai d'abord dépensé les trésors de ma
» fougueuse jeunesse dans un sentiment im-
» matériel; puis j'en ai compris la sottise,
» je me suis lancé sur la mer des voluptés,
» et, comparant le tout, j'ai crié : *amour*
» *et guerre? extravagances!* Depuis lors,
» raillant l'univers, changeant de belles
» comme d'armures, tantôt doux et tantôt
» féroce, sans calcul et sans réflexion,
» j'aime et je me bats.... au hasard.

» — C'est de la démence, Robert.

» — Le vrai fou, Raymond, c'est le
» sage. Du reste, à la clarté d'un fanal,
» apprends, cher Caton de Toulouse! que
» ce soir gente bergerette attendra pas-

» toureau fidèle au bois de la ville voisine :
» le pastoureau fidèle est Brienne, la ville
» voisine est Coucy, et voici mon fanal, la
» lune. »

Le facétieux paladin, levant son doigt vers la fenêtre, montrait le disque de Phœbé. L'astre pointait à l'horizon.

Raymond a bondi sur son siége; Robert l'a rappelé à lui-même. Bien que les fumées du vin, les délices du banquet, et les folies du chef goguenard aient un instant troublé ses esprits, il n'a pu oublier Marie. L'ombre des nuits descend sur la plaine. Hélas! la jeune fille l'attend : elle compte les heures sans doute; et lui, chevalier déloyal, il a manqué à ses promesses.

Le repas était achevé : le sire de Coucy

se lève. Les grands dignitaires de France ont fait appeler leurs servans d'armes; ils donnent l'ordre du départ; et le tumulte est général.

Enguerrand a fendu la foule; il s'est avancé vers Raymond; et, le tirant à part dans l'embrasure d'une croisée, il serre vivement sa main.

« — Frère! es-tu à moi?

» — Pour la vie.

» — J'ai ta parole.

» — Et moi ton épée.

» — J'ai besoin de ton dévouement.

» — C'est me rendre fier de moi-même.

» — Il me faut un bras valeureux, un » cœur fidèle.

» — Me voici.

» — Complète obéissance ?

» — Complète.

» — Eh bien ! je vais partir à l'instant.
» L'armée de la ligue m'appelle; il faut
» que je me rende à Corbeil le plus rapi-
» dement possible. La prudence exigeant
» que je voyage sans pompe, je ne pren-
» drai que peu de varlets ; et à peine aurai-
» je des gardes. Néanmoins, la course étant
» longue et le trajet offrant des périls,
» un frère d'armes m'est nécessaire, un
» seul, mais digne d'Enguerrand. J'ai
» choisi ce brave.... et c'est toi. »

» — Moi, messire! » s'écrie Raymond.

Sa figure se bouleverse : Coucy ne l'a point remarqué.

« — Ami! fais préparer le départ; que
» l'on sonne le boute-selle! Point de délais,
» et à cheval!

» — *Point de délais!* » répète le comte.

Et, portant sa main sur ses yeux, l'infortuné murmure à voix basse :

« — O Marie! Marie! »

Enguerrand s'était éloigné.

—

IX

Le hennissement des chevaux, le cri des fauconniers, le sifflement des veneurs, et le clairon des hommes d'armes, retentissaient de toutes parts sous les murs du

château de Coucy. L'escalier de la grande tour était encombré d'allans et de venans. Les dalles sonores des vestibules et galeries répétaient à l'envi le bruit assourdissant des bottes ferrées de l'écuyer et des voix rauques du varlet. Une foule de lanternes à cornes, courant le long des remparts, y dessinaient en manières de fantômes les formes heurtées des gens de chenil et d'écurie, hâtant le départ de leurs maîtres. Le *coup de l'étrier* se distribuait gaîment au dedans et au dehors. Ici, les coursiers ruant sous leur croupe de soie à franges, provoquaient de longs juremens; là, le gai propos des gabeurs excitait des rires sans fin. Le désordre était général, mais c'était un joyeux tumulte.

Prêtons l'oreille aux dialogues.

« — Alerte! compère! ou je bûche. Il

» faut se trimballer ailleurs : ajourne ta
» soif à demain.

» — Au diable le départ ! mon gars. Ici,
» liesses et gaillardises, tintamarres et pil-
» leries, tout marchait bellement en train.

» — Tiens-toi donc mieux sur tes deux
» quilles : luxurieux traîne-rapière ! sinon
» tu ne tarderas pas à baiser rudement sur
» la face, notre commune grand'maman.

» — Tais-toi, prédestiné de potence !
» si je touche quelque figure, prends garde
» que ce ne soit la tienne; j'ai le poing
» large et l'écaille dure.

» — Ho hé ! crie un archer de la Loire.
» A cheval les gens de Bretagne ! le duc
» est là.

» — Qu'est-ce que ça me fait ! répond
» un sommelier bourguignon. Il n'est pas

» mon chef, grace au ciel. Dijon crève-
» rait de soif à Nantes. Il n'est pas jusques
» aux chiens eux-mêmes, qui, venus des
» bords de la Saône, n'aboient après les
» vignes bretonnes [1].

» — Ouais! entonnoir de futailles! tu
» mériterais que je te rafraîchisse le gosier
» avec le froid acier de ma flèche. Ap-
» proche, biberon! une lutte. Je puis
» souffrir les horions d'un combattant,
» mais non les quolibets d'un braillard.
» Ne fais pas le sourd! broc à vin. Preste!
» as-tu un glaive? dégaîne! »

Le duc de Bretagne, précédé d'un détachement d'archers de nuit avec hoquetons mi-partie blancs et noirs, traversait

---

[1] *Tristan le Voyageur*. Marchangy, t. 1, p. 139.

en ce moment les cours du manoir. Des torches de poix flamboyaient autour de lui. Sa présence impose à la foule; et toute querelle a cessé.

« — C'est un grand prince : celui-là ! » dit un maître queux du castel.

» — Moins que le nôtre, camarade ! » répond avec aigreur un vârlet. Roi vaut » mieux que duc, je suppose.

» — Vrai duc est préférable à faux roi.

» — Fi : Judas ! tu trahis ton maître.

» — Et lui ! n'est-il pas traître au sien ! » Chose certaine, c'est que je ne change- » rais pas aujourd'hui mon cuir contre sa » peau. On dit qu'il va se faire hérétique.

» — C'est calomnie du frère Ambroise.

» — L'as-tu vu ce frocard à dague ?

» a-t-il suffisance d'embonpoint pour un
» moine à macérations, à jeunes et à péni-
» tences ! Teint fleuri, frais, et rubicond ; il
» ne pâtit point à la dure.

» — Oh ! c'est que lorsqu'on se mor-
» tifie pour l'amour du ciel, Dieu ne veut
» point qu'il y paraisse.

» — Mais saint Dominique était maigre.

» — C'est vrai. Son corps, étroit et
» sec, semblait fait exprès pour fendre
» l'air, comme un couteau de laitière pour
» trancher du beurre : mais, par la tour
» de Sainte-Barbe ! cela ne l'empêchait
» pas, tout froid et sépulcral qu'il était,
» de brûler les vivans et de ressusciter les
» morts. Je l'ai vu opérer à Toulouse. En
» ce temps-là j'étais routier. Dominique
» a levé trois grands doigts, poussé cinq
» petits cris latins, ouvert deux prodi-

» gieuses paupières ; et un gars qui n'exis-
» tait plus, est sorti tout ravigoté d'une
» fosse : c'était ahurissant, foi d'église. Et
» puis, devinez, camarades ! l'étrange
» nom du ressuscité : NAPOLÉON [1].

» — *Napoléon !* Merveilleux assemblage
» de lettres. Qui jamais s'appela ainsi !

» — C'était un nom à faire tapage.

---

[1] Théod. II, c. 6. — Jord. MS., c. 55. — Fleury. *Hist. eccl.*, t. 16, p. 492.

Voici le fait raconté par l'abbé Fleury, dans son *Histoire ecclésiastique :* « Un jour, comme saint Do-
» minique travaillait à la translation des religieuses
» avec les trois cardinaux que le pape lui avait associés,
» un homme tout en pleurs, s'arrachant les cheveux
» et jetant des cris horribles, entra dans le chapitre
» où ils étaient assis, l'abbesse et les religieuses pré-
» sentes. On lui demanda ce qu'il avait. — *Hélas !*
» dit-il, *le neveu du cardinal Etienne est tombé de*
» *cheval et vient de mourir.* » C'était un jeune homme
» nommé NAPOLÉON.

« A cette nouvelle, le cardinal son oncle tombe pâmé

» — C'est un nom à ne pas mourir.

» —Ah çà ! drôles ! crie un veneur : que » faites-vous-là à jaser au lieu d'être à votre » besogne? Déguerpissez ou je vous fais » appliquer sur l'échine une vingtaine de » coups de lanières. Ancien officier de » la prévôté, j'ai *branché* des coquins à » l'arbre qui l'avaient mérité moins que » vous.

» la tête appuyée sur Dominique. On l'emporte, et le » saint homme lui jeta de l'eau bénite. « — *Mon père*, » dit frère *Tancrède* à saint Dominique, *où est votre* » *compassion et votre foi ?... Que ne priez-vous pour* » *sauver ce jeune homme !* »...

« Et par la force de ses prières, Dominique lui sauva » la vie, et le montra sain et sauf devant tout le » monde. Il avait été mort depuis le matin jusqu'à » l'heure de none. C'était le 14 février. » Fleury, *Hist. eccl.*, t. 16, p. 494. Ce passage de l'abbé Fleury porte en marge ces mots : RÉSURRECTION DE NAPOLÉON.

» — Et pris leurs bourses, larronneur!

» — J'en avais le droit [1].

» — Quelle honte! s'être enrichi aux
» pendaisons!...

» — Tu raisonnes! à moi la hart! »

Mais un clairon s'est fait entendre; le son part de la grosse tour, et c'est un appel d'Enguerrand. Valets, archers, veneurs, estafiers, chacun s'est élancé à son poste; plus de querelles, on se disperse. Coucy, en habit de voyage, descend l'escalier du manoir.

A la porte du dernier fort, et à l'extérieur, un détachement peu nombreux,

---

[1] Monteil, *Histoire des Français au XIVe siècle*, t. 1, p. 64.

composé de braves d'élite, attendait l'illustre Enguerrand.

Les grands vassaux du royaume, leurs chevaliers et leur cortége, ayant quitté le nouveau roi, défilaient successivement et en bon ordre, par les diverses issues du castel. Les cavaliers du chef suprême de la ligue les regardaient passer devant eux avec une sombre inquiétude ; leurs jugemens étaient sévères.

« — Vois-tu celui-ci, camarade? Mal-
» heur à qui se fie à lui! il me fait l'effet
» d'une pensée du diable, muchée sous la
» carcasse d'un homme.

» — Et celui-là?

» — Probité sèche! il ne vole ni ne

» donne; il ne prête ni n'emprunte. Il
» trouve toujours coupable la personne qui
» est malheureuse, afin d'être dispensé de
» la plaindre. En lui rien d'entier, cœur ni
» tête.

» — Qui passe là?

» — Un maître fourbe : il a vingt lan-
» gages divers. On dirait un de ces par-
» chemins qu'on ratisse et qu'on reécrit,
» offrant hier brevets de gloire, criant de-
» main arrêt de mort [1].

» — Et par ici?

» — Vraie nullité! un milieu entre rien
» et quasi quelque chose.

---

[1] Voyez Monteil, *Histoire des Français au XIVe siècle*, t. 2, p. 88 : « Aussi, dit Monteil, le parchemin est » comme un bon homme qui est toujours de l'avis du » dernier qui lui parle. »

» — Gare ! le comte de Boulogne.

» — Ami ! voilà le pire de tous ; il vend,
» à beaux deniers comptans, honneur, pays,
» devoir et famille ; il eût bien voulu être
» roi [1], mais sa couardise est connue, et le
» choisir était impossible. Tant de sermens
» ont été par lui entassés les uns sur les au-
» tres, qu'il ne fait pas plus de cas aujour-
» d'hui de ceux qu'il reçoit que de ceux
» qu'il prête. Oh ! male mort attend ce
» félon qui n'étrenne le pauvre d'une au-
» mône qu'à son corps défendant, et les
» dents grincées de ladrerie !

» —M'est avis, réplique un archer, que
» notre vaillant patron, présentement *le roi*
» *des Français*, eût mieux fait de rester tout

---

[1] Voyez les historiens déjà cités.

» bonnement *le sire de Coucy*. A chacun le
» bien de ses pères. D'ailleurs, être roi de
» la façon et de l'idée de quelques têtes dé-
» sordonnées, qui n'ont peut-être été
» chargées par ame qui vive de cette
» besogne, c'est pauvreté si ce n'est
» honte. J'ai vu fustiger les saints d'une
» église qui avaient laissé grêler les champs
» de la paroisse [1] : on devrait bien fesser
» aussi les hauts conducteurs d'un royaume,
» lorsque, sous les roues de leur char, le
» pauvre peuple est culbuté.

» — Sarpejeu! quelle outrecuidance! on
» te dirait *clerc* des écoles, sorti tout chaud
» des bancs du rhéteur. Mais trève aux
» sornettes! Messire Enguerrand tarde à

---

[1] Monteil, *Histoire des Français au XIVe siècle*, t. 2, p. 195.

» venir ; il paraissait pourtant bien pressé ;
» car à peine m'a-t-on laissé le temps d'a-
» chever mon repas du soir : aussi, beau-
» coup trop en émoi, ai-je oublié totale-
» ment de dire mon *bénédicité*, ce qui pèse
» plus sur ma conscience que le souper sur
» mon estomac.

» — Et mon pauvre destrier de bataille !
» clame piteusement un homme d'armes,
» a-t-il eu sa pitance ? non. Il avait pour-
» tant plus besoin de repos et de nourri-
» ture que de voyages et de joutes ; car, ce
» matin, au Val des Ombres, estocades
» l'ont écharpé.

» — Eh ! nous aussi, par la mort-Dieu !

» — Les routiers se sont bien battus.

» — J'en ai tué deux pour ma part.

» — J'en ai mis quatre en fuite.

» — Et moi cinq.

» — *Cing!* tu n'as jamais su numéroter
» que jusqu'à trois : chacun de tes yeux a
» vu double.

» — Ça ne ferait pas encore le compte.

» — Est-il effronté?

» — Impudent!

» — Paix donc, ferrailleurs! C'est su,
» connu et reconnu que vous êtes tous bra-
» ves comme ce je ne sais qui d'autrefois,
» qu'on nous rabâche à tout propos, et
» qu'on nommait le sire *César*. Au fait, la
» matinée a été chaude, et Roger l'a
» échappé belle. Sans nous, il aurait pu
» finir comme cet empereur de Constanti-
» nople à qui on a coupé dernièrement les
» bras et les oreilles, et dont le tronc, jeté
» aux oiseaux de proie dans un précipice,

» a vécu là trois jours, en hermite, sans
» membres et sans compagnons, rien qu'a-
» vec Dieu et des bêtes fauves [1].

» — Où diable prend-il ses histoires? Je
» parie qu'il ment.

» — Téméraire!

» —Encore injures et apostrophes! Tout
» doux! ou il pourra vous en cuire. Rentrez
» chacun vos langues dans leurs fourreaux
» respectifs, sans quoi je les dénonce au pa-
» tron comme mauvaise herbe à arracher.

» — Sergent d'armes! dit un varlet:
» vous qui savez maintes gaillardises, et
» devisez sur moult aventures, expliquez-

---

[1] Voyez sur cette affreuse mort de Baudouin, empereur de Constantinople, Fleury, *Histoire ecclésiastique*, t. 16, p. 201. — Nicet, p. 413. — Georg., *Acropol.*, p. 12. — Ducange *sur Ville-Hard*, p. 348.

» moi par quel sortilége l'aigrefin de la
» *maison forte* a si bien su *abéliser*[1] le cas-
» tel, qu'on dirait Coucy à ses ordres. Ce
» chaffouin, qui ne se mêle de rien au
» village de peur d'être obligé d'y rendre
» un service, n'a pourtant pas la mine allé-
» chante. Dieu sait comme on en glose au
» pays! J'ai ouï dire qu'au fond de ses
» caves il va fatrouillant soir et matin avec
» des dames pimpantes et bien atournées,
» venues la nuit, je ne sais d'où, dans des
» litières fermées à rideaux de velours,
» toutes avenantes et fourrées de marte,
» autant que femmes d'échevin, et portant
» au cou, en or pur, chaîne aussi large que
» gourmette. Est-il heureux, ce vieux ripail-
» leur!

» — Il n'était pas en joie ce matin. Dulac

---

[1] *Abéliser*, amadouer, charmer, ensorceler.

» et ses routiers, sans merci, l'estafiladaient à
» l'occire. Sa figure, quand nous advînmes,
» avait angoisseux caractère. Néanmoins
» rendons-lui justice, il est encore vert ce vieil
» arbre; il y a rude sève de mai sous cette
» écorce de décembre. Ce fut un héros dans
» son temps ; j'en mettrais vos têtes au feu.

» — Grand merci ! boutez-y la vôtre.

» — Chose inconcevable ! compaings :
» Roger, convoqué à la grande assemblée
» de Coucy, comme s'il avait armoiries de
» banneret, sceaux et couronne de comte,
» devait s'en revenir avec nous ; et, s'il
» n'était pas au castel, c'est que les contu-
» sions qu'il a reçues, dans sa lutte avec
» les bandits, l'ont mis hors d'état de nous
» suivre. Son corps était moulu, perforé :
» vraie déconfiture de membres : on l'a
» couché froid comme marbre.

» — Ses belles vont le mijoter; elles par-
» fumeront ses blessures.

» — Et Satan chauffera son lit. »

Coucy, la visière levée, s'avance armé de pied en cap. Son œil vif parcourait l'espace; mais à l'orbe noir et fatigué qui l'enfermait comme en un cercle, il était facile à l'observateur de comprendre à quel prix de souffrance cet homme au-dessus de ses semblables achetait sa supériorité. Ses membres athlétiques se mouvaient à l'aise dans son armure de fer battu, comme en des vêtemens de soie. Etre d'élite, il domptait les fatigues du corps comme il dominait les émotions de l'ame. Au-dessus des enivremens de la louange comme des amertumes de la satire, il marchait droit au but qu'il s'était tracé, éprouvant le même dédain pour la flatterie

des grands que pour l'aboiement des petits. Rien n'arrêtait son mâle génie.

Quelques chevaliers l'entouraient. Il les a congédiés à la porte où l'attendaient ses archers. Raymond, pâle et silencieux, l'avait suivi, mais à l'écart : que de tourmens déchirent son ame! Marie l'attend à peu de distance.... Et le malheureux l'abandonne!

Enguerrand, appelant le comte, a mis son cheval au galop. Fort peu de gardes l'accompagnent. Ils franchissent rapidement un cercle de collines verdoyantes et pittoresques. Les aulnes du bord de l'eau qui ombrageaient le moulin de Coucy s'offraient de loin aux yeux de Raymond : ses battemens de cœur redoublaient. L'air lui paraissait de flamme, et pourtant un froid glacial le saisissait dans toutes les

profondeurs de son être. « *Il faut ouvrir* » *ton ame à Coucy.* » Tel était le secret conseil que lui adressait une voix intérieure : mais que va répondre Enguerrand? il se rira peut-être de lui. Ira-t-il pour une aventure d'amour retarder sa course de gloire? et lui, chevalier valeureux, ira-t-il pour une jeune fille inconnue, manquer à sa mission de brave? Effroyable perplexité !

L'astre des nuits, élevé sur l'horizon, laissait tomber ses lueurs molles et tremblantes sur les murailles dentelées du manoir. La nature, douce et paisible comme l'ame d'un enfant au berceau, reposait dans sa pureté suave et mélancolique. Un archer aborde Raymond.

« — Seigneur ! à la clarté de la lune, à

» vos pieds, là, sur la bruyère.... j'ai
» trouvé un fer à cheval pendu à un caillou
» percé : c'est évidemment maléfice [1]. Rude
» aventure vous menace : croyez-moi, pre-
» nons autre route. »

Et l'homme d'armes, effrayé, indiquait un sentier à gauche : le sire Enguerrand l'a choisi : ce n'était plus celui du moulin.

C'en est fait, le comte de Toulouse est sorti de son morne abattement; sa détermination est prise. Il rejoint son illustre chef; et, trop violemment agité pour astreindre sa pensée à des circuits préparatoires, il se jette brusquement au cœur de

---

[1] *Traité des superstitions*, Thiers. — Marchangy, *Gaule poétique*. — Monteil, *Mœurs du XIVe siècle*.

la question pour en finir vite avec l'incertitude et l'angoisse.

« — Messire ! il faut que je vous quitte. »

Coucy a paru étonné. Son regard est froid et sévère.

« — Me quitter ! ai-je bien compris ? » la voix de l'honneur....

» — Me l'ordonne.

» — Et le serment que j'ai reçu ! faut-il » t'en faire souvenir : *Je jure à la face du* » *ciel de te consacrer*, *sans réserve*, *avenir*, » *volonté*, *jeunesse*, *amour*.... »

Le comte l'interrompt.

« — *Amour!*... C'est cela, Enguerrand.

» La plaie dévorante est touchée. Je suis
» coupable, je ne m'en défends pas; mais
» un concours de circonstances.... Des
» événemens imprévus. . . . Pitié! noble
» chef! oui pitié!.... Si tu savais ce que
» je souffre!.... Permets que mon cœur
» s'ouvre au tien. As-tu jamais aimé? ré-
» ponds-moi. »

Sa voix sombre et suppliante avait une sorte de puissance sauvage à laquelle il était difficile de résister. Le prince arrête son cheval.

« — Te le rappelles-tu? Raymond: lors-
» que, prenant Dieu à témoin, tu consa-
» crais ta vie à la mienne, je repoussai
» d'abord ton serment. J'eus peur pour
» toi: avais-je tort?

» — Tu me comprends mal, Enguer-
» rand. Lié à tes destins pour toujours,
» je ne veux point rompre ma chaîne.
» L'amour.... Tu vas rire de moi, car
» cet amour de date récente.... Mais on
» s'éprend si vite à mon âge; et, puis,
» sur ce val de misères, on a si peu de
» jours à aimer. Pardonne! ma tête s'égare.
» Hélas! pour peindre ce que j'éprouve,
» je ne sais où trouver des mots. Encore
» une fois parle, mon frère! as-tu jamais
» aimé? réponds-moi. »

Le chef a un instant hésité.

« — Tu me demandes mes secrets! as-tu
» mérité ma confiance? Imprudent! ta
» question m'aurait irrité, si tes tourmens
» n'étaient ton excuse. Je te l'avouerai
» donc sans détour : j'ai aimé, Raymond,

» j'aime encore ; mais le monde ignore ma
» flamme.

» — Ah ! s'écrie Raymond transporté,
» puisque tu connais comme moi, les tour-
» mentes du sentiment, je suis sauvé, tu
» m'absoudras. Ainsi donc, en voici la
» preuve nouvelle, pauvre et riche, grands
» et petits, pâtre et guerrier, vassal et roi,
» tout ce qui a vie sur la terre, murmure
» le doux mot : *Amour !* Ainsi donc et à
» tout jamais, sur la bruyère ou sous la
» pourpre, houlette en main ou lance au
» poing, sur le roc ou au pied du saule,
» chacun a dit ou dira : *J'aime !* Cri de
» la terre, écho du ciel, c'est le son de
» l'éternité.

» — Raymond ! a repris Enguerrand.
» Que veux-tu faire ? explique-toi !

» — Sauver d'abord ma bien aimée :

» puis, rendu à d'autres devoirs.....

» — *Sauver ta bien-aimée!* que dis-tu?
» en quels périls se trouve-t-elle?

» — Ecoute un singulier récit. Sur ma
» route, accourant vers toi, j'entrai sous
» un toit inconnu. Un châtelain m'y ac-
» cueillit; il était semblable au mirage
» trompeur des sables de l'Arabie, qui à
» la soif du pèlerin présente un lac d'eau
» transparente là où il n'y a qu'un désert
» aride : l'homme hospitalier me trompait.
» Une vierge innocente et belle, enlevée au
» toit de ses pères, était là, captive du
» monstre. Le hasard, ou plutôt la Provi-
» dence, me fit découvrir la victime; je
» l'arrachai de sa prison. Je lui promis de
» la ramener à sa famille ou de la conduire
» à un couvent; elle eut foi à mes paroles,
» et me suivit sans crainte. Elle est en dé-

» pôt sous ma garde, elle y restera pure
» et sans tache; mon cœur et Dieu répon-
» dent d'elle.

» — Où l'as-tu laissée?

» — Près d'ici. Vois-tu ce moulin isolé?
» je l'y ai conduite ce matin : j'ai promis
» d'y être ce soir.

» — Vas-y : je ne t'arrête plus.

» —Connaîtrais-tu quelque abbaye ?....

» — Aucune, à plusieurs lieues à la
» ronde. Mais, Raymond, nous devons
» coucher cette nuit au castel de Grand-
» Préau, chez une de mes proches pa-
» rentes, la vieille comtesse de Soissons,
» dame bienfaisante et pieuse : conduis
» ta bien-aimée en ce lieu. J'irai au
» moulin avec toi; et tous deux aux mains

» d'une amie nous confierons la jeune fille.
» Puis, écrivant à ses parens....

» — Mille graces te soient rendues ! in-
» terrompt le jeune comte avec l'accent de
» la plus vive reconnaissance. Comment
» t'exprimer mon bonheur !.... Je devrais
» être à tes genoux.... »

Il ne peut poursuivre..... il suffoque : ses membres tremblaient ; son rire était humide de larmes. Raymond, si fort contre le malheur, succombait devant la félicité comme s'il n'avait reçu, ici-bas, de puissance que pour souffrir.

Les deux chevaliers, tournant bride, se dirigent vers le moulin. Raymond, plein d'allégresse et d'espoir, sentait les pulsations de son cœur soulever sa cuirasse d'airain ; le sang lui bouillonnait au cerveau

comme la vague sous l'orage. Ses facultés, dilatées par l'impatience, étaient effrayantes d'élan. Son destrier fendait les airs.

Tout à coup, rebroussant chemin, Raymond barre la route à Coucy. Une horrible pensée est venue le saisir à l'improviste, comme la main de fer d'un bourreau : Enguerrand est l'ami de Roger. Si, maître du sort de Marie, le héros de la ligue, dévoué au mystérieux vieillard, allait lui rendre sa victime !... L'imprudent comte de Toulouse, en conduisant son chef au moulin, perd peut-être sa bien-aimée !.... Hélas ! il n'a rien calculé : indiscret, inconsidéré, lui-même, en ce moment peut-être, il trahit et livre Marie !....

« — Enguerrand ! s'est-il écrié, j'ai réflé-
» chi.... Arrête !.... j'ai peur. »

Et le malheureux s'interrompt, étonné lui-même de l'étrange mot qui, pour la première fois, venait de s'échapper de sa bouche.

« — *Peur!* a répété le sire de Coucy : » est-ce un guerrier français qui me parle!

» — Oui, un guerrier que rien n'épou- » vante, mais que d'abord il faut compren- » dre. Un peu de patience, Enguerrand. » Ce n'est pas pour moi que j'ai peur, c'est » pour *elle*, c'est pour toi-même. Oh! l'a- » mour!.... il rend insensé. Sois indulgent : » un brave doit l'être. Ne t'offense pas de » mes alarmes, réponds-moi doucement et » sans amertume. Toi, Coucy, tu es un » grand homme, tu es à l'abri des faibles- » ses!.... mais moi, chevalier peu célèbre, » je n'ai ni ton nom ni ta force. Dis-moi, le » vieux Roger t'est connu?.... »

Et la farouche inquisition de son œil passionné, plongeant au cœur du chef de la ligue, rendait tout subterfuge impossible.

« — Oui, répond Coucy d'un ton calme, » il m'est connu depuis long-temps. Pour- » suis : où veux-tu en venir?....

» — Qui est ce Roger? Quels destins?....

» — Fussé-je instruit de ses secrets, je » me garderais de les trahir.

» — Ce vieillard est donc ton ami? Tu » l'estimes? tu le protèges? tu l'honores de » ta confiance? tu défends sa maison? tu » l'aimes? »

Et entassant ainsi questions sur questions, le pèlerin du Val des Ombres semblait les chasser devant lui avec une inquiète terreur.

» — Roger, proscrit et malheureux, ré-
» plique Enguerrand, m'a vivement intéressé. Le castel suzerain doit aide et secours à la *maison forte*. Mes soldats, ce matin même, au Val des Ombres, par mon ordre, ont vaincu Dulac et sa bande. J'aime à défendre l'opprimé : Roger peut compter sur Coucy.

» — C'est juste, continue Raymond d'une voix creuse et entrecoupée : j'ai pu errer.... pardonne !.... j'approuve. *L'opprimé peut compter sur toi :* ne sont-ce pas là tes paroles ? Eh bien ! par la même raison, moi aussi, proscrit, malheureux, j'ai des droits à ton intérêt. Tu défendras le pauvre Raymond ; il est plus à plaindre qu'un autre. Et puis il est jeune, Enguerrand ; tu l'as choisi pour frère d'armes ; il n'a, lui, commis aucun crime ; il t'a voué son existence ; il t'ad-

» mire, il mourrait pour toi. Tu l'aimeras
» aussi, n'est-ce pas? »

Le visage du comte de Toulouse avait en ce moment cette expression ineffable et touchante que l'ame seule peut donner. Coucy lui a tendu la main.

« — Voyons, inexplicable jeune homme!
» tu as quelque aveu à me faire, quelque
» grace à me demander ; : parle je les ac-
» cueille d'avance. Je ne m'éclaircis pas tes
» idées, je me perds dans mes conjectures,
» mais je m'intéresse à tes peines. Le dé-
» sordre de ton amour a la naïveté des vieux
» âges. J'aime qu'au printemps de la vie
» on se montre tel qu'on est, imparfait,
» bizarre, fougueux, mais libre, franc
» et naturel; on arrive toujours assez tôt à
» l'artifice et aux calculs. Je l'avoue, tu

» m'es déjà cher. Ouvre en entier ton cœur :
» je t'écoute.

» — Généreux prince ! s'écrie Ray-
» mond, j'attendais de toi ces doux mots.
» tu ne me juges pas avec ta raison, tu
» me conçois avec ton ame. Eh bien ! oui
» j'implore une grace : promets-moi, foi
» de chevalier ! que, quelle que soit la jeune
» fille qui va s'offrir à tes regards, prin-
» cesse ou bergère, faible ou puissante,
» belle ou laide, tu prendras fait et cause
» pour elle ; et, l'arrachant à tout péril,
» tu exécuteras ses volontés. Chef ! couvre-
» la de ton égide. L'amitié la met sous ta
» garde ; l'amour te confie l'innocence.

» — Le sexe faible, à tout jamais, répond
» le sire de Coucy, doit commander au
» sexe fort. Quelle que soit ta bien aimée,
» sa volonté sera la mienne. Raymond !

» reçois-en l'assurance : mon bras et mon
» épée sont à elle.

» — Sois béni du ciel ! Enguerrand.

» — Nous voici au moulin.

» — Entrons. »

Les guerriers mettent pied à terre. Raymond, que suivait Enguerrand, se précipite vers Marie. La jeune fille avait entendu le pas des chevaux lui annonçant le retour de son libérateur : elle a couru à sa rencontre. Il entrait, elle l'aperçoit : un cri de bonheur lui échappe.

« — Ah Raymond ! . . . . C'est donc
» vous !.... enfin ! »

Et, par un mouvement involontaire, elle a presque tendu les bras. La meunière

était accourue : des flambeaux éclairent l'enceinte : la captive du Val des Ombres a porté les yeux vers Coucy.... Ses bras retombent, ses pieds tremblent :

« — Lui !.... s'écrie-t-elle, trahison ! »

Marie tombe éperdue sur un siège.

Enguerrand s'élance vers elle :

« — Dieu ! que vois-je !... Ma fiancée ! »

Qui peindrait l'état de Raymond ! Ses membres se raidissent, ses dents se choquent. Ses yeux sortent de leur orbite.

« — *Sa fiancée !* répète-t-il. »

Et ces mots tournaient dans son oreille avec un tintement funèbre. Sa torpeur était frénétique.

« — Raymond ! dit Enguerrand d'un
» ton brusque, c'est donc là celle que tu
» aimes ?

» — Oui.

» — Moi aussi.

» — Après ?

» — C'est assez.

» — Non : cela demande une suite.

» — Ah ! lorsque tu disais : *j'ai peur....*

» — Paix, messire ! je ne le dis plus.

» — Tant mieux pour toi.

» — Tant pis pour d'autres.

» — Et ton vœu solennel, Raymond ?
» *Espérance*, *jeunesse*, *amour*, tu m'as tout
» livré sans réserve. Tu t'es voué à moi,
» *corps et ame :* je ne l'ai pas oublié.

» — Ni moi.

» — Ton engagement fut sacré.

» — Ta promesse doit l'être aussi. Ne
» viens-tu pas de me jurer tout à l'heure
» d'exécuter les volontés de Marie? Qu'elle
» parle! qu'elle commande! C'est ici la
» seule puissance : oui la seule; à l'écart
» le reste. Elle! en ce moment : Nous!....
» plus tard. »

—

X

Au pied d'une des hautes tours du castel de Grand-Préau, les écuyers, fauconniers et pages de la comtesse Yoland de Soissons, s'exerçaient à mille jeux de force et

d'adresse; la noble dame du manoir, d'une des galeries extérieures qui dominait la cour principale, applaudissait à ce spectacle; elle était avancée en âge; et bien que, depuis longues années, la mort lui eût ravi son époux, elle en portait encore le deuil. Les exercices guerriers de ses servans d'armes récréaient ses jours de loisirs; ils reportaient sa pensée au temps où jeune, belle et entourée d'adorations, elle présidait aux tournois pour y couronner les vainqueurs; un douloureux soupir de regret s'échappait parfois de son sein; puis, loin des vanités de la terre, sa foi la dégageait des souffrances.

Le castel de Grand-Préau était situé sur le sommet d'une montagne à peu de distance de Meaux. Ses murs avaient six pieds d'épaisseur, et ses fortifications étaient re-

marquables. Le manoir avait trois enceintes, trois fossés et trois ponts-levis. La porte, nommée *du béfroi*, se présentait couverte de têtes de sangliers, flanquée de tourelles, et couronnée d'un haut corps de garde. La comtesse de Soissons tenait aux coutumes guerrières : aussi, les machicoulis, parapets, guérites et chemins de ronde, étaient entretenus avec soin. Partout reluisaient aux créneaux, des boucliers, des fers et des lances : on eût dit un fort assiégé.

La fanfare des corneurs d'eau appelle au repas du midi. La châtelaine est descendue au salon des petits banquets ; sa table avait peu de convives : on n'y remarquait que deux pages, un écuyer, trois vieilles matrones, le fou de l'héritier du castel [1] et le chapelain père Eutrope.

---

[1] Voyez sur les fous des seigneurs, Monteil, *Histoire*

La comtesse avait à peine pris place à table que le son du cor retentit. Un sergent d'armes se présente.

« — Faut-il baisser les ponts, noble » dame? Un banneret de haut parage est » sous les murs de Grand-Préau.

» — Son nom?

» — Enguerrand de Coucy.

» — Ouvrez, ouvrez toutes les portes! » s'écrie Yoland avec transport. Qu'il soit » le bien-venu! Est-il seul?

» — Il paraît avoir peu d'escorte.

» — N'a-t-il avec lui que des gardes?

---

des Français au XIVe siècle, épîtres *des gens du monde; de la cour; des anciens et nouveaux abus.*

» — Un chevalier le devançait; un es-
» clave maure le suit; et, sur un palefroi,
» près de lui, j'ai cru voir une jeune fille.

» — *Une jeune fille!....* répète la com-
» tesse en fronçant le sourcil. Oh! je sais
» bien qu'il ne faut pas regarder trop en
» détail la vie des grands hommes de
» guerre.... mais cependant.... jusque
» chez moi.... N'importe! qu'on baisse les
» ponts. »

La châtelaine s'est levée; elle veut aller elle-même à la rencontre d'Enguerrand. La curiosité, qui habituellement n'entrait pas dans les directions de sa pensée, s'en est emparée cette fois. L'arrivée inattendue de son illustre parent, les bruits répandus sur la ligue, le Maure et la belle inconnue, tout cela l'intrigue et la trouble. Yoland, dévouée au parti de la régente et de Louis IX, avait

ouï parler vaguement de rébellions et de trames. On lui avait cité, comme chef, le sire Enguerrand de Coucy.... mais il vient, et de son plein gré, au castel de la fidélité monarchique : oh ! c'est de favorable augure. Les rumeurs publiques sont fausses : de nobles sentimens l'animent. Il fut trop long-temps un héros pour pouvoir jamais être un traître.

Coucy est au perron du manoir, la comtesse l'a pressé dans ses bras. Il lui présente son frère d'armes :

« — Le comte Raymond de Toulouse. »

Yoland salue froidement. Le fils d'un prisonnier au Louvre, d'un suzerain frappé d'anathême, ne peut être qu'un ennemi de la régente. Comment le sire de Coucy a-t-il

pu se choisir un compagnon dans la famille d'un rebelle ! la noble dame en a frémi.

Elle s'est tournée vers la jeune fille dont le héros soutenait les pas. Marie, semblable à la blanche colombe sortie la première de l'arche, implorait un abri sauveur, et défaillait près d'y atteindre. Un voile était jeté sur son ame d'où, flétris et décolorés, tombaient déjà les doux souvenirs, comme fuient à travers les airs des fleurs effeuillées par l'orage. Ses regards, lents et abattus, mais naïvement découragés, semblaient s'étonner du destin, comme un cœur vrai des fourberies. Des larmes roulaient sous sa paupière ; et pourtant, dans sa grace triste, il entrait de puissans prestiges, ceux de la beauté qui supplie, et ceux de l'innocence qui souffre.

Enguerrand avait prononcé quelques mots

à l'oreille d'Yoland, en lui présentant la captive du Val des Ombres. La châtelaine, rassurée, a tendu la main à la jeune fille, et, tout éblouie de ses charmes, l'a prise sous sa protection.

Elle est retournée à la salle où son repas était préparé : les nouveaux convives l'y ont suivie. Marie a retrouvé quelques forces.

Raymond, placé à l'un des bouts de la table, gardait un silence obstiné. En vain lui adressait-on quelques mots, l'expression hautaine et préoccupée de ses réponses rompait brusquement l'entretien. Enguerrand et lui, sans s'interroger, se cherchaient dans la pensée l'un de l'autre. On parlait révoltes et guerre. La comtesse de Soissons, les yeux attachés sur Coucy, étudiait sa voix et ses gestes.

« — Messire Enguerrand ! lui dit-elle,
» il s'ourdit d'infâmes complots. On vou-
» drait détrôner Louis IX. Croyez-vous aux
» bruits répandus ?

» — A quelques-uns, oui, noble dame.

» — La ligue, m'a-t-on assuré, veut
» changer le sceptre de mains ; elle ignore
» donc, l'insensée, qu'un roi ne se fait
» point en France : il est tout créé par
» les temps ; et sa région est l'immuable.
» Être idéal bien que positif, il se compose
» de siècles et de traditions ; il a son origine
» dans les décrets du passé, son existence
» dans les habitudes du pays, sa perpétuité
» dans les bienfaits de la monarchie. Qui
» l'abat renverse l'Etat. L'usurpation n'est
» pas plus la royauté que le feu de la tem-
» pête n'est la lumière du jour. L'un est
» éclair, l'autre est soleil.

» — Le peuple, réplique Enguerrand, » rêve de nouvelles franchises; il perd de » jour en jour ses croyances. La civilisation » actuelle, rabot qui polit mais efface, » flambeau qui reluit mais dévore, mur- » mure à tous les rangs : *Liberté!*

» — Seigneur! dit le chapelain du ma- » noir, la civilisation qui grandit et mar- » che autour de nous, pour tout souiller » et tout flétrir, sera le chancre impur qui » dévorera, tôt ou tard, l'humanité à son » déclin, et la jettera comme une pourri- » ture infecte, hors de tout noble sentiment, » de toute inspiration élevée, de toute énergi- » que existence. La société alors, triste et ob- » stiné moribond, croira en râlant qu'elle » chante, et en se tuant qu'elle se régénère. » Dieu veuille que le vent de l'éternité ne » tarde pas à souffler sur ce monde absurde » et vaniteux qui, à force de tomber et de

» se relever, commence à rester, de temps
» à autre, étendu lâchement sur le flanc, la
» voix éteinte et le cœur mort !

» — Déjà, continue Yoland, le trône
» affranchit les communes [1] : le castel vend
» ses priviléges [2] : les rois tombent, les
» peuples montent. Où marche le globe?
» Au chaos.

» —Il retourne au point du départ, pour-
» suit l'aumônier, père Eutrope. La créa-
» tion, sans culte et sans foi, se détache
» brin à brin des mains du créateur, comme,
» aux pieds du religieux, tombe un chapelet
» grain à grain, lorsque agraffe et nœuds
» sont rompus.

---

[1] Règne de Louis-le-Gros.

[2] Pour aller guerroyer en Palestine : c'était la pas sion de l'époque.

» — On trompe le peuple, Enguerrand,
» reprend la comtesse avec feu; on l'excite
» à se soulever contre le fils de France; et
» qui remplacera Louis IX? Aucune ame
» loyale ne voudra d'une puissance illégi-
» time. Honte à qui déchoit pour monter!...
» Justice, honneur, devoir, loyauté, lors-
» que ces mots ne parlent plus au cœur
» pour s'y faire obéir, ils y retentissent
» pour torturer. Le crime a sa bride in-
» visible: il la brave, mais il la sent. »

Le sire de Coucy, à cette sortie véhémente, a tourné froidement ses regards vers le comte de Toulouse. Aucune émotion ne s'était peinte sur son visage; on eût dit qu'indifférent à la question traitée, il ne l'avait ni écoutée ni comprise. Mais Raymond a prêté l'oreille; il répond à la châtelaine:

» — Nous ne sommes plus au temps,

» noble dame ! où l'homme vulgaire, en ce
» monde, n'ayant ni mission ni congé,
» arrivait, passait et s'en allait, sans dire : *Je*
» *suis quelque chose*, et sans y réfléchir sur
» ses droits. Les nations ont levé la tête et
» se décident à penser. Si la royauté tient à
» vivre, il faut désormais qu'elle soit une
» puissance protectrice et non une parade
» pompeuse ; il ne faut plus qu'elle ait le
» droit d'habituer ses yeux à voir des cou-
» pables, partout où il lui plaît d'en trouver.
» Un trône aujourd'hui veut un homme ;
» une femme y est mal assise, un enfant ne
» peut s'y placer. Le diadême, chose lourde,
» pèse au front même du génie : couronnez
» donc jupe et lisières !

» —Chevalier ! réplique Yoland, je m'ex-
» plique votre pensée. A l'orgueil de certains
» esprits il ne faut point sous la pourpre un
» monarque indépendant que le droit y main-

» tienne, mais une créature servile que les
» ambitions y exploitent. L'usurpation,
» toujours chancelante, a besoin de mettre
» de côté toute fierté généreuse; elle doit
» avoir constamment de l'or à sa disposition
» pour acheter les consciences, des crimes
» pour complaire à la déloyauté, des bas-
» sesses pour conjurer les orages. Un tel
» gouvernement, en effet, doit plaire aux
» hommes du désordre; et ces hommes sont
» en grand nombre. Vous prêchez la loi
» du plus fort : suzerain de l'Occitanie !
» applaudissez donc, en ce cas, d'après
» vos principes eux-mêmes, au couronne-
» ment, à Toulouse, du comte Amaury de
» Montfort ! »

Raymond, mordant sa lèvre, a pâli.

« —En vain la fortune, un instant, pour-

» suit le chapelain du manoir, trahirait le fils
» de nos rois, l'enfant merveilleux régnera.
» Son nom, déjà écrit dans les cieux, sera une
» des gloires du monde [1]. Oui, messires !
» tout le prédit, l'héritier de Philippe-Au-
» guste, illustrant la terre des preux, éclai-
» rera les nations; et, au loin, vainqueur
» de l'abîme, il sera le Michel de l'Europe.
» C'est toujours du sol de la France qu'on
» voit se lever, radieux, les phares domi-
» nant les siècles. »

Enguerrand n'a rien répliqué.

« — Coucy! a repris la comtesse, ose-
» rais-je vous répéter les calomnies parve-
» nues jusqu'à moi ! On a dit, j'en frémis de

---

[1] Saint Louis.

» honte, que les rebelles de la ligue vous » avaient insulté de leur choix.... qu'ils » vous avaient offert la couronne!

» — Qui mieux que lui pourrait la porter! » s'écrie le comte de Toulouse : il y a des » droits légitimes. Les Coucy régnaient sur » la Gaule avant Jules-César et Clovis [1]. Si » la race des Capets est sur le trône, c'est » que les Coucy ont dédaigné de s'y as- » seoir [2]. Ils portaient le premier des scep- » tres, le plus beau, celui de la gloire : et » leur devise est là qui le prouve :

« Je ne suis roi ni prince aussi
« Je suis le sire de Coucy.

---

[1] Lallouette, *Histoire de la maison de Coucy*, l. 2, p. 78 et suiv.

[2] « Par la vertu et magnanimité d'un seigneur » de Coucy, le sceptre royal est venu en la race de » Hugues Capet. » Lallouette, *Histoire de la maison de Coucy*, argument du t. 2, et l. 2, p. 91.

» — J'admets, répond la châtelaine, les
» fabuleuses traditions; mais vieux récits
» sont titres douteux; j'y vois des vanités
» de naissance, et non des droits de
» royauté. Supposons néanmoins que les
» aïeux d'Enguerrand aient en effet ceint la
» couronne : du moment où les pères y ont
» renoncé dans les vieux âges, les fils, après
» une série de siècles écoulés, ne sont plus
» aptes à la reprendre. Qui sait si Amaury
» de Montfort n'établit point aussi, par
» transmission de souvenirs, que, sous les
» enfans de Clovis, ses aïeux, régnant
» à Toulouse, étaient les rois des Visi-
» goths! »

Encore ce nom abhorré! Cette fois, Raymond ne se contient plus : les flots de sa haine débordent; il leur faut un libre passage.

« — *Montfort!* répète-t-il avec violence,
» oh! de quelques rois qu'il descende,
» quelque pouvoir qui le protège, une ven-
» geance inexorable atteindra ce monstre
» et les siens. Je les ai tous voués à la mort.
» Sanglant génie attaché à leurs pas, je
» les poursuivrai jusqu'aux enfers. Qu'A-
» maury soit enfant de noble, ou qu'il soit
» issu de vilains, lui et sa race péri-
» ront! »

Un gémissement sourd et plaintif interrompt le jeune guerrier. La captive du Val des Ombres, que sans doute la longueur d'un trajet non interrompu, et la fatigue de toute une nuit sans repos, ont complètement abattue, vient de tomber en défaillance.

Yoland a quitté son siége; elle court au-

près de Marie ; et bientôt, de soins entourée, la jeune fille revient à elle.

Raymond s'était tenu à l'écart ; ses dernières exclamations semblaient lui avoir déchiré la poitrine ; il ne respirait qu'avec peine. Une main a saisi la sienne : c'était celle du chapelain. Le vieillard, pour s'approcher de lui, a profité du moment où où tous les convives, troublés, ne s'occupaient que de Marie.

« — Raymond ! dit le prêtre à voix basse, » tu ne m'as donc pas reconnu ? »

Et son accent, plein de reproches, était tout imprégné d'affection. Raymond pousse un cri de surprise :

« — Père Eutrope ! »

Il l'a embrassé.

C'était le chapelain de son père, un des guides de son enfance.

Eutrope, chassé de Toulouse par la fureur des partis, après l'expulsion des Raymond, avait long-temps erré ça et là. Recueilli, depuis plusieurs années, chez la comtesse de Soissons, il était devenu son aumônier. Mais l'âge et les adversités avaient changé ses traits ; et le chevalier pèlerin, à son arrivée au castel, livré entièrement à ses maux, l'avait à peine regardé.

« — Quoi ! c'est vous ! » répétait Raymond.

L'aspect du pieux vieillard, en le reportant aux jours heureux du premier âge, lui

rappelle à la fois les désastres de son pays et la chute de sa maison. Il sent rouler sous sa paupière, non de ces pleurs de joie qui soulagent, mais de ces larmes de douleur qui sortent brûlantes et qui glacent.

« — Mon fils! dit le révérend père, Dieu
» a exaucé mes prières. Maintenant qu'il
» me prenne à lui! Je suis content, je t'ai
» revu.

» — Que tu as dû souffrir, bon Eu-
» trope!

» — Ma vie n'a été que supplices. Elevé
» par les soins généreux du fameux vicomte
» de Béziers, oncle de ton père, j'étais
» prêtre de sa chapelle lors du sac de sa
» capitale, et je vis massacrer sa famille.
» Mon premier protecteur!... le vicomte!..,
» lui, si vaillant, si noble, si juste!....

» avoir péri empoisonné!... seul.... sous
» les murs d'un noir cachot!... sans secours
» de Dieu ni des hommes!.... Oh! ce
» jour-là, je fus coupable : j'étais prêtre...
» je blasphémai.

» — Hélas! indigné comme toi, a répli-
» qué le fils des Raymond, j'injuriai aussi
» l'Eternel. J'eus tort, je ne saurais le nier.
» Mais mon pays ravagé, mon père pros-
» crit, ma sœur livrée en ôtage, mes amis
» égorgés, les solennités de l'extermination
» exécutées comme œuvres pieuses, toutes
» ces horreurs, toutes ces iniquités ne s'é-
» taient-elles pas faites au nom de Dieu?
» Eutrope! et Dieu le permettait!

» — Est-ce à l'homme à juger le ciel?
» répond le vénérable prêtre. Rome fut sé-
» vère, mon fils! mais crois-tu qu'un pays

» chrétien qui tout à coup change son
» culte et secoue les lois de l'église, au gré
» d'un caprice hasardeux, soit pure aussi
» de tout reproche?.... Qui répandit le
» premier sang? Ce ne fut point le pape,
» mon fils [1]. N'abordons pas ce grave sujet.
» Lorsque, échappé des murs de Béziers,
» je trouvai asile à Toulouse, j'eus quelques
» momens de bonheur. Puis : j'en fus chassé
» par Montfort....

» — Par le bourreau de mon grand on-
» cle?

» — Non, par son successeur Amaury.

» — Celui que doit atteindre mon glaive.

---

[1] « Ce fut le comte de Toulouse en faisant assassiner
» le légat du pape, Pierre de Castelnau : le fait est po-
» sitif ». Fleury, *Histoire ecclésiastique*, t. 16, p. 235,
236, 237, etc,

» Oh ! Eutrope, tu viens d'entendre tout à
» l'heure les imprécations lancées contre lui
» par ma haine; elles m'étaient imposées par
» le devoir, par le destin. Ta miséricordieuse
» pitié chercherait en vain à désarmer ma
» fureur : je ne saurais faire plier la néces-
» sité de fer sous laquelle je marche; il faut
» que je venge mes pères. »

Raymond s'arrête brusquement. Un bruit extraordinaire a retenti dans la salle voisine ; une voix terrible et sonore y prononçait le nom d'Enguerrand. Le pèlerin du Val des Ombres a reconnu l'accent redoutable ; et, telles que les roues d'un moulin sous une onde précipitée, ses pensées soudain dans sa tête semblent tourner avec fracas, comme en des flots désordonnés.

Un étranger commande aux varlets....

On lui fait passage.... il approche. La porte s'ouvre.... c'est Roger.

Il est armé de toutes pièces, colossal de taille et d'audace. Son casque, à visière levée, laisse voir son visage pâle, où s'empreignent rage et dédain. Au sourd claquement de sa mâchoire, on eût dit un tigre affamé, quand ses dents aiguës broient à vide. Du blanc terne et mat de son œil, un cercle noir à points lumineux lançait de rougeâtres clartés. Froid et brûlant, foudroyant et calme, c'était l'enfer vivant que cet homme.

Marie l'a aperçu la première, et a poussé un cri de détresse : la fatale statue saisissant Don Juan de son bras de pierre épouvanta moins sa victime. Marie s'est levée en sursaut avec l'idée vague de fuir; blanche

comme une image de cire, droite comme un cierge d'église, elle a fait un pas.... elle tombe. Le cœur, l'intelligence et les forces, tout est parti, tout est brisé.

Roger est d'abord resté un instant immobile à la porte : le tableau de souffrance et de consternation qui s'offre vis-à-vis de lui semble attiser ses pensées de feu. Un rire homicide et funèbre, tenant de l'assassin et du spectre, a ridé sa face livide. Son front large et haut se redresse.

« — Enguerrand ! s'écrie-t-il d'une voix
» qui semblait partir des ruines d'un mau-
» solée : on m'enlève ma jeune fille, et l'on
» trouve en toi un appui !.... »

Raymond, appuyé contre le mur, avait écouté ces paroles. Les poils de sa chair se

hérissent. Avec un râlement sauvage, il fait un affreux bond vers Roger ; et, devant lui tout d'une pièce, le corps et les membres raidis, il lui jette ces rudes mots :

« — Ta fille !.... elle n'est point la » tienne. Ravisseur infâme ! tu mens. »

Il ne faut qu'un souffle à la flamme pour embraser un édifice : un coup de dard suffit au serpent pour frapper à mort ceux qu'il vise.

« — Messire comte ! répond le vieillard » d'un ton rauque et sardonique : qui ne » veut ployer, je le brise. Sais-tu qu'une » froide parole est souvent, pour percer un » cœur, plus sûre et plus aiguë qu'une » dague ! Je n'ai qu'un mot à prononcer, » et la foudre suivra l'éclair. L'amour t'est

» venu vite, Raymond : il faut qu'il s'en re-
» tourne de même. Un gouffre est entre toi
» et Marie. »

Aussi tremblante que l'oiseau sous la serre du vautour, la captive du Val des Ombres, essayant un reste de forces, se traîne en pleurant vers Raymond : l'infortunée tombe à genoux.

« — Arrêtez, comte de Toulouse! ne
» résistez point à cet homme : on ne peut
» trouver grace devant lui. Je lui appar-
» tiens, qu'il me prenne ! Pourquoi ce re-
» gard de surprise! Vous croyez ma tête
» perdue? Non ; je vois, j'écoute, je pense;
» je sais vos noms à tous, je vous parle.
» J'ai bien ma raison tout entière. N'écou-
» tez plus Roger, vous surtout. Raymond !

» c'est convenu, n'est-ce pas?.... je pars,
» je le suivrai : je le veux. »

Raymond demeure confondu. Le mystérieux égarement de la jeune fille trouble sa propre intelligence. Il est des tortures de l'ame qui ferment passage aux paroles : sa langue est muette, il écoute.

Marie s'est tournée vers Roger; elle a joint ses mains suppliantes; et ses sanglots étouffent sa voix.

« — Me voici!.... Partons!.... je suis
» prête. »

Le vieillard de la *Moison forte* l'a relevée avec un geste dédaigneux. Ses sourcils, horriblement rapprochés, donnaient une

expression féroce à sa physionomie triomphante.

« — Calmez-vous, a-t-il répondu. Je » pardonne.... mais à vous seule. »

Et son regard, à commotions électriques, tombait en massue sur Raymond. Le jeune chef a frissonné : à travers les mille émotions qui se disputaient sa pensée, l'indignation s'est fait jour la première; le désespoir suivra de près.

« — Ame sans pitié! s'écrie-t-il; tu ne » reprendras point ta victime. Arrière! sé- » néchal de mort! Tes fascinations téné- » breuses n'ont de puissance que sur le » vulgaire crédule : elles tombent devant » le brave. Plus loin, monstre à noirs » sortiléges! retourne à qui te fit et t'en-

» voie ! Hors d'ici ! l'abîme est ailleurs. »

Puis, appelant à lui Enguerrand :

« — Défends-la donc ! tu l'as promis.

» — Coucy jura de m'obéir, interrompt
» Marie éperdue : eh bien ! mes ordres !...
« les voici : je veux partir.

» — Venez ! dit Roger. »

Déjà le vieillard l'entraînait. Raymond le saisit d'un bras ferme.

« — Non ; malgré elle... malgré tous...
» je te connais, je m'y oppose.

» — De quel droit ? a repris Roger. Tou-
» lousain ! je te le répète : elle ne peut être
» ton épouse.

» — Qui pourrait l'empêcher ?

» — Qui ? moi.

» — Homme atroce ! je t'en défie.

» — Tu m'en défies ! jeune insensé !

» — Elle a un père, et ce n'est pas toi !

» — Pèlerin ! poursuis tes enquêtes. La » sentence est près : tu arrives.

» — Misérable ! qui est son père ?

» — Demande-le toi-même à Marie. »

Mais toute question serait vaine ; la jeune fille n'est plus à elle : sa douleur inerte et déchirante était sans cris et sans pensées. Plus de contraction de visage : prostration complète de forces. C'était la dernière expression du désespoir qui, ne sachant plus où se prendre, fléchissait sans se résigner.

Témoin et juge de la scène, Enguerrand veut y mettre un terme.

« — Roger ! dit le héros d'un ton grave :
» J'ai été forcé, par circonstance et par
» devoir, de prêter assistance à cette jeune
» fille. Ton reproche a été injuste : peu
» de mots me justifieraient ; tu les enten-
» dras, mais plus tard. Ne songeons main-
» tenant qu'à Marie. Quels sont tes projets ?
» où vas-tu ?

» — C'est *votre fiancée*, Enguerrand :
» répond le vieillard avec calme. C'est à
» vous que je la réserve, c'est pour vous
» qu'elle est sous ma garde. Je ne change
» point mes desseins. Vous savez nos con-
» ditions : dès qu'une d'elles sera remplie,
» Marie deviendra votre épouse.

» — Ceci n'est pas chose certaine,
» interrompt le Toulousain d'une voix
» convulsive. Elle seule peut disposer de
» sa main ; et le sire de Coucy lui-même

» a juré de souscrire aveuglément à ses lois.
» Que Marie choisisse entre nous ! qu'elle
» exprime sa volonté !...

» — Obtiens d'abord, réplique Roger,
» le consentement de son père. Elle en
» a un.

» — Nomme-le donc !

» — Oui, nomme-le ! répète Enguer-
» rand; je l'exige aussi à mon tour. Roger,
» tu m'as certifié sur l'honneur que ma
» fiancée était d'une noble origine : les
» conditions que j'ai souscrites pour l'é-
» pouser n'en seront que mieux exécutées
» quand sa famille me sera connue. Parle !
» il est temps. Plus de mystères.

» — Ne me force point à t'instruire,
» répond le farouche vieillard. Tu pourrais
» en être puni le premier. Garde à toi ! tu
» perdrais Marie.

» — Mon amour, a repris le héros de la
» ligue, ne me fera jamais transiger avec
» mon devoir. Le hasard des événemens
» a mis malgré toi sous ma protection
» celle que tu me destinais pour compa-
» gne; je veux savoir qui je défends. J'ai
» pour rival un frère d'armes, je veux sa-
» voir qui nous aimons. Marie a fait sans
» doute son choix; et moi, lié par mes
» promesses, si Marie a choisi Raymond,
» l'honneur m'impose un grand sacrifice....
» Mais je veux savoir qui je perds.

» — Insensé! clame le vieillard.

» — Audacieux! s'écrie Raymond.

» — Il ne s'agit plus de moi seul, in-
» terrompt Coucy avec force. Il s'agit de
» plusieurs destinées. Roger! dût ta révé-
» lation m'enlever à jamais celle qui m'est

» chère, je m'y résigne, je le dois. Romps
» le silence : je l'ordonne.

» — Ce serait vous frapper vous-même,
» a répliqué le suzerain de la *maison forte*.
» On ne m'arrachera point mon secret.

» — On t'arrachera du moins ta captive. »

Et le sire de Coucy, élevant sa main sur la jeune fille comme pour la couvrir d'un bouclier de salut, ajoute de l'accent d'un maître :

« — Parle, Roger, ou sors d'ici ! »

Le vieillard agite sa dague.

« — Sortir ! s'écrie-t-il avec une exas-
» pération croissante !.... Sortir !.... c'en
» est trop. Qu'ils soient tous frappés !....
» tous punis ensemble, à la fois !.... Vous

» l'avez ordonnez, messires ! Tremblez ! le
» père de Marie....

» — Achève !

» — Eh bien ! c'est....

» — Hâte-toi.

» — *Le comte Amaury de Montfort !* »

Et ces mots ont été hurlés avec les horribles saccades d'un rire de démon.

Puis : un long silence a suivi ; on eût dit celui des tombeaux.

La comtesse soutient Marie. Coucy a paru atterré.

« — Horreur ! s'est écrié le prince ; et
» pour conditions à mon mariage, me
» poussant à une guerre d'extermination
» contre les parens de ta captive, tu m'im-

» posais la ruine de sa famille, une sorte
» de parricide : car, au champ d'honneur,
» mon épée....

» — Aurait percé le sein de Montfort,
» a poursuivi l'homme implacable. Oui,
» meurtre, désastres, vengeance ; tu n'au-
» rais eu Marie qu'à ce prix. Il me faut
» le sang de Montfort, par toi, par Ray-
» mond, ou par d'autres : il me le faut,
» et je l'aurai. Ce fatal instant, néanmoins,
» m'écarte du but où je marche ; n'im-
» porte!..... ou plus tôt ou plus tard, seul
» ou aidé, on m'y verra. »

Raymond, les deux mains sur son cœur, en contenait les pulsations avec la rage du délire. Il n'avait plus rien entendu depuis l'affreux nom prononcé : rien n'arrivait plus à ses sens que ce mot horrible : « *Mont-*

» *fort!* » Son œil saillit, ses lèvres écument.

Soudain il saisit son poignard.

« — Est-ce vrai? » dit-il à Marie.

Un geste vague répond : *Oui*.

« — Et toi, messager de Satan! a-t-il » continué : qui es-tu? »

Et, l'œil fixé sur le vieillard, il tirait son fer de l'étui.

« — Je puis dire aujourd'hui mon nom, » reprend Roger d'un ton solennel; l'heure » est venue, l'honneur le permet. Apprenez » donc que le vieux proscrit de la *maison* » *forte*, échappé au crime vainqueur, et

» ressuscité de la tombe, est.... LE VICOMTE
» DE BÉZIERS. »

A ce nom si grand, si fameux, le chapelain de la comtesse est accouru du fond de la salle. Il regarde.... O quel cri de joie !.... il tombe aux pieds du chef suzerain.

« — C'est bien lui !.... Roger !.... O mon
» prince ! »

Riant et pleurant à la fois, le bon prêtre appelle Raymond.

« — Mon fils !.... dis-lui donc quelque
» chose. Je l'ai reconnu... C'est lui-même.
» Dieu l'aura sauvé par miracle. Et vous
» autres ! autour de moi, agitez-vous donc
» et parlez ! pour que je puisse croire à la
» réalité de ce qui arrive ici : car voyez-

» vous ! ma tête est si faible, après tant
» d'années de douleurs !.... Et lui ! l'a-t-on
» assez torturé !.... Un chevalier si magna-
» nime !.... et tant de gloire ! Viens ! Ray-
» mond. Tes outrages.... N'importe !....
» viens. C'est ta famille enfin ! c'est ton
» sang ! »

Eutrope lui tendait les bras.

Une sueur froide et corrosive inondait le corps de Raymond. Le feu allumé dans son cerveau y dévorait l'entendement. Son ame était comme dissoute ; et néanmoins, dans sa stupeur, il n'échappait à nulle torture. L'appel d'Eutrope, au milieu de ses angoisses, était, non l'atteinte la plus vive, mais, pour lui, le coup achevant. C'était la goutte surabondante : la coupe des souffrances déborde.

Raymond tenait sa dague à la main.

« — Elle ! la fille des Montfort !.... mur-
» mure-t-il d'un accent sinistre ; lui ! le
» vicomte de Béziers !.... Et moi, garotté
» dans ma haine, je n'ai plus ni fer, ni
» vengeance. Oh ! quoi ! personne à insul-
» ter ! Rien à frapper, rien à combattre !
» personne qu'on puisse tuer ! et j'ai la
» rage dans les veines, et j'ai le poignard
» dans les mains !.... »

Il s'interrompt, et brise sa dague.

Puis, jetant autour de lui un de ces regards puissans dans lequel se concentrent toutes les facultés actives d'un homme, toutes les forces intellectuelles d'une vie, un de ces rapides regards qui d'un seul coup et à la fois, embrassent, décident et jugent, Raymond s'écrie hors de lui-même :

« — Fille d'Amaury de Montfort !.... »

Son geste repoussait Marie.

« — Enguerrand ! où es-tu ? Ecoute ! »

Il saisit la main de Coucy.

« — Elle est à toi. »

Et il s'enfuit.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

Chap.	Ier	1
	II.	53
	III.	95
	IV.	107
	V.	133
	VI.	187
	VII.	205
	VIII.	229
	IX.	259
	X.	299

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22468 1913